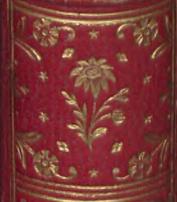
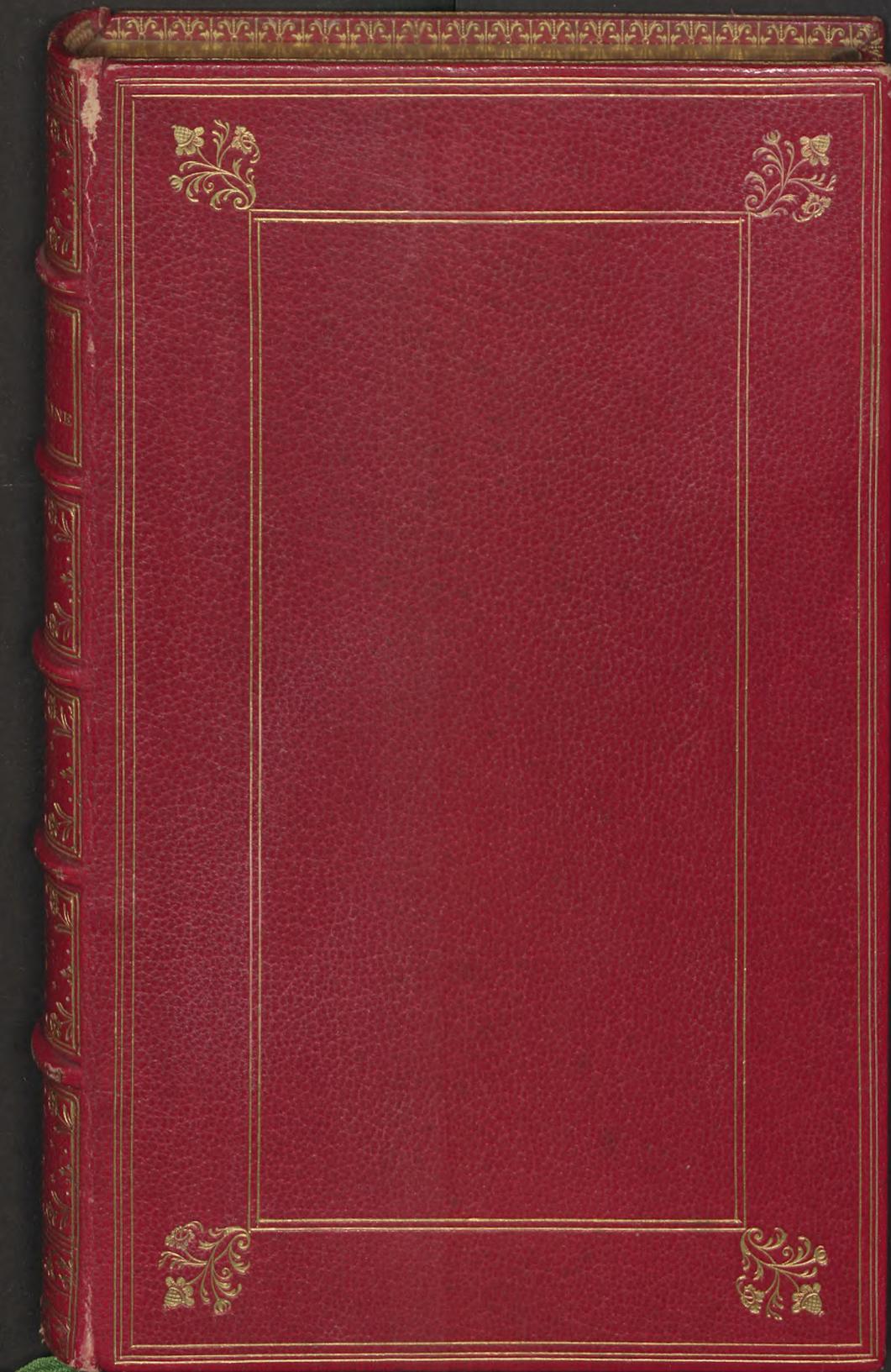


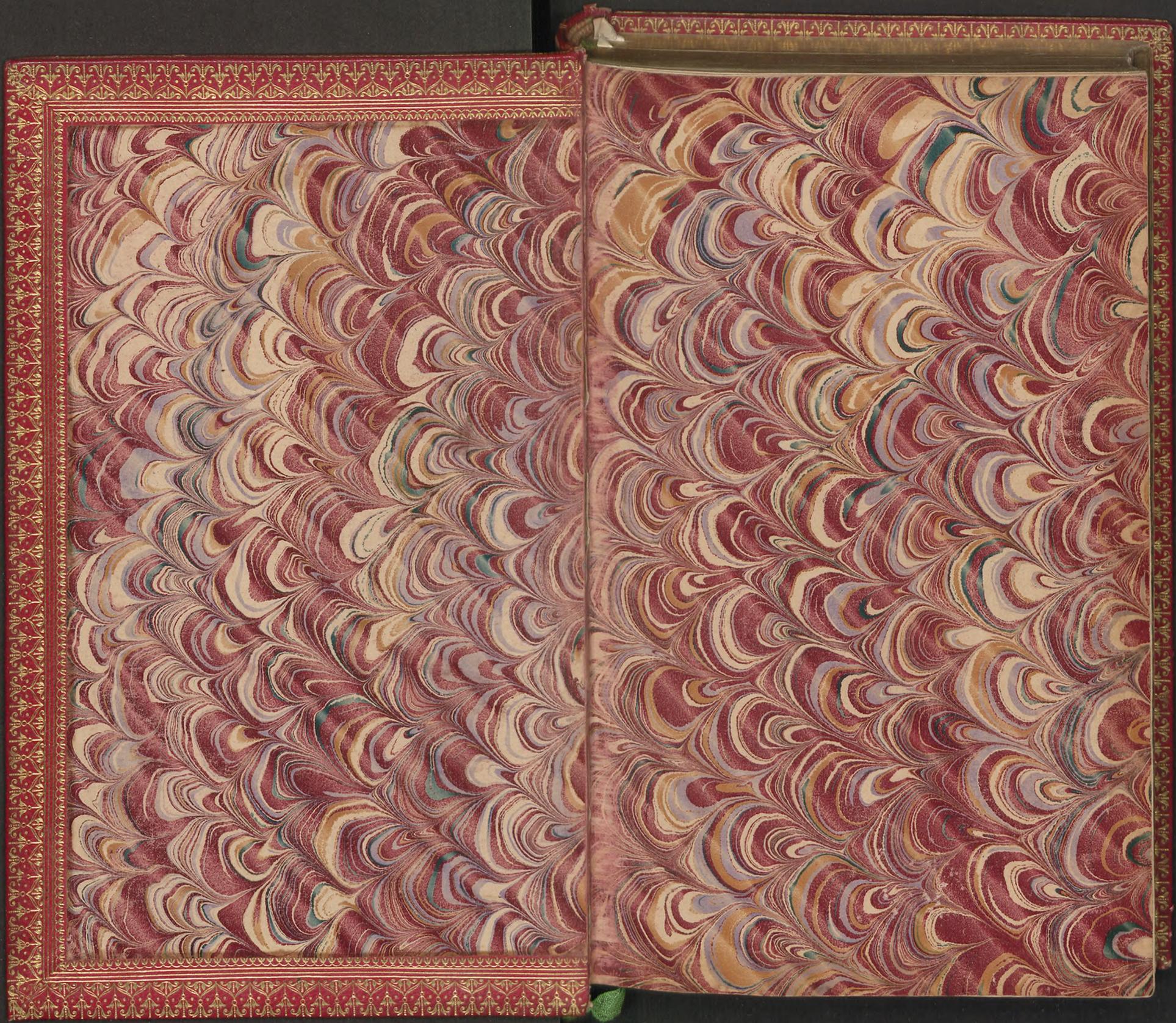
CONTES
DE
LA FONTAINE

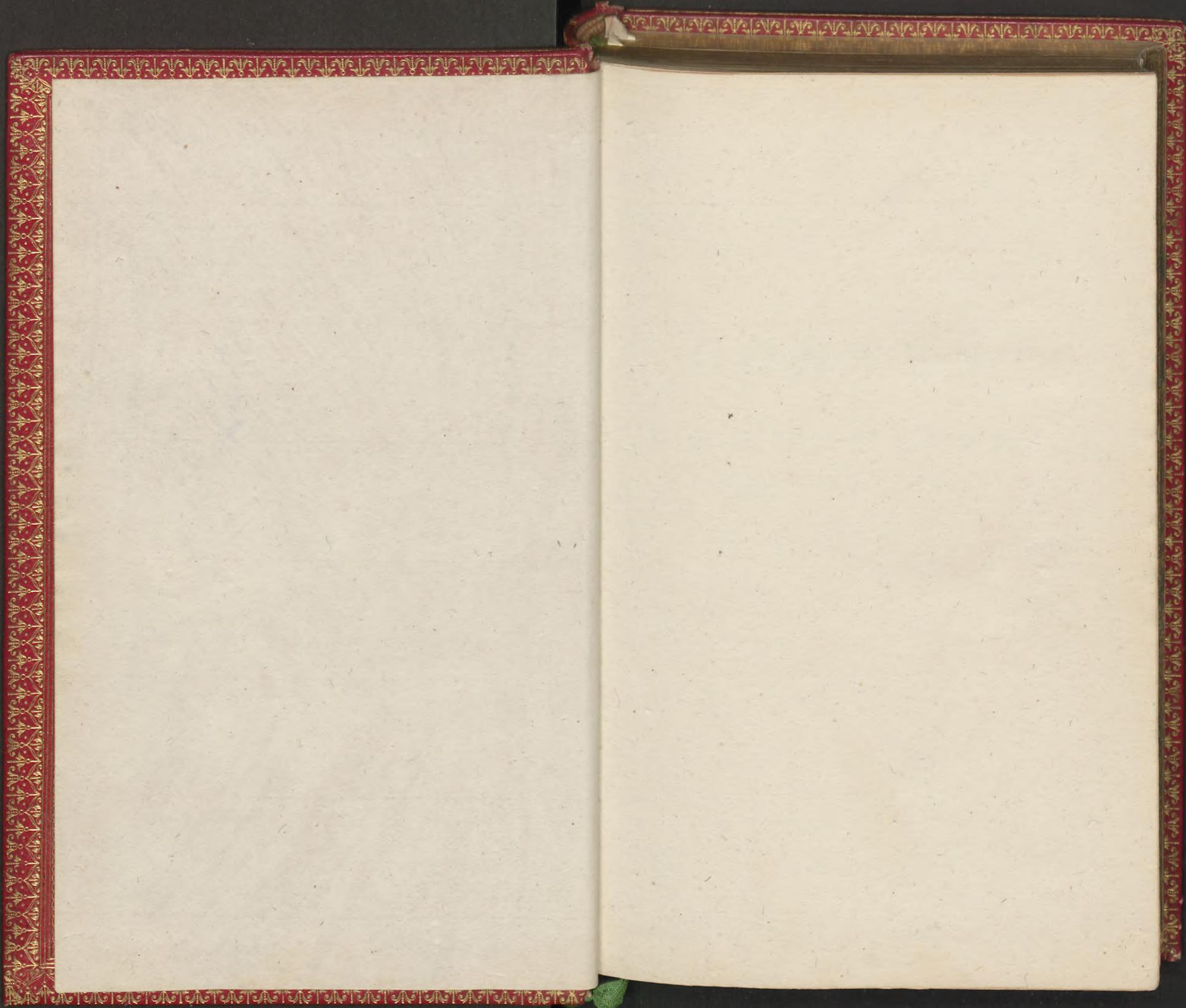
TOME
I



PARIS 1757







CONTES
DE
LA FONTAINE.
TOME PREMIER.

CONTES
DE
LA FONTAINE.
TOME PREMIER.



CONTES
ET
NOUVELLES

EN VERS,
Par M. DE LA FONTAINE.
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { PLASSAN, Imprimeur-Libraire, rue du
Cimetière Saint-André-des-Arcs, N° 10.
CHEVALIER, Libraire, Cour royale,
au Louvre.

M. DCC. XCII.



Jean de la Fontaine,
de l'Académie Française

Benard del. Ripault. Paris.

Bequet. Sculp.



52261

JEAN DE LA FONTAINE naquit le
8 Juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête.

Son éducation fut négligée ; mais il
avoit reçu le génie qui répare tout.

Jeune encore , l'ennui du monde le
conduisit dans la retraite. Le goût de
l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de vingt-deux
ans , lorsque quelques sons de la lyre
de Malherbe , entendus par hasard , éveil-
lèrent en lui la muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs mo-
dèles , Phèdre , Virgile , Horace et
Térence , parmi les Latins : Plutarque ,
Homère et Platon , parmi les Grecs :
Rabelais , Marot et d'Urfé , parmi les
Français : le Tasse , Arioste et Bocace ,
parmi les Italiens.

Il fut marié , parce qu'on le voulut , à une femme belle , spirituelle et sage qui le désespéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes distingués dans les lettres , le recherchèrent et le chérèrent. Mais ce furent deux femmes qui l'empêchèrent de sentir l'indigence,

La Fontaine , s'il reste quelque chose de toi , et s'il t'est permis de planer un moment au-dessus des temps , vois les noms de la Sablière et d'Hervard passer avec le tien aux siècles à venir !

La vie de la Fontaine ne fut , pour ainsi dire , qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société , il en étoit absent. Presqu'imbécille pour la foule , l'auteur ingénieux , l'homme aimable ne se laissoit appercevoir que par intervalle et à des amis.

Il eut peu de livres et peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés , il n'y a personne qui ne connoisse ses Fables et ses Contes : et les particularités de sa vie sont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 Mars 1695.

Gardons le silence sur ses derniers instans , et craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honnorent encore aujourd'hui dans sa postérité.

Long-tems après sa mort , les Etrangers alloient visiter la chambre qu'il avoit occupée.

Une fois chaque année , j'irai visiter sa tombe.

Ce jour-là , je déchirerai une fable de la Mothe , un conte de Vergier , ou quelques-unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetière de S. Joseph, à côté de Molière.

Ce lieu sera toujours sacré pour les Poètes et pour les gens de goût.



P R É F A C E

DE L'AUTEUR,

SUR LE PREMIER TOME DE CES CONTES.

J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-présent ce qui me reste de ces bagatelles, afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine; et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage.

Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la Cabale, bien différens de cet Espagnol, qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer: seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamor-

phoses, les Bouts-rimés, régner tour-à-tour. Maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie: tant il est certain que ce qui plaît en un tems, peut ne pas plaire en un autre! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits, et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon tems pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait, où que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit

en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis; seulement pour me diversifier, et me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une que ce livre est licencieux, l'autre qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun, de se conformer aux choses dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait, et avec succès,

je ne crois pas qu'on le mette en doute: et l'on ne me sauroit condamner, que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances, ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, et lui auroit ôté de sa grace. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures: aussi faut-il m'avouer que trop de scrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur

que Virgile , ne feroit assurément rien qui vaille , et pécheroit contre les loix et la bienséance , en prenant à tâche de les observer. Car , afin que l'on ne s'y trompe pas , en matière de vers et de prose , l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise , eu égard au lieu , au tems et aux personnes qu'on entretient. Ce principe une fois posé , ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les ames , ce n'est nullement la gaité de ces Contes ; elle passe légèrement : je craindrois plutôt

une douce mélancolie , où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger , et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection , par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on auroit raison , si je parlois sérieusement : mais qui ne voit que ceci est jeu , et par conséquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquens , et les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés , ou qu'ils ont par-tout un fondement aisé à détruire ; enfin qu'il y a des absurdités , et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garans :

et puis ce n'est ni le vrai , ni le vraisemblable , qui font la beauté et la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la manière de les conter. Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court , ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés , elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



JOCONDE.



J O C O N D E
N O U V E L L E

TIRÉE DE L'ARIOSTE.

Jadis régnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour.
Et tel, que, des beautés qui régnoient à sa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas ;
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province

Tome I.

A

De mes Etats ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain Gentilhomme

D'auprès de Rome.

Sire, dit-il, si votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frère ;
Aux plus charmans il n'en doit guère :

Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos Dames ;
Du soin de guérir leurs flâmes

Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'aurez jamais fait ; il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond :

(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frère ; amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en seront amoureuses ;

Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, et va querir Joconde,
(C'est le nom que ce frère avoit)

A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.

Marié depuis peu : content, je n'en sais rien ;

Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse ;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien,
Son frère arrive, et lui fait l'ambassade ;
Enfin il le persuade.

Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puissant et d'ailleurs fort aimable ;

Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triumphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi ! tu me quittes, disoit-elle ?
As-tu bien l'ame assez cruelle,

Pour préférer à ma constante amour
Les faveurs de la Cour ?

Tu sais qu'à peine elles durent un jour ;
Qu'on les conserve avec inquiétude

Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir,
Songe au moins qu'en ta solitude

Le repos règne jour et nuit ;
Que les ruisseaux n'y font du bruit ,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.
Crois-moi , ne quittes point les hôtes de tes bois ,
Ces fertiles valons , ces ombrages si cois ,
Enfin moi , qui devois me nommer la première.
Mais ce n'est plus le temps , tu ris de mon amour :
Va , cruel , va montrer ta beauté singulière ;
Je mourrai , je l'espère , avant la fin du jour.
L'Histoire ne dit point ni de quelle manière
Joconde put partir , ni ce qu'il répondit ,
Ni ce qu'il fit , ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc aussi , de crainte de pis faire.
Disons que la douleur l'empêcha de parler ;
C'est un fort bon moyen de se tirer d'affaire.
Sa femme , le voyant tout prêt de s'en aller ,
L'accable de baisers , et pour comble lui donne
Un brasselet de façon fort mignonne ,
En lui disant : Ne le perds pas ,
Et qu'il soit toujours à ton bras ,
Pour te ressouvenir de mon amour extrême.
Il est de mes cheveux , je l'ai tissu moi-même ;
Et voilà de plus mon portrait ,
Que j'attache à ce brasselet.
Vous autres , bonnes gens , eussiez cru que la Dame



J O C O N D E. 5

Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,
Je m'en serois à bon droit défié.
Joconde partit donc : mais ayant oublié
Le brasselet et la peinture ,
Par je ne sais quelle aventure ,
Le matin même il s'en souvient ;
Au grand galop sur ses pas il revient ,
Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme.
Sans rencontrer personne , et sans être entendu ,
Il monte dans sa chambre , et voit près de la Dame
Un lourdaud de Valet sur son sein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ;
Mais cependant il n'en fit rien ,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire ,
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence , ou par pitié ,
Le Romain ne tua personne.
D'éveiller ces Amants , il ne le falloit pas ;
Car son honneur l'obligeoit , en ce cas ,
De leur donner le trépas.
Vis , méchante , dit-il tout bas ;

A ton remords je t'abandonne.
 Joconde là-dessus se remet en chemin,
 Rêvant à son malheur tout le long du voyage.
 Bien souvent il s'écrie au fort de son chagrin :
 Encor si c'étoit un blondin ,
 Je me consolerois d'un si sensible outrage ,
 Mais un gros lourdaud de Valet !
 C'est à quoi j'ai plus de regret ;
 Plus j'y pense , et plus j'en enrage.
 Du l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage ,
 D'avoir assemblé ces Amans.
 Ce sont, hélas ! ses divertissemens ;
 Et possible est-ce par gageure
 Qu'il a causé cette aventure.
 Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour
 Altéroit fort la beauté de Joconde :
 Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
 Qui devoit charmer tout le monde,
 Les Dames le voyant arriver à la Cour ,
 Dirent d'abord : Est-ce-là ce Narcisse
 Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
 Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse !
 Ce n'est pas pour nous la donner,
 A quel propos nous amener
 Un Galant qui vient de jeûner

La quarantaine ?

On se fût bien passé de prendre tant de peine.
 Astolphe étoit ravi ; le frère étoit confus,
 Et ne sçavoit que penser là-dessus ,
 Car Joconde cachoit avec un soin extrême
 La cause de son ennui.
 On remarquoit pourtant en lui ,
 Malgré ses yeux cavés et son visage blême ,
 De fort beaux traits, mais qui ne plaisoient point,
 Faute d'éclat et d'embonpoint.
 Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette tristesse
 Faisoit perdre à ce Dieu trop d'encens et de vœux :
 L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux
 Consuinoit en regrets la fleur de sa jeunesse.
 Le Romain se vit donc à la fin soulagé
 Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
 Car un jour étant seul en une galerie ,
 Lieu solitaire et tenu fort secret ,
 Il entendit en certain cabinet ,
 Dont la cloison n'étoit que de menuiserie ,
 Le propre discours que voici.
 « Mon cher Curtade, mon souci ,
 » J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace :
 » Je ne vois pourtant , Dieu merci ,
 » Pas une beauté que m'efface.

« Cent Conquérens voudroient avoir ta place ;
 » Et tu sembles la mépriser ;
 » Aimant beaucoup mieux t'amuser
 » A jouer avec quelque page
 » Au Lansquenet ,
 » Que me venir trouver seule en ce cabinet.
 » Dorimène tantôt t'en a fait le message ;
 » Tu t'es mis contre elle à jurer ,
 » A la maudire , à murmurer ,
 » Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite ,
 » Sans te mettre en souci de ce que je souhaite. »
 Qui fut bien étonné ? ce fut notre Romain.
 Je donnerois jusqu'à demain ,
 Pour deviner qui tenoit ce langage ,
 Et quel étoit le personnage
 Qui gardoit tant son quant-à-moi,
 Ce bel Adon , étoit le Nain du Roi ,
 Et son amante étoit la Reine.
 Le Romain , sans beaucoup de peine ,
 Les vit en approchant les yeux
 Des fentes que le bois laissoit en divers lieux.
 Ces Amans se fioient aux soins de Dorimène :
 Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là ;
 Mais la laissant tomber , Joconde la trouva ;
 Puis s'en servit , puis en tira



J O C O N D E. 99

Consolation non petite.

Car voici comme il raisonna :

Je ne suis pas le seul, et puisque même on quitte
Un Prince si charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un valet.

Ce penser le console : il reprend tous ses charmes,
Il devient plus beau que jamais ;
Telle pour lui verse des larmes,
Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera, la plus prude s'en pique ;
Astolphe y perd mainte pratique :

Cela n'en fut que mieux, il en avoit assez.
Retournons aux Amants que nous avons laissés.

Après avoir tout vu, le Romain se retire,
Bien empêché de ce secret.

Il ne faut à la Cour ni trop voir ni trop dire ;
Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ? Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un Prince libéral qui le favorisoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit.
Or, comme avec les Rois il faut plus de mystère
Qu'avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit,
Et que, de but en blanc leur parler d'une affaire

Dont le discours leur doit déplaire,
 Ce seroit être mal adroit ;
 Pour adoucir la chose, il fallut que Joconde,
 Depuis l'origine du Monde,
 Fît un dénombrement des Rois et des Césars,
 Qui sujets, comme nous, à ces communs hazards,
 Malgré les soins dont leur grandeur se pique,
 Avoient vu leur femme tomber
 En telle ou semblable pratique,
 Et l'avoient vu sans succomber
 A la douleur, sans se mettre en colère,
 Et sans en faire pire chère :
 Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
 Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
 Je fus forcé par mon destin
 De reconnoître Cocuage
 Pour un des Dieux du mariage,
 Et comme tel de lui sacrifier.
 Là-dessus il conta, sans en rien oublier,
 Toute sa déconvenue ;
 Puis vint à celle du Roi.
 Je vous tiens, dit Astolphe, homme digne de foi ;
 Mais la chose, pour être crue,
 Mérite bien d'être vue :
 Menez-moi donc sur les lieux.

Cela fut fait, et de ses propres yeux
 Astolphe vit des merveilles,
 Comme il en entendit de ses propres oreilles.
 L'énormité du fait le rendit si confus,
 Que d'abord tous ses sens demeurèrent perclus.
 Il fut comme accablé de ce cruel outrage :
 Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
 En galant homme, et pour le faire court,
 En véritable homme de Cour.
 Nos femmes, se dit-il, nous en ont donné d'une,
 Nous voici lâchement trahis :
 Vengeons-nous-en, et courons le pays ;
 Cherchons par tout notre fortune.
 Pour réussir dans ce dessein,
 Nous changerons nos noms, je laisserai mon train,
 Je me dirai votre cousin,
 Et vous ne me rendrez aucune déférence :
 Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
 Plus de plaisir, plus de commodité,
 Que si j'étois suivi, selon ma qualité.
 Joconde approuva fort le dessein du voyage.
 Il nous faut dans notre équipage,
 Continua le Prince, avoir un livre blanc,
 Pour mettre les noms de celles
 Qui ne seront pas rebelles,

Chacune selon son rang.
 Je consens de perdre la vie,
 Si, devant que sortir des confins d'Italie,
 Tout notre livre ne s'emplit,
 Et si la plus sévère à nos vœux ne se range.
 Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit,
 Avec cela bonnes lettres de change :
 Il faudroit être bien étrange,
 Pour résister à tant d'appas,
 Et ne pas tomber dans les lacs
 De gens qui sémeront l'argent et la fleurette,
 Et dont la personne est bien faite.
 Leur bagage étant prêt, et le livre sur-tout
 Nos Galans se mettent en voye.
 Je ne viendrois jamais à bout
 De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie :
 Nouveaux objets, nouvelle proye.
 Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux !
 Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire !
 Il n'est en la plupart des lieux
 Femme d'Echevin, ni de Maire,
 De Podestat, de Gouverneur,
 Qui ne tienne à fort grand honneur
 D'avoir en leur registre place.
 Les cœurs que l'on croyoit de glace,

Se fondent tous à leur abord.
 J'entends déjà maint esprit fort
 M'objecter que la vraisemblance
 N'est pas en ceci tout-à-fait :
 Car, dira-t-on, quelque parfait
 Que puisse être un galant dedans cette science,
 Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.
 S'il en faut, je n'en sçais rien :
 Ce n'est pas mon métier de cajoler personne ;
 Je les rends comme on me les donne,
 Et l'Arioste ne ment pas.
 Si l'on vouloit à chaque pas
 Arrêter un conteur d'histoire,
 Il n'auroit jamais fait ; suffit qu'en pareil cas
 Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
 Quand nos aventuriers eurent goûté de tout,
 De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre :
 Nous mettrons, dit Astolphe, autant de cœurs à bout
 Que nous voudrons en entreprendre ;
 Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
 Arrêtons-nous pour un tems quelque part,
 Et cela plutôt que plus tard :
 Car en amour, comme à la table,
 Si l'on en croit la Faculté,
 Diversité de mets peut nuire à la santé.

Le trop d'affaires nous accable :
 Ayons quelque objet en commun ;
 Pour tous les deux c'est assez d'un.
 J'y consens, dit Joconde, et je sçais une Dame
 Près de qui nous aurons toute commodité.
 Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
 D'un des premiers de la cité.
 Rien moins, reprit le Roi ; laissons la qualité :
 Sous les cotillons des grisettes
 Peut loger autant de beauté,
 Que sous les jupes des coquettes.
 D'ailleurs il n'y faut point faire tant de façon :
 Etre en continuel soupçon,
 Dépendre d'une humeur fière, brusque, ou volage ;
 Chez les Dames de haut parage,
 Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor.
 Une grisette est un trésor :
 Car sans se donner de la peine,
 Et sans qu'aux Bals on la promène,
 On en vient aisément à bout ;
 On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
 Le point est d'en trouver une qui soit fidelle :
 Choisissons-la toute nouvelle,
 Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien.
 Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte ;

Je la tiens pucelle sans faute,
 Et si pucelle qu'il n'est rien
 De plus puceau que cette Belle :
 Sa poupée en sait autant qu'elle.
 J'y songeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce soir,
 Il ne s'agit que de sçavoir
 Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
 Si son cœur se rend à nos vœux,
 La première leçon du plaisir amoureux.
 Je sais que cet honneur est pure fantaisie :
 Toutefois étant Roi, l'on doit me le céder ;
 Du reste il est aisé de s'en accommoder.
 Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
 Vous auriez droit de prétendre le pas ;
 Mais il s'agit d'un autre cas.
 Tirons au sort, c'est la justice :
 Deux pailles en feront l'office.
 De la chappe à l'Evêque, hélas ! ils se battoient,
 Les bonnes gens qu'ils étoient.
 Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage
 Du prétendu pucelage.
 La Belle étant venue en leur chambre le soir,
 Pour quelque petite affaire,
 Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir,
 Louèrent sa beauté, tâchèrent de lui plaire,

Firent briller une bague à ses yeux,
A cet objet si précieux,
Son cœur fit peu de résistance.
Le marché se conclud, et dès la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le silence,
Elle les vient trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, et sur-tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, et c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse :
Car il n'est si sotté, après tout,
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde.
Salomon, qui grand clerc étoit,
Le reconnoit en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde.
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup ;
Tout alla bien, et maître pucelage
Joua des mieux son personnage.
Un jeune gars pourtant en avoit essayé :
Le tems, à cela près, fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.



JOCONDE

17

Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle :
Il se douta du fait, la guetta, la surprit,
Et lui fit grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la Belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs hôtes éloignés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte :
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dit la fille fort affligée ?
De les aller trouver je me suis engagée ;
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien et beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure :
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux ?
Oui, reprit-elle ; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée ;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent,
Tant que le siège soit vacant :

C'est-là leur mot. Le Gars dit à l'instant :
 Je vous irai trouver pendant leur premier somme ;
 Elle reprit. Ah ! gardez-vous-en bien ;
 Vous seriez un mauvais homme.
 Non, non, dit-il, ne craignez rien,
 Et laissez ouverte la porte.
 La porte ouverte elle laissa :
 Le Galant vint, et s'approcha
 Des pieds du lit ; puis fit en sorte,
 Qu'entre les draps il se glissa ;
 Et Dieu sçait comme il se plaça ;
 Et comme enfin tout se passa ;
 Et de ceci, ni de cela
 Ne se douta le moins du monde
 Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
 Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
 Bien étonné de telle aubade.
 Le Roi Lombard dit à part soi :
 Qu'a donc mangé mon camarade ?
 Il en prend trop, et sur ma foi,
 C'est bien fait s'il devient malade.
 Autant en dit de sa part le Romain ;
 Et le Garçon, ayant repris haleine,
 S'en donna pour le jour, et pour le lendemain,
 Enfin pour toute la semaine :

Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
 Il s'en alla de grand matin,
 Toujours par le même chemin,
 Et fut suivi de la donzelle,
 Qui craignoit fatigue nouvelle.
 Eux éveillés, le Roi dit au Romain :
 Frere, dormez jusqu'à demain ;
 Vous en devez avoir envie,
 Et n'avez à présent besoin que de repos.
 Comment? dit le Romain : mais vous-même, à propos,
 Vous avez fait tantôt une terrible vie.
 Moi? dit le Roi, j'ai toujours attendu ;
 Et puis, voyant que c'étoit tems perdu,
 Que sans pitié ni conscience
 Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
 Sans en avoir d'autre raison
 Que d'éprouver ma patience,
 Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour endormi ;
 Que s'il vous eût plu, notre ami,
 J'aurois couru volontiers quelque poste :
 C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
 Ainsi que vous ; qu'y feroit-on ?
 Pour Dieu, reprit son compagnon,
 Cessez de vous railler, et changeons de matière ;
 Je suis votre Vassal, vous l'avez bien fait voir.

C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir
 La fillette toute entière :
 Disposez-en , ainsi qu'il vous plaira ;
 Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
 Il pourra , dit le Roi , durer toute ma vie ,
 Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
 Sire , dit le Romain , trêve de raillerie :
 Donnez-moi mon congé , puisqu'il vous plaît ainsi.
 Astolpèse piqua de cette repartie ;
 Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir ,
 Si le Roi neût fait venir
 Tout incontinent la belle ;
 Ils lui dirent : Jugez-nous ,
 En lui contant leur querelle ,
 Elle rougit , et se mit à genoux ,
 Leur confessa tout le mystère.
 Loin de lui faire pire chère ,
 Ils en rirent tous deux ; l'anneau lui fut donné ,
 Et maint bel écu couronné ,
 Dont peu de temps après on la vit mariée ,
 Et pour pucelle employée.
 Ce fut par-là que nos Aventuriers
 Mirent fin à leurs aventures ,
 Se voyant chargés de lauriers
 Qui les rendront fameux chez les races futures !

Lauriers d'autant plus beaux , qu'il ne leur en coûta
 Qu'un peu d'adresse , et quelques feintes larmes ;
 Et que loin des dangers et du bruit des allarmes
 L'un et l'autre les remporta.
 Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de Belles ,
 Et leur livre étant plus que plein ,
 Le Roi Lombard dit au Romain :
 Retournons au logis par le plus court chemin ;
 Si nos femmes sont infidèles ,
 Consolons-nous : bien d'autres le sont qu'elles.
 La Constellation changera quelque jour.
 Un tems viendra , que le flambeau d'Amour
 Ne brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :
 A présent on diroit que quelque Astre malin
 Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes.
 D'ailleurs , tout l'Univers est plein
 De maudits Enchanteurs , qui des corps et des âmes
 Font tout ce qu'il leur plaît : savons-nous si ces gens ,
 Comme ils sont traitres et méchans ,
 Et toujours ennemis , soit de l'un , soit de l'autre ,
 N'ont point ensorcelé mon épouse et la vôtre ?
 Et si , par quelque étrange cas ,
 Nous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas ?
 Ainsi que bons Bourgeois achevons notre vie ,
 Chacun près de sa femme , et demeurons-en là.

Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie
 Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
 Astolphe rencontra dans cette prophétie.
 Nos deux Aventuriers, au logis retournés,
 Furent très bien reçus, pourtant un peu grondés ;
 Mais seulement par bienséance.
 L'un et l'autre se vit de baisers régalez :
 On se recompensa des pertes de l'absence.
 Il fut dansé, sauté, balé,
 Et du Nain nullement parlé,
 Ni du Valet, comme je pense.
 Chaque Epoux s'attachant auprès de sa moitié,
 Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
 Le plus heureux, le plus content du monde.
 La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point ;
 Autant en fit la femme de Joconde :
 Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.





LE COCU

BATU ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'a pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guère,
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hazard le Galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, et belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, et d'un Page suivie ;
Et la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu : chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle ;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit de rien,
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit ;
Et s'informant comment on l'appelloit :

Biv

C'est, lui dit-on, la Dame du village.
 Messire Bon l'a prise en Mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris ;
 Mais comme il est des premiers du pays,
 Son bien supplée au défaut de son âge.
 Notre Cadet tout ce détail apprit,
 Dont il conçut espérance certaine.
 Voici comment le Pèlerin s'y prit.
 Il renvoya dans la Ville prochaine
 Tous ses valets ; puis s'en fut au Château,
 Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau
 Qui cherchoit maître, et qui sçavoit tout faire.
 Messire Bon fort content de l'affaire
 Pour Fauconnier le loua bien et beau,
 Non toutefois sans l'avis de sa femme.
 Le Fauconnier plut très-fort à la Dame ;
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Gueres ne mit à déclarer sa flâme.
 Ce fut beaucoup : car le Vieillard étoit
 Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
 Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
 Son Fauconnier, qui pour lors les suivoit,
 Eût demeuré volontiers en sa place.
 La jeune Dame en étoit bien d'accord ;
 Ils n'attendoient que le tems de mieux faire.

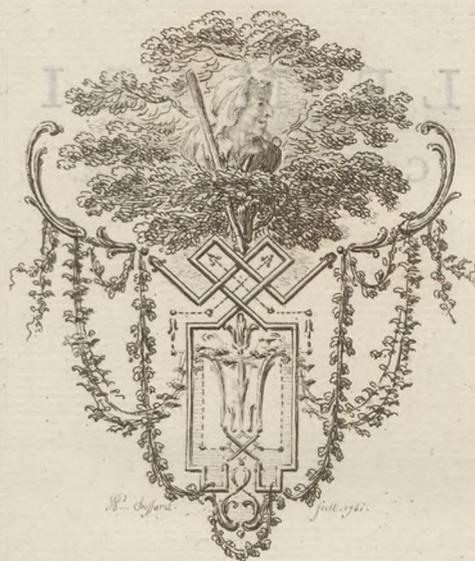
Quand je dirai qu'il leur en tardeoit fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.
 La Dame dit un soir à son mari :
 Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
 De tous vos gens ? Ce propos entendu,
 Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
 Le Fauconnier garçon sage et fidèle,
 Et c'est à lui que plus je me fierois.
 Vous auriez tort, repartit cette Belle,
 C'est un méchant : il me tint l'autre fois
 Propos d'amour, dont je fus si surprise,
 Que je pensai tomber tout de mon haut ;
 Car qui croiroit une telle entreprise ?
 Dedans l'esprit il me vint aussi-tôt
 De l'étrangler, de lui manger la vue ;
 Il tint à peu : je n'en fus retenue
 Que pour n'oser un tel cas publier ;
 Même, à dessein qu'il ne le pût nier,
 Je fis semblant d'y vouloir condescendre,
 Et cette nuit sous un certain Poirier,
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
 Plus par amour que doutant de ma foi ;

Je ne me puis dépêtrer de cet homme ,
 Sinon la nuit , pendant son premier somme :
 D'auprès de lui tâchant de me lever ,
 Dans le jardin je vous irai trouver .
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire .
 Messire Bon se mit fort en colère .
 Sa Femme dit : Mon Mari , mon Epoux ,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ,
 Dans le jardin attrapez-le vous même :
 Vous le pourrez trouver fort aisément ;
 Le Poirier est à main gauche en entrant .
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma juppe , et contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême .
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups ,
 Que le Galant demeure sur la place .
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur .
 L'Epoux retint cette leçon par cœur :
 Onc il ne fut une plus forte dupe
 Que ce Vieillard , bon homme au demeurant .
 Le temps venu d'attraper le Galant ,
 Messire Bon se couvrit d'une juppe ,
 S'encornetta , courut incontinent
 Dans le jardin , où ne trouva personne .

Garde n'avoit ; car tandis qu'il frissonne ,
 Claque des dents , et meurt quasi de froid ,
 Le Pélerin qui le tout observoit ,
 Va voir la Dame ; avec elle se donne
 Tout le bon tems qu'on a , comme je croi ,
 Lorsqu'Amour étant de la partie ,
 Entre deux draps on tient femme jolie ,
 Femme jolie , et qui n'est point à soi .
 Quand le Galant un assez bon espace
 Avec la Dame eut été dans ce lieu ,
 Force lui fut d'abandonner la place ;
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu .
 Dans le jardin il court en diligence :
 Messire Bon rempli d'impatience
 A tous momens sa paresse maudit .
 Le Pélerin d'aussi loin qu'il le vit ,
 Feignit de croire appercevoir la Dame ,
 Et lui cria : Quoi donc ! méchante femme ,
 A ton mari tu brassois un tel tour !
 Est-ce le fruit de son parfait amour ?
 Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte ,
 Et de venir ne tenois quasi compte ,
 Ne te croyant le cœur si perversi ,
 Que de vouloir tromper un tel mari .
 Or bien , je vois qu'il te faut un ami :

Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
 Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
 C'est seulement pour éprouver ta foi ;
 Et ne t'attens de m'induire à luxure.
 Grand pécheur suis ; mais j'ai là , Dieu merci,
 De ton honneur encor quelque souci.
 A Monseigneur ferois-un tel outrage ?
 Pour toi, tu viens avec un front de page ;
 Mais , foi de Dieu , ce bras te châtierà ,
 Et Monseigneur puis après le sçaura.
 Pendant ces mots, l'Époux pleuroit de joie ,
 Et tout ravi disoit entre ses dents :
 Loué soit Dieu , dont la bonté m'envoie
 Femme et Valet si chastes , si prudens.
 Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
 Le Pèlerin vous lui froisse une épaule ,
 De horions laidement l'accoûtra ,
 Jusqu'au logis ainsi le convoya.
 Messire Bon eût voulu que le zèle
 De son Valet n'eût été jusque-là ;
 Mais le voyant si sage et si fidèle,
 Le bon hommeau des coups se consola.
 Dedans le lit sa femme il retrouva ,
 Lui conta tout en lui disant : Mamie ,
 Quand nous pourrions vivre cent ans encor ,

Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
 Un tel valet ; c'est sans doute un trésor.
 Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme :
 A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
 Pas n'y faudrai , lui repartit la Dame ,
 Et de ceci je vous donne ma foi.



LE MARI
CONFESSEUR.





LE MARI

CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

Messire Artus, sous le grand Roi François,
Alla servir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand cérémonie,
Son Général lui chaussa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revint tout fier en son Village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon Village quitté,
Si j'étois cru, dit-il, en dignité
De cocuage et de chevalerie,
C'est moitié trop ; sçachons la vérité.
Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,

De se vêtir en Prêtre, et confesser.
 Sa Femme vient à ses pieds se placer.
 De prime-abord sont par la bonne Dame
 Expédiés tous les péchés menus ;
 Puis à leur tour les gros étant venus,
 Force lui fut qu'elle changeât de game.
 Pere, dit-elle, en mon lit sont reçus
 Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
 Si le Mari ne se fût fait connoître,
 Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;
 Courte n'étoit pour sûr la Kyrielle.
 Son Mari donc l'interrompt là-dessus,
 Dont bien lui prit. Ah ! dit-il, infidelle !
 Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
 A mon Mari, dit la fausse femelle,
 Qui d'un tel pas se sçut bien démêler.
 Je vous ai vu dans ce lieu vous couler,
 Ce qui m'a fait douter du badinage.
 C'est un grand cas qu'étant homme si sage,
 Vous n'avez sçu l'énigme débrouiller.
 On vous a fait, dites-vous, Chevalier :
 Auparavant vous étiez Gentilhomme ;
 Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
 Béni soit Dieu, dit alors le bon-homme,
 Je suis un sot de l'avoir si mal pris.



LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme, et fut très-avisé.
Les bonnes gens, qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un Marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse,
Mi-muid de grain ; ce que le Marchand fait,
Le terme échu, ce Créancier les presse,
Dieu sçait pourquoi. Le Galant, en effet,
Crut que par-là baiseroit la Commere.
Vous avez trop de quoi me satisfaire,
(Ce lui dit-il), et sans déboursier rien :
Accordez-moi ce que vous sçavez bien.
Je songerai, répond-elle, à la chose ;
Puis vient trouver Blaise tout aussi-tôt,
L'avertissant de ce qu'on lui propose.
Blaise lui dit : Par bleu, femme, il nous faut,
Sans coup férir, rattraper notre somme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, et que je n'y suis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner, je ne crois qu'il recule :
Puis tousserez afin de m'avertir,

Tome I.

C

Mais haut et clair, et plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez sortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta ;
Dont le Mari puis après se vanta ,
Si que chacun glosait sur ce mystère.
Mieux eût valu tousser après l'affaire ,
Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois :
Vous eussiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, sauf après de se taire.
Mais qu'en est-il, or ça, Belle, entre nous ?
Elle répond : Ah ! Monsieur, croyez-vous
Que nous ayons tant d'esprit que vos Dames ?
Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'Épouse étoit aussi.
Je pense bien, continua la Belle ,
Qu'en pareil cas Madame en use ainsi :
Mais quoi ! chacun n'est pas si sage qu'elle.





LE PAYSAN
QUI AVOIT OFFENSE
SON SEIGNEUR.

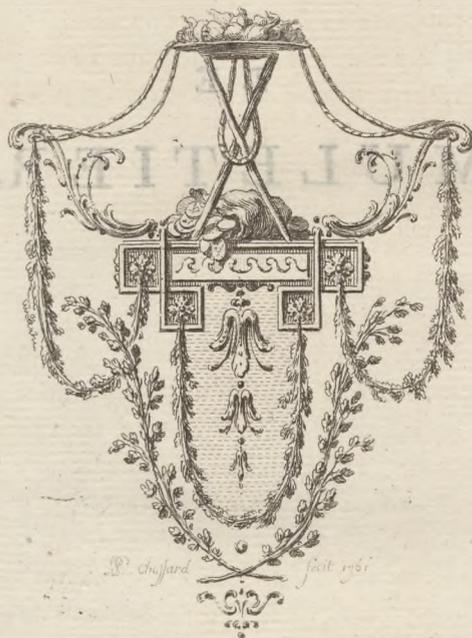
UN Paysan son Seigneur offensa.
L'Histoire dit que c'étoit bagatelle ;
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement : ce n'est chose nouvelle.
Coquin , dit-il , tu mérites la hard :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon , et de trois peines l'une
Tu peux choisir : ou de manger trente aulx ;
J'entends sans boire , et sans prendre repos ;
Ou de souffrir trente bons coups de gaules ,
Bien appliqués sur tes larges épaules ;
Ou de payer sur-le-champ cent écus.
Le Paysan consultant là-dessus :
Trente aulx sans boire ! ah ! dit-il en soi-même ,
Je n'appris onc à les manger ainsi ;
De recevoir les trente coups aussi ,
Je ne le puis sans un péril extrême ;
Les cent écus , c'est le pire de tous.

Incertain donc il se mit à genoux,
 Et s'écria : pour Dieu , miséricorde.
 Son Seigneur dit : qu'on apporte une corde ;
 Quoi , le Galant m'ose répondre encor ?
 Le Paysan , de peur qu'on ne le pende ,
 Fait choix de l'ail ; et le Seigneur commande
 Que l'on en cueille , et sur-tout du plus fort.
 Un après un lui-même fait le compte ;
 Puis quand il voit que son calcul se monte
 A la trentaine , il les met dans un plat.
 Et cela fait , le malheureux pied-plat
 Prend le plus gros , en pitié le regarde ,
 Mange et rechigne , ainsi que fait un chat
 Dont les morceaux sont frotés de moutarde.
 Il n'oseroit de la langue y toucher.
 Son Seigneur rit , et sur-tout il prend garde
 Que le Galant n'avale sans mâcher.
 Le premier passe ; aussi fait le deuxième ;
 Au tiers il dit : que le diable y ait part.
 Bref , il en fut à grand'peine au douzième ,
 Que s'écriant : haro , la gorge m'ard ;
 Tôt , tôt , dit-il , que l'on m'apporte à boire.
 Son Seigneur dit : ah ah , Sire Grégoire ,
 Vous avez soif ! je vois qu'en vos repas
 Vous humectez volontiers le lampas.

Or , buvez donc , et buvez à votre aise ;
 Bon prou vous fasse : hola , du vin , hola.
 Mais , mon ami , qu'il ne vous en déplaise ,
 Il vous faudra choisir après cela
 De cent écus ou de la bastonade ,
 Pour suppléer au défaut de l'aillade.
 Qu'il plaise donc , dit l'autre , à vos bontés ,
 Que les aulx soient sur les coups précomptés ;
 Car pour l'argent , par trop grosse est la somme :
 Où la trouver , moi qui suis un pauvre homme ?
 Hé-bien , souffrez les trente horions ,
 Dit le Seigneur , mais laissons les oignons.
 Pour prendre cœur , le vassal en sa panse
 Loge un long trait , se munit le dedans ;
 Puis souffre un coup avec grande constance.
 Au deux , il dit : Donnez-moi patience ,
 Mon doux Jesus , en tous ces accidens.
 Le tiers est rude ; il en grince les dents ,
 Se courbe tout , et saute de sa place.
 Au quart , il fait une horrible grimace ;
 Au cinq , un cri ; mais il n'est pas au bout ,
 Et c'est grand cas s'il peut digérer tout.
 On ne vit onc si cruelle aventure.
 Deux forts paillards ont chacun un bâton,
 Qu'ils font tomber par poids et par mesure.

En observant la cadence et le ton,
 Le malheureux n'a rien qu'une chanson :
 Grace , dit-il. Mais las ! point de nouvelle ;
 Car le Seigneur fait frapper de plus belle ,
 Juge des coups , et tient sa gravité ,
 Disant toujours qu'il a trop de bonté.
 Le pauvre diable enfin craint pour sa vie.
 Après vingt coups , d'un ton piteux il crie :
 Pour Dieu , cessez ; hélas ! je n'en puis plus.
 Son Seigneur dit : payez donc cent écus ,
 Net et comptant. Je sais qu'à la desserre
 Vous êtes dur ; j'en suis fâché pour vous.
 Si tout n'est prêt , votre compère Pierre
 Vous en peut bien assister , entre nous ;
 Mais pour si peu vous ne vous feriez tondre.
 Le malheureux , n'osant presque répondre ,
 Court au magot , et dit : c'est tout mon fait.
 On examine , on prend un trébuchet.
 L'eau cependant lui coule de la face ;
 Il n'a point fait encor telle grimace.
 Mais que lui sert ? il convient tout payer.
 C'est grand pitié , quand on fâche son maître,
 Ce paysan eut beau s'humilier ;
 Et pour un fait , assez léger peut-être ,
 Il se sentit enflâmer le gosier ,

Vuider la bourse , émoucher les épaules ,
 Sans qu'il lui fût dessus les cent écus ,
 Ni pour les aulx , ni pour les coups de gaules ,
 Fait seulement grace d'un Carolus ,



LE PAYSAN, etc.
Vierge la hourse, émancher les épaules
Sans qu'il lui ait dressé les deux écus.
Et pour les ailes, et pour les coups de canes,
Par seulement avec d'un Carolin.

LE
MULETIER.

Vous m'avez dit, Monsieur, que vous étiez
Muletier, et que vous aviez un mulet
qui vous servait à transporter les marchandises
de la ville au village, et du village à la ville.
C'est un métier qui n'est pas sans mérite,
et qui demande beaucoup de patience et de courage.
Car le mulet est un animal très robuste, et qui
peut supporter une charge très pesante.
Mais il faut aussi qu'il soit bien dressé, et qu'il
soit habitué à marcher avec le poids qu'il doit
porter. C'est pourquoi les muletiers ont beaucoup
de peine à dresser leurs animaux, et à les faire
marcher avec facilité.





LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard, (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire) :
Ce dernier-ci, dont parle en ses Ecrits
Maître Bocace , auteur de cette histoire ,
Portoit le nom d'Agiluf en son tems.
Il épousa Teudelingue la belle ,
Veuve du Roi dernier mort sans enfans ,
Lequel laissa l'Etat sous la tutelle
De celui-ci, Prince sage et prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue ; et la Couche Royale
De part et d'autre étoit assurément
Aussi complete , autant bien assortie
Qu'elle fut onc ; quand messer Cupidon ,
En badinant, fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie ,
Sans prendre garde , et sans se soucier
En quel endroit , dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine ,
Et démentoit en tout son origine ;
Bien fait et beau, même ayant du bon sens,

Bien le montra ; car s'étant de la Reine
 Emmouraché, quand il eut quelque tems
 Fait ses efforts et mis toute sa peine
 Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner,
 Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
 Maître ne sçais meilleur pour enseigner
 Que Cupidon : l'ame la moins subtile
 Sous sa férule apprend plus en un jour,
 Qu'un maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
 Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
 Il sçait montrer les tours et les paroles :
 Le présent Conte en est un bon témoin.
 Notre Amoureux ne songeoit près ni loin,
 Dedans l'abord, à jouir de sa mie.
 Se déclarer de bouche ou par écrit,
 N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
 Mourût ou non, d'en passer son envie :
 Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit ;
 Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
 Auparavant que sortir de la vie,
 Eprouver tout, et tenter le hazard.
 L'usage étoit chez le peuple Lombard,
 Que, quand le Roi, qui faisoit lit à part,
 Comme tous font, vouloit avec sa femme
 Aller coucher, seul il se présentoit,

Presque en chemise, et sur son dos n'avoit
 Qu'une simarre. A la porte il frappoit
 Tout doucement : aussi-tôt une Dame
 Ouvroit sans bruit, et le Roi lui mettoit
 Entre les mains la clarté qu'il portoit,
 Clarté n'ayant grand'lueur ni grand'flame.
 D'abord la Dame éteignoit en sortant
 Cette clarté ; c'étoit le plus souvent
 Une lanterne, ou de simples bougies :
 Chaque Royaume a ses cérémonies.
 Le Muletier remarqua celle-ci :
 Ne manqua pas de s'ajuster ainsi,
 Se présenta, comme c'étoit l'usage,
 S'étant caché quelque peu le visage ;
 La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.
 Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
 Fors que le Roi ne vint pareillement ;
 Mais ce jour-là s'étant heureusement
 Mis à chasser, force étoit que nature
 Pendant la nuit cherchât quelque repos.
 Le Muletier frais, gaillard, et dispos,
 Et parfumé, se coucha sans rien dire.
 Un autre point, outre ce qu'avons dit ;
 C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
 Quelque chagrin, soit touchant son Empire,

44 LE MULETIER.

Où sa famille, ou pour quelque autre cas,
 Ne sonnoit mot en prenant ses ébats :
 À tout cela Teudelingue étoit faite.
 Notre Amoureux fournit plus d'une traite ;
 (Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois) ;
 Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
 En pensément, et crut que la colere
 Rendoit le Prince, outre son ordinaire,
 Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas.
 En ses présens le Ciel est toujours juste :
 Il ne départ à gens de tous états
 Mêmes talens. Un Empereur Auguste
 A les vertus propres pour commander ;
 Un Avocat sçait les points décider ;
 Au jeu d'Amour le Muletier fait rage.
 Chacun son fait ; nul n'a tout en partage.
 Notre Galant, s'étant diligenté,
 Se retira sans bruit et sans clarté,
 Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,
 Lorsqu'Agiluf alla trouver la Reine,
 Voulut s'ébattre, et l'étonna bien fort.
 Certes, Monsieur, je sçais bien, lui dit-elle,
 Que vous avez pour moi beaucoup de zèle ;
 Mais de ce lien vous ne faites encor
 Que de sortir ; même outre l'ordinaire



En avez pris , et beaucoup plus qu'assez ,
Pour Dieu, Monsieur, je vous prie , avisez
Que ne soit trop ; votre santé m'est chere,
Le Roi fut sage , et se douta du tour ;
Ne sonna mot , descendit dans la cour ;
Puis de la cour entra dans l'écurie ,
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier , comme l'on lui parloit,
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour sa vie,
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie ;
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoitroit au battement du pouls,
Pas ne faillit dedans sa conjecture ;
Et le second qu'il tâta d'aventure
Étoit son homme , à qui d'émotion ,
Soit pour la peur , ou soit pour l'action ,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble,
Ne sçachant pas ou devoit aboutir
Tout ce mystère, il feignoit de dormir :
Mais quel sommeil ! Le Roi , pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux :
Faisons , dit-il, au Galant une marque,

46 LE MULETIER.

Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre; un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire ;
Et cela fait le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet ;
Dont le Galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.
Le Muletier alla sur l'heure même
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame :
Qu'est-ceci donc? Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise :
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Belle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

Cela ce n'est le seul qui me fournit :
Pas par fois en une autre boutique.
C'est bien vrai que ce divin Esprit
Me que pas un me donne de pratique,
Comme il fait manger de plus d'un pain,
Qu'il puisse encore en un vieux magasin,
Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles nouvelles*
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très-bonne main,
Pour cette fois la Reine de Navarre,
C'est C'étoit-moi naïf autant que rare,
Rappretiendra dans ces vers le Lecteur :
Voilà le fait, quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien, selon les occurrences :
C'est ma coutume, et sans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.
Un homme donc avoit belle Servante ;
Il la rendit au jeu d'amour sçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Plein de suc, et donnant appétit ;



LA SERVANTE

JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

Bocace n'est le seul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin Esprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain ,
Je puise encore en un vieux magasin ,
Vieux, des plus vieux, où *Nouvelles nouvelles*
Sont jusqu'à cent, bien déduites et belles
Pour la plupart, et de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre ,
D'un C'étoit-moi naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces vers le Lecteur :
Voici le fait , quiconque en soit l'Auteur.
J'y mets du mien, selon les occurrences :
C'est ma coutume, et sans telles licences ,
Je quitterois la charge de Conteur.
Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour sçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit ,
Pleine de suc , et donnant appétit ;

Ce qu'on appelle en françois bonne robbe.
 Par un beau jour cet homme se dérobe
 D'avec sa femme, et de très-grand matin
 S'en va trouver sa Servante au jardin.
 Elle faisoit un bouquet pour Madame :
 C'étoit sa fête. Ayant donc de la femme
 Vu le bouquet, il commence à louer
 L'assortiment, tâche à s'insinuer :
 S'insinuer ; en fait de chambrière,
 C'est proprement couler sa main au sein,
 Ce qui fut fait. La Servante soudain
 Se défendit, mais de quelle maniere ?
 Sans rien gâter ; c'étoit une façon
 Sur le marché : bien sçavoir sa leçon.
 La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
 En un monceau, les jette au Compagnon.
 Il la baisa pour en avoir raison,
 Tant et si bien qu'ils en vinrent aux prises.
 En cet étrif la Servante tomba :
 Lui d'en tirer aussi-tôt avantage.
 Le malheur fut, que tout ce beau ménage
 Fut découvert d'un logis près de-là.
 Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
 Une Voisine apperçut le mystère :
 L'Époux la vit, je ne sçais pas comment.

Nous

Nous voilà pris, dit-il, à sa Servante :
 Notre voisine est languarde et méchante ;
 Mais ne soyez en crainte aucunement.
 Il va trouver sa Femme en ce moment ;
 Puis fait si bien que, s'étant éveillée,
 Elle se leve, et sur l'heure habillée,
 Il continue à jouer son rollet :
 Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
 La pauvre Epouse au jardin est menée.
 Là fut par lui procédé de nouveau :
 Même débat, même jeu se commence ;
 Fleurs de voler, tetons d'entrer en danse.
 Elle y prit goût ; le jeu lui sembla beau.
 Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
 La pauvre Dame alla l'après-dînée
 Voir sa voisine ; à qui ce secret-là
 Chargeoit le cœur : elle se soulagea
 Tout dès l'abord. Je ne puis, ma Commère,
 Dit cette femme avec un front sévère,
 Laisser passer, sans vous en avertir,
 Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
 Encor long-tems d'une fille perdue ?
 A coups de pied, si j'étois que de vous,
 Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.
 Comment ! elle est aussi brave que nous.

D

Or bien, je sçais celui de qui procède
 Cette piafe ; apportez-y remède
 Tout au plutôt : car je vous avertis
 Que ce matin, étant à la fenêtre,
 Ne sçais pourquoi, j'ai vu de mon logis
 Dans son jardin votre Mari paroître,
 Puis la Galante ; et tous deux se sont mis
 A se jeter quelques fleurs a la tête.
 Sur ce propos, l'autre l'arrête coi ;
 Je vous entends, dit-elle ; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire ! écoutez le reste de la fête :
 Vous ne sçavez où je veux en venir.
 Les bonnes gens se sont pris à cueillir
 Certaines fleurs, que baisers on appelle.

LA FEMME.

C'est encor moi, que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
 Ils sont passés : après quelques façons,
 A pleine main l'on les a laissés prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi : votre Epoux
 N'a-t-il pas donc les mêmes droits sur vous ?

LA VOISINE.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
 Est trébuchée, et, comme je le croi,
 Sans se blesser : vous riez ?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en courroux,
 Qui le portoit de la fille ou de vous ?
 C'est là le point : car Monsieur votre Epoux
 Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME.

Qui ? c'étoit moi : votre tête est bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez : je ne m'informe plus.
 J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
 J'aurois juré que je les avois vus
 En ce lieu là se divertir ensemble.
 Mais excusez, et ne la chassez pas.

52 LA SERVANTE, etc.

LA FEMME.

Pourquoi chasser? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma Commere m'amie.





LA GAGEURE

DES

TROIS COMMERES,

Où sont deux Nouvelles tirées de Boccace.

APRÈS bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours et prouesses ;
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : J'ai le Roi des maris :
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrene ;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre Epoux va tout ainsi qu'on le mène :
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien scauroit prendre et le tems et le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.

D ij

Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-tems en est d'autant plus doux ;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisième Commere
Les mit d'accord : car elle fut d'avis
Qu'Amour se plait avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légère.
Ce point vuide, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit : Pourquoi tant de paroles ?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons ; c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment,
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai : puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.



DES TROIS COMMERES. 355

CELLE des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, et sans poil au menton :
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte :
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées :
Toujours falloit forger de nouveaux tours,
Toujours chercher des maisons empruntées,
Pour plus à l'aise ensemble se jouer.
La bonne Dame habille en chambrière,
Le Jouvenceau qui vient pour se louer,
D'un air modeste, et baissant la paupière.
Du coin de l'œil l'Epoux la regardoit,
Et dans son cœur déjà se proposoit
De rehausser le linge de la fille.
Bien lui sembloit, en la considérant,
N'en avoir vu jamais de si gentille.
Ou la retient, avec peine pourtant :
Belle servante, et mari vert galant,
C'étoit matière à feindre du scrupule.
Les premiers jours le Mari dissimule,
Détourne l'œil, et ne fait pas semblant
De regarder sa Servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la Belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,

Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
 Et de jeu fait , à dessein de le prendre ,
 Un certain soir la Galante lui dit :
 Madame est mal , et seule elle veut être
 Pour cette nuit ; incontinent le Maître
 Et la Servante ayant fait leur marché ,
 S'en vont au lit ; et le drôle couché ,
 Elle en cornette , et dégrafant sa jupe ,
 Madame vient. Qui fut bien empêché ?
 Ce fut l'Epoux , cette fois pris pour dupe.
 Oh , oh , lui dit la Commere en riant ,
 Votre ordinaire est donc trop peu friand
 A votre goût ; et par saint Jean , beau Sire ,
 Un peu plutôt vous me le deviez dire :
 J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
 De celle-ci , pour certaines raisons ,
 Vous faut passer ; cherchez autre aventure ,
 Et vous , la belle au dessein si gaillard ,
 Merci de moi , Chambrière d'un liard ,
 Je vous rendrois plus noire qu'une mître.
 Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
 J'en suis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille :
 Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :
 Graces à Dieu , je crois avoir de quoi
 Donner encor à quelqu'un dans la vue :

Je ne suis pas à jeter dans la rue.
 Laissons ce point ; je sçais un bon moyen :
 Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
 Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
 Vite , marchons ; que du lit où je couche ,
 Sans marchander , on prenne le chemin.
 Vous chercherez vos besognes demain ,
 Si ce n'étoit le scandale et la honte ,
 Je vous mettrois dehors en cet état.
 Mais je suis bonne , et ne veux point d'éclat :
 Puis je rendrai de vous un très-bon compte
 A l'avenir , et vous jure ma foi ,
 Que nuit et jour vous serez près de moi.
 Qu'ai-je besoin de me mettre en allarmes ,
 Puisque je puis empêcher tous vos tours ?
 La Chambrière , écoutant ce discours ,
 Fait la honteuse , et jette une ou deux larmes ,
 Prend son paquet , et sort sans consulter ;
 Ne se le fait pas deux fois répéter ,
 S'en va jouer un autre personnage ,
 Fait au logis deux métiers tour à tour :
 Galant de nuit , Chambrière de jour ,
 En deux façons elle a soin du ménage.
 Le pauvre Epoux se trouve tout heureux ,
 Qu'à si bon compte il en ait été quitte.

Lui couché seul, notre couple amoureux
 D'un tems si doux à son aise profite :
 Rien ne s'en perd, et des moindres momens
 Bons ménagers furent nos deux Amans,
 Sçachant très-bien que l'on n'y revient guères.
 Voilà le tour d'une des trois Commères.

L'AUTRE, de qui le mari croyoit tout,
 Avecque lui sous un Poirier assise,
 De son dessein vint aisément à bout.
 En peu de mots j'en vas conter la guise.
 Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
 Garçon bien fait, beau parleur et de mise,
 Et qui faisoit les servantes trotter.
 La Dame dit : Je voudrois bien goûter
 De ce fruit-là : Guillot, monte et secoue
 Notre Poirier. Guillot monte à l'instant.
 Crimpé qu'il est, le drôle fait semblant
 Qu'il lui paroît que le mari se joue
 Avec sa femme : aussi-tôt le Valet
 Frotant ses yeux, comme étonné du fait ;
 Vraiment, Monsieur, commence-t-il à dire,
 Si vous vouliez Madame caresser,
 Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
 Et moi présent, du moins vous en passer.
 Ceci me cause une surprise extrême :

Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
 Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
 Vous vous devez du respect à vous-même.
 Quel taon vous point ; attendez à tantôt ;
 Ces privautés en seront plus friandes :
 Tout aussi-bien, pour le tems qu'il vous faut,
 Les nuits d'été sont encor assez grandes :
 Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
 Tant de bons lits, tant de chambres si belles.
 La Dame dit : Que conte celui-là ?
 Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
 Qu'entend ce fol avecque ses ébats ?
 Descens, descens ; mon ami, tu verras.
 Guillot descend. Hé bien, lui dit son Maître,
 Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le présent.

LE MARI.

Pour le présent !

GUILLOT.

Oui, Monsieur, je veux être

Ecorché vif, si tout incontinent

Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,

Je te le dis ; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vu ?

GUILLOT.

J'ai vu, je le répète,
Vous et Monsieur qui, dans ce même endroit,
Jouez tous deux au doux jeu d'amourette.
Si ce Poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé ; tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte ;
Vous en sçauvez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'Époux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, et descend en grand'hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutes fois il ne put si bien faire

Que son honneur ne reçut quelque échec.
Comment, dit-il, quoi ! même à mon aspect,
Devant mon nez, à mes yeux ? Sainte Dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous, dit la Femme ?

LE MARI.

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoi non ?

LE MARI.

Pourquoi ? n'ai-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME.

Ah ! c'en est trop : parlez-mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi ! ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME.

Moi ? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendrait donc ce cas ?

Ai-je perdu la raison ou la vue ?

LA FEMME.

Me croyez-vous de sens si dépourvue,
Que devant vous je commisssé un tel tour ?

Ne trouverois-je assez d'heures au jour

Pour m'égayer, si j'en avois envie ?

LE MARI.

Je ne sais plus ce qu'il faut que je die :
 Notre Poirier m'abuse assurément.
 Voyons encor. Dans le même moment
 L'Epoux remonte, et Guillot recommence.
 Pour cette fois le Mari voit la danse,
 Sans se fâcher, et descend doucement.
 Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes :
 C'est ce Poirier. Il est ensorcelé ;
 Puisqu'il fait voir de si vilaines choses,
 Reprit la Femme, il faut qu'il soit brûlé.
 Cours au logis ; dis qu'on le vienne abattre ;
 Je ne veux plus que cet arbre maudit
 Trompe les gens. Le Valet obéit.
 Sur le pauvre arbre ils se mettent à quatre,
 Se demandant l'un l'autre sourdement,
 Quel si grand crime a ce Poirier pu faire ?
 La Dame dit : abattez seulement ;
 Quant au surplus ce n'est pas votre affaire.
 Par ce moyen, la seconde Commere
 Vint au-dessus de ce qu'elle entreprit.
 Passons au tour que la troisieme fit.

LES rendez-vous chez quelque bonne amie
 Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
 Là tous les jours étoient nouveaux déduits,



DES TROIS COMMERES. 63

Notre Donzelle y tenoit sa partie.
Un sien Amant, étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propose
De se trouver seuls ensemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, et pour si peu de chose
Vous ne serez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire ;
De mon mari je sçaurai me défaire,
Pendant ce tems. Aussi-tôt fait que dit.
Son besoin eut d'être femme d'esprit ;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faisoit en voyages grands frais ;
Il n'alloit pas quérir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui, pour montrer sa ferveur et son zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pèlerinage avoit fait son devoir
Plus d'une fois ; mais c'étoit le vieux style :
Il lui falloit, pour se faire valoir,
Chose qui fût plus rare et moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le soir,
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maison ; et puis se va coucher

Droit au côté d'Henriet Berlinguier,
 (On appelloit son mari de la sorte).
 Elle fit tant qu'Henriet se tournant,
 Sentit le fil. Aussi-tôt il soupçonne
 Quelque dessein ; et, sans faire semblant
 D'être éveillé, sur ce fait il raisonne ;
 Se leve enfin, et sort tout doucement,
 De bonne foi son Epouse dormant,
 Ce lui sembloit ; suit le fil dans la rue,
 Conclut de-là que l'on le trahissoit ;
 Que quelque Amant, que la Donzelle avoit,
 Avec ce fil par le pied la tiroit,
 L'avertissant ainsi de sa venue ;
 Que la Galante aussi-tôt descendoit,
 Tandis que lui pauvre Mari dormoit :
 Car autrement, pourquoi ce badinage ?
 Il falloit bien que Messer Cocuage
 Le visitât ; honneur dont, à son sens,
 Il se seroit passé le mieux du monde.
 Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents ;
 Hors la maison fait le guet et la ronde,
 Pour attraper quiconque tirera
 Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
 Que ce logis avoit sur le derrière
 De quoi pouvoir introduire l'ami :

Il le fut donc par une Chambrière.
 Tout domestique, en trompant un mari,
 Pense gagner indulgence plénière.
 Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
 La bonne Dame, et le jeune Muguet
 En sont aux mains, et Dieu sçait la manière.
 En grand soulas cette nuit se passa ;
 Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
 Tout fut des mieux, grâces à la servante,
 Qui fit si bien devoir de surveillante,
 Que le Galant tout à tems délogea.
 L'Epoux revint quand le jour approcha,
 Reprit sa place, et dit que la migraine
 L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
 Deux jours après la commère ne faut
 De mettre un fil : Berlinguier aussi-tôt,
 L'ayant senti, rentre en la même peine,
 Court à son poste, et notre Amant au sien.
 Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
 Qu'encore un coup on pratiqua la ruse ;
 Et Berlinguier, prenant la même excuse,
 Sortit encore, et fit place à l'Amant ;
 Autre renfort de tout contentement.
 On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
 Il en fallut venir au dénouement.

Trois actes eut sans plus la Comédie.
 Sur le minuit, l'Amant s'étant sauvé,
 Le brin de fil aussi-tôt fut tiré
 Par un des siens sur qui l'Epoux se rue,
 Et le contraint, en occupant la rue,
 D'entrer chez lui, le tenant au collet,
 Et ne sachant que ce fût un Valet.
 Bien à propos lui fut donné le change.
 Dans le logis est un vacarme étrange :
 La Femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
 Le Compagnon se jette à leurs genoux,
 Dit qu'il venoit trouver la Chambrière ;
 Qu'avec ce fil il la tiroit à soi,
 Pour faire ouvrir, et que depuis n'aguere
 Tous deux s'étoient entredonné la foi.
 C'est donc cela, poursuivit la Commere,
 En s'adressant à la Fille, en colere,
 Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
 Un brin de fil ; je m'en mis un pareil,
 Pour attraper avec ce stratagème
 Votre Galant. Or bien, c'est votre Epoux,
 A le bonne-heure : il faut cette nuit même
 Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux ;
 Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
 On les dota l'un et l'autre amplement ;

L'Epoux, la Fille ; et le Valet, l'Amant :
 Puis au moûtier le couple s'alla rendre,
 Se connoissant tous deux de plus d'un jour.
 Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.
 Lequel vaut mieux ? pour moi, je m'en rapporte.
 MACÉE ayant pouvoir de décider,
 Ne sçut à qui la victoire accorder,
 Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
 Toutes avoient eu raison de gager.
 Le procès pend, et pendra de la sorte
 Encor long-tems, comme l'on peut juger.

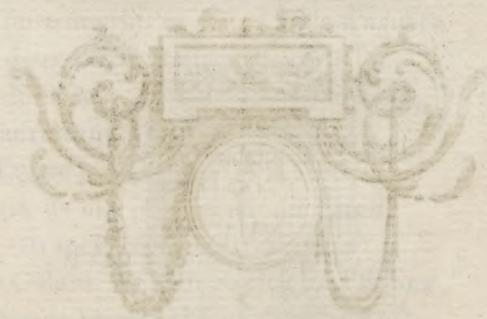


DES ÉPOQUES CONNUES

Il faut se souvenir de l'histoire de son pays, et de la manière dont les choses ont été faites, pour ne pas se tromper dans le jugement que l'on en portera. C'est pourquoi il est si utile de lire l'histoire, et de se souvenir de ce qu'elle nous apprend.

**LE CALENDRIER
DES VIEILLARDS.**

Il est si utile de lire l'histoire, et de se souvenir de ce qu'elle nous apprend.





LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

(Nouvelle tirée de Boccace.)

Plus d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage,
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les pere et mere ont pour objet le bien ;
Tout le surplus ils le comptent pour rien ;
Jeunes tendrons à vieillards appartiennent ;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, et mêmes chiens couplés.
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris ; car ce seroit merveille
Si, sans cela, la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On sçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte vigile, et maint jour fériable,

E iiij

Et du devoir crut s'échapper par-là,
 Très-lourdement il erroit en cela.
 Cettui Richard étoit juge dans Pise,
 Homme sçavant en l'étude des loix,
 Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe grise
 Montrroit assez qu'il devoit faire choix
 De quelque femme à peu près de même âge ;
 Ce qu'il ne fit , prenant en mariage
 La mieux séante et la plus jeune d'ans
 De la Cité , fille bien alliée ,
 Belle sur-tout : c'étoit Bartholomée
 De Galandi , qui , parmi ses parens ,
 Pouvoit compter les plus gros de la ville.
 En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
 Et l'on disoit communément de lui,
 Que ses enfans ne manqueroient de peres.
 Tel fait métier de conseiller autrui ,
 Qui ne voit goutte en ses propres affaires.
 Quinzica donc n'ayant de quoi servir
 Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée ,
 Pour s'excuser et pour la contenir ,
 Ne rencontroit point de jours en l'année ,
 Selon son compte et son Calendrier ,
 Où l'on se pût sans scrupule appliquer
 Au fait d'hymen ; chose aux vieillards commode ;

Mais dont le sexe abhorre la méthode.
 Quand je dis point , je veux dire très-peu ;
 Encor ce peu lui donnoit de la peine.
 Toute en Férie il mettoit la semaine
 Et bien souvent faisoit venir en jeu
 Saint qui ne fut jamais dans la Légende.
 Le Vendredi, disoit-il, nous demande
 D'autres pensers , ainsi que chacun sçait.
 Pareillement il faut que l'on retranche
 Le Samedi , non sans juste sujet ,
 D'autant que c'est la veille du Dimanche.
 Pour ce dernier , c'est un jour de repos.
 Quant au Lundi , je ne trouve à propos
 De commencer par ce point la semaine ;
 Ce n'est le fait d'un ame bien chrétienne.
 Les autres jours autrement s'excusoit :
 Et quand venoit aux fêtes solennelles ,
 C'étoit alors que Richard triomphoit ,
 Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
 Long-tems devant toujours il s'abstenoit ;
 Long-tems après il en usoit de même.
 Aux Quatre-tems autant il en faisoit ,
 Sans oublier l'Avent ni le Carême.
 Cette saison pour le Vieillard étoit
 Un tems de Dieu , jamais ne s'en lassoit.

De Patrons même il avoit une liste ;
 Point de quartier pour un Evangéliste ,
 Pour un Apôtre , ou bien pour un Docteur.
 Vierge n'étoit , Martyr et Confesseur
 Qu'il ne chommât ; tous les sçavoit par cœur.
 Que s'il étoit au bout de son scrupule ,
 Il alléguoit les jours malencontreux ;
 Puis les brouillards , et puis la canicule ;
 De s'excuser n'étant jamais honteux.
 La chose ainsi presque toujours égale ,
 Quatre fois l'an , de grâce spéciale ,
 Notre Docteur regaloit sa moitié
 Petitement ; enfin c'étoit pitié.
 A cela près , il traitoit bien sa femme.
 Les affiquets , les habits à changer ,
 Joyaux , bijoux ne manquoient à la Dame ;
 Mais tout cela n'est que pour amuser
 Un peu de tems des esprits de poupée ;
 Droit au solide alloit Bartholomé.
 Son seul plaisir , dans la belle saison ,
 C'étoit d'aller à certaine maison ,
 Que son Mari possédoit sur la côte :
 Ils y couchoient tous les huit jours sans faute.
 Là quelquefois sur la mer ils montoient ,
 Et le plaisir de la pêche goûtoient ,

Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
 Arrive donc qu'un jour de promenade ,
 Bartholomé et Messer le Docteur
 Prennent chacun une barque à pêcheur ,
 Sortent sur mer : ils avoient fait gageure
 A qui des deux auroit plus de bonheur ,
 Et trouveroit la meilleure aventure
 Dedans sa pêche , et n'avoient avec eux ,
 Dans chaque barque , en tout qu'un homme ou deux.
 Certain Corsaire apperçut la chaloupe
 De notre Epouse , et vint avec sa troupe
 Fondre dessus , l'emmena bien et beau ;
 Laissa Richard : Soit que près du rivage
 Il n'osât pas hasarder davantage ,
 Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
 Notre Vieillard , il ne pût de sa proie
 Si bien jouir : car il aimoit la joie
 Plus que l'argent , et toujours avoit fait
 Avec honneur son métier de corsaire ;
 Au jeu d'amour étoit homme d'effet ,
 Ainsi que sont gens de pareille affaire.
 Gens de mer sont toujours prêts à bien faire ,
 Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
 On n'en voit point qui les fêtes allègue.
 Or tel étoit celui dont nous parlons ,

Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
 La Belle fit son devoir de pleurer
 Un demi jour, tant qu'il se put étendre ;
 Et Pagamin de la reconforter ,
 Et notre Epouse à la fin de se rendre.
 Il la gagna ; bien sçavoit son métier.
 Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
 Dix mille fois plus corsaire que l'autre ,
 Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
 La Belle avoit sa rançon toute prête ;
 Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
 Car là n'étoit ni vigile , ni fête.
 Elle oublia ce beau Calendrier
 Rouge par tout, et sans nul jour ouvrable :
 De la ceinture on le lui fit tomber ;
 Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
 Notre Légiste eût mis son doigt au feu ,
 Que son Epouse étoit toujours fidelle ,
 Entière et chaste, et que, moyennant Dieu ,
 Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
 De Pagamin il prit un sauf-conduit ,
 L'alla trouver, lui mit la carte-blanche.
 Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit ,
 C'est à grand tort. Je veux vous rendre franche,
 Et sans rançon, votre chere moitié ;

Ne plaise à Dieu que si belle amitié
 Soit par mon fait de désastre ainsi pleine.
 Celle pour qui vous prenez tant de peine
 Vous reviendra, selon votre desir :
 Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
 Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
 Car si j'allois vous en rendre quelque autre ,
 Comme il m'en tombe assez entre les mains ,
 Ce me seroit une espèce de blâme.
 Ces jours passés, je pris certaine Dame ,
 Dont les cheveux sont quelque peu châains ,
 Grande de taille, en bon point, jeune et fraîche :
 Si cette Belle, après vous avoir vu ,
 Dit être à vous, c'est autant de conclu :
 Reprenez-la ; rien ne vous en empêche.
 Richard reprit : Vous parlez sagement ,
 Et me traitez trop généreusement.
 De son métier il faut que chacun vive :
 Mettez un prix à la pauvre captive ,
 Je le payerai comptant, sans hésiter.
 Le compliment n'est ici nécessaire :
 Voilà ma bourse ; il ne faut que compter.
 Ne me traitez que comme on pourroit faire ,
 En pareil cas, l'homme le moins connu.
 Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu.

D'honnêteté? non sera sur mon ame ;
 Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
 Ne doutez point qu'elle ne soit à moi.
 Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
 Mais aux baisers que de la pauvre femme
 Je recevrai, ne craignant qu'un seul point ;
 C'est qu'à me voir de joie elle ne meure,
 On fait venir l'Epouse toute à l'heure,
 Qui froidement et ne s'émouvant point,
 Devant ses yeux voit son mari paroître,
 Sans témoigner seulement le connoître,
 Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
 Voyez, dit-il, la pauvrette est honteuse
 Devant les gens, et sa joie amoureuse
 N'ose éclater, soyez sûr qu'à mon cou,
 Si j'étois seul, elle seroit sautée.
 Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela ;
 Dedans sa chambre, allez, conduisez-la.
 Ce qui fut fait ; et la chambre fermée,
 Richard commence : Et là, Bartholomé,
 Comme tu fais ! Je suis ton Quinzica,
 Toujours le même à l'endroit de sa femme,
 Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
 En mon visage un si grand changement !
 C'est la douleur de ton enlèvement.

Qui me rend tel ; et toi seule en es cause.
 T'ai-je jamais refusé nulle chose,
 Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtemens ?
 En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
 De ton vouloir ne me rendois-je esclave ?
 Tu le seras étant avec ces gens.
 Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
 Ce qu'il pourra, répondit brusquement
 Bartholomé. Est-il tems maintenant
 D'en avoir soin ? S'en est-on mis en peine,
 Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ?
 Vous, vieux penard, moi fille jeune et drue,
 Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
 Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.
 Pour cet effet j'étois assez aimable,
 Et me trouvois aussi digne, entre nous,
 De ces plaisirs que j'en étois capable.
 Or est le cas allé d'autre façon.
 J'ai pris mari qui, pour toute chanson,
 N'a jamais eu que ses jours de Férie.
 Mais Pagamin, si-tôt qu'il m'eut ravie,
 Me sçut donner bien une autre leçon.
 J'ai plus appris des choses de la vie
 Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
 Laissez-moi donc, Monsieur mon cher Epoux ;

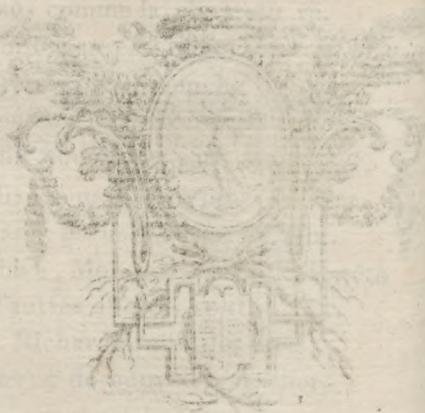
Sur mon retour n'insistez davantage.
 Calendriers ne sont point en usage
 Chez Pagamin : je vous en avertis.
 Vous et les miens avez mérité pis ;
 Vous , pour avoir mal mesuré vos forces ,
 En m'épousant ; eux , pour s'être mépris ,
 En préférant les légères amorces
 De quelque bien à cet autre point-là.
 Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
 Il ne sçait Loi , ni Digeste , ni Code ,
 Et cependant très-bonne est sa méthode ;
 De ce matin lui-même il vous dira
 Du quart en sus comme la chose en va.
 Un tel aveu vous surprend et vous touche :
 Mais faire ici de la petite-bouche
 Ne sert de rien l'on n'en croira pas moins ;
 Et puisqu'enfin nous voici sans témoins ,
 Adieu vous dis , vous , et vos jours de fête
 Je suis de chair ; les habits rien n'y font.
 Vous sçavez bien , Monsieur , qu'entre la tête
 Et le talon d'autres affaires sont.
 A tant se tut. Richard tombé des nues ,
 Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
 Bartholomée , ayant ses hontes bues ,
 Ne se fit pas tenir pour demeurer.

Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse ,
 Outre les maux qui suivent la vieillesse ,
 Qu'il en mourut à quelques jours de-là ;
 Et Pagamin prit à femme sa Veuve.
 Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
 Dans l'accident du pauvre Quinzica ,
 S'étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
 Belle leçon pour gens à cheveux gris ,
 Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante ;
 Car en ce cas Messieurs les favoris
 Font leur ouvrage ; et la Dame est contente.



DES VERTUS
Sur un point on est tant de l'histoire romaine
Cependant les mains qui aiment la sagesse
Il en mourut à quelques jours de là
Paganin dit à femme sa Yvresse
C'est bien fait: nul des deux ne tomba
L'histoire de la femme Quinze ans
C'est chose si et l'histoire de la femme
Mais dans son d'un homme se trouve
C'est leur ouvrage; et la Dame est contente
C'est son il en est un d'un homme
Un tel homme
Mais l'aveugle
N'est de
Et jusqu'à
Adieu vous
Je suis de
Vous
Et le talon
A
Fait
Bartholomée
Ne se
A FEMME

A FEMME AVARE GALANDESCROC.





A FEMME AVARE
GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

Qu'un homme soit plumé par des coquettes ;
Ce n'est pour faire au miracle crier.
Gratis est mort ; plus d'amour sans payer ;
En beaux lóuis se content les fleurettes :
Ce que je dis des coquettes s'entend.
Pour notre honneur , si me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut ; nonobstant leur adresse,
En attraper au moins une entre cent ,
Et lui jouer quelque tour de souplesse.
Je choisirai pour exemple Gulphar :
Le drôle fit un trait de franc soudar ;
Car aux faveurs d'une belle il eut part
Sans déboursier , escroquant la chrétienne.
Notez ceci ; et qu'il vous en souviene ,
Galans d'épée ; encor bien que ce tour ,
Pour vous stiler , soit fort peu nécessaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar , si j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez sire Gasparin
Tant fréquenta , qu'il devint à la fin

Tome I.

F

De son épouse amoureux sans mesure.
 Elle étoit jeune et belle créature,
 Plaisoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
 Toute l'affaire, et qui seul rebutoit
 Les plus ardents ; c'est qu'elle étoit avare.
 Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.
 Je l'ai jà dit : rien n'y font les soupirs.
 Celui-là parle une langue barbare
 Qui l'or en main n'explique ses desirs.
 Le jeu, la jupe, et l'amour des plaisirs,
 Sont les ressorts que Cupidon employe.
 De leur boutique il sort chez les François
 Plus de cocus, que du cheval de Troye
 Il ne sortit de héros autrefois.
 Pour revenir à l'humeur de la belle,
 Le compagnon ne put rien tirer d'elle
 Qu'il ne parlât. Chacun sçait ce que c'est
 Que de parler. Le lecteur, s'il lui plait,
 Me permettra de dire ainsi la chose.
 Gulphar donc parle, et si bien qu'il proposa
 Deux cens écus. La belle l'écoula :
 Et Gasparin à Gulphar les prêta ;
 Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
 Ne soupçonnant aucunement sa femme.
 Gulphar les donne en présence de gens :

Voilà, dit-il, deux cens écus comptans
 Qu'à votre époux vous donnerez, Madame.
 La belle crut qu'il avoit dit cela
 Par politique, et pour jouer son rôle.
 Le lendemain elle le régala
 Tout de son mieux, en femme de parole.
 Le drôle en prit, ce jour et les suivans,
 Pour son argent, et même avec usure :
 A bon payeur on fait bonne mesure.
 Quand Gasparin fut de retour des champs,
 Gulphar lui dit, son épouse présente,
 J'ai votre argent à Madame rendu,
 N'en ayant eu pour une affaire urgente
 Aucun besoin, comme je l'avois cru ;
 Déchargez-en votre livre de grace.
 A ce propos, aussi froide que glace
 Notre galante avoua le reçu.
 Qu'eût-elle fait ? on eût prouvé la chose.
 Son regret fut d'avoir enflé la dose
 De ses faveurs ; c'est ce qui la fáchoit :
 Voyez un peu la perte que c'étoit !
 En la quittant, Gulphar alla tout droit
 Conter ce cas, le corner par la ville,
 Le publier, le prêcher sur les toits.
 De l'en blâmer, il seroit inutile :
 Ainsi vit-on chez nous autres François.

ON NE S'AVISE
JAMAIS DE TOUT.



ON NE S'AVISE
JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un oeil,
Interdisoit tout commerce à sa femme,
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hidre, à parler franchement,
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Pautier,
Croyant par-là les galans hors de game.
Un jour de fête arriva que la Dame,
En revenant de l'Eglise, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa: la pauvre créature



ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hidre, à parler franchement,
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit savoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par-là les galans hors de game.
Un jour de fête arrive que la Dame,
En revenant de l'Eglise, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa: la pauvre créature

F ij

86 O N N E S' A V I S E , etc.

Toute vilaine entra dans le logis,
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette Douagna,
Qui hors d'haleine à Monsieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe:
Que le recueil au diable soit donné.
Il disoit bien; car on n'avoit jetté
Cette immondice, et la Dame gâté,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse,
Pour éloigner son dragon quelque tems.
Un sien Galant, ami de là-dedans,
Tout aussi-tôt profita de la ruse.
Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil:
Ce n'est coup sûr encontre tous esclandres,
Mari jaloux, brûlez votre recueil,
Sur ma parole, et faites-en des cendres.





LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gascon, pour s'être vanté
De posséder certaine belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien :
Mais quoi ! tout médisant est Prophète en ce monde.
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.

La Dame cependant du Gascon se moquoit :
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable et de divine,
La belle aussi-tôt s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis ; son voisin, Eurilas ;
La voisine, Cloris ; le Gascon, Dorilas ;
Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'histoire,
Étoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque chose de plus encor que tout cela.
Pour Philis, son humeur libre, gaie, et sincère

F i x

Montroit qu'elle étoit sans affaire,
Sans secret, et sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession :
Seulement à l'user chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans, et venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer,
Vieux barbon qui laissoit d'écus plein un tonne.

En mille endroits de sa personne,

La Belle avoit de quoi mettre un Gascon aux cieus :

Des attrait par-dessus les yeux,
Je ne sçais quel air de pucelle ;
Mais le cœur tant soit peu rebelle,

Rebelle toutesfois de la bonne façon.

Voilà Philis. Quant au Gascon,

Il étoit Gascon, c'est tout dire.

Je laisse à penser si le sire

Importuna la veuve, et s'il fit des sermens :

Ceux des Gascons et des Normans

Passent peu pour mots d'Évangile.

C'étoit pourtant chose facile

De croire Dorilas de Philis amoureux ;

Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux.

Philis dissimulant, dit un jour à cet homme :

Je veux un service de vous ;

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ;

C'est que vous nous aidiez à tromper un jaloux.

La chose est sans péril, et même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Cloris, qui m'en a priée.

Avec Damon s'étant brouillée,

Il leur faut une nuit entière, et par-delà,

Pour démêler entre-eux tout ce différend-là.

Notre but est qu'Eurilas pense,

Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié.

Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence,

Et soit par jalousie, ou bien par impuissance,

A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;

Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite ;

C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette :

Nous vous ajusterons ; enfin ne craignez rien ;

Je vous récompenserai bien.

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit-il, avec le Diable.

La nuit vient : on le coëffe, on le met au grand lit,

On éteint les flambeaux, Eurilas prend sa place.

Du Gascon la peur se saisit ;

Il devient aussi froid que glace,

N'oseroit tousser ni cracher,

Beaucoup moins encor s'approcher ;

Se fait petit, se serre, au bord se va nicher,
 Et ne tient que moitié de la rive occupée;
 Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
 Son coucheur cette nuit se retourna cent fois;
 Et jusques sur le nez lui porta certains doigts
 Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ces inquiétudes,
 C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
 Ne prit à ce mari: tels cas sont dangereux,
 Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme.
 Toujours nouveaux sujets allarmoient le pauvre homme
 L'on étendoit le pied, l'on approchoit un bras;
 Il crut même sentir la barbe d'Eurilas.
 Mais voici quelque chose à mon sens de terrible.
 Une sonnette étoit près du chevet du lit:
 Eurilas de sonner, et faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit;
 Cette fois-là se croit détruit,
 Fait un vœu, renonce à sa Dame;
 Et songe au salut de son ame.
 Personne ne venant, Eurilas s'endormit.
 Avant qu'il fût jour on ouvrit;
 Philis l'avoit promis: quand voici de plus belle
 Un flambeau comble de tous maux.
 Le Gascon, après ces travaux,

Se fût bien levé sans chandelle:
 Sa perte étoit alors un point tout assuré.
 On approche du lit: le pauvre homme éclairé
 Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
 Je le veux, dit une personne,
 D'un ton de voix rempli d'appas.
 C'étoit Philis qui d'Eurilas
 Avoit tenu la place, et qui, sans trop attendre,
 Tout en chemise s'alla rendre
 Dans les bras de Cloris qu'accompagnait Damon:
 C'étoit, dis-je, Philis qui conta du Gascon
 La peine et la frayeur extrême;
 Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,
 En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
 Laissoit son sein à demi nu.



LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.



LA FIANCÉE DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

L n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai , comme on fait de la feinte.
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons ;
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte.
Mais aux événemens de qui la vérité
 Importe à la postérité ,
 Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original :
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire ;
 Tout cela n'est pas un grand mal :
 Alaciel et sa mémoire
Ne sçauroient guères perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement ;
 Points qui font véritablement
 Le plus important de l'histoire.
L'un est , que par huit mains Alaciel passa
 Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre , que son Fiancé ne s'en embarrassa ,
 Ayant peut-être en sa personne

De quoi négliger ce point-là,
 Quoi qu'il en soit, la Belle en ses traverses,
 Accidens, fortunes diverses,
 Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;
 Changea huit fois de Chevalier.
 Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
 C'e n'étoit après tout que bonne intention,
 Gratitude, ou compassion,
 Crainte de pis, honnête excuse.
 Elle n'en plut pas moins aux yeux de son Fiancé ;
 Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;
 Et dans son erreur par la Belle
 Apparemment il fut laissé.
 Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire,
 Mais après huit, c'est une étrange affaire :
 Je me rapporte de cela
 A quiconque a passé par-là.
 ZAÏR, Soudan d'Alexandrie,
 Aima sa fille Alaciel
 Un peu plus que sa propre vie.
 Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel
 De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
 D'accommodant, j'y mets encor ce point,
 La rendoit d'autant estimable ;
 En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
 Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux.
 Il la fit demander, et fut assez heureux
 Pour l'emporter sur d'autres Princes.
 La Belle aimoit déjà ; mais on n'en sçavoit rien.
 Filles de sang royal ne se déclarent guères :
 Tout se passe en leur cœur ; cela les fâche bien ;
 Car elles sont de chair, ainsi que les bergères.
 Hispal, jeune Seigneur de la cour du Soudan,
 Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
 Plaisoit fort à la Dame, et d'un commun martyre
 Tous deux brûloient, sans oser se le dire ;
 Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
 Comme ils en étoient-là, l'on accorda la Belle.
 Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
 Zaïr fit embarquer son Amant avec elle :
 S'en fier à quelqu'autre, eût peut-être été mieux.
 Après huit jours de traite, un vaisseau de Corsaires
 Ayant pris le dessus du vent,
 Les attaqua ; le combat fut sanglant :
 Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
 Les assaillans, faits aux combats de mer,
 Etoient les plus experts en l'art de massacrer ;
 Joignoient l'adresse au nombre. Hispal par sa vaillance
 Tenoit les choses en balance :

Vingt Corsaires pourtant montèrent sur son bord:
 Grifonio le gigantesque
 Conduisoit l'horreur et la mort ;
 Avecque cette soldatesque.
 Hispal en un moment se vit environné.
 Maint Corsaire sentit son bras déterminé ;
 De ses yeux il sortoit des éclairs et des flâmes.
 Cependant qu'il étoit au combat acharné ,
 Grifonio courut à la chambre des femmes :
 Il sçavoit que l'Infante étoit dans ce vaisseau ;
 Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes ,
 Il l'emportoit comme un moineau.
 Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante ;
 Il prit aussi la Casette aux bijoux ,
 Aux diamans ; aux témoignages doux
 Que reçoit et garde une amante :
 Car quelqu'un m'a dit , entre nous ;
 Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
 Un aveu dont d'abord elle parut contente ,
 Faute d'avoir le tems de se mettre en courroux.
 Le malheureux Corsaire emportant cette proie ;
 N'en eut pas long-tems de la joie :
 Un des vaisseaux , quoiqu'il fût accroché ,
 S'étant quelque peu détaché ,
 Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre ,

Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
 Le héros d'un revers coupe en deux l'animal.
 Part du tronc, tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
 Et reniant Mahon, Jupin, et Tavgant,
 Avec maint autre Dieu non moins extravagant ;
 Part, demeure sur pied en la même posture.
 On auroit ri de l'aventure,
 Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau.
 Mal mené du combat, et privé de pilote,
 Au gré d'Eole et de Neptune flotte.
 La mort fit lâcher prise au Géant pourfendu :
 L'Infante par sa robe en tombant soutenue,
 Fut bien-tôt d'Hispal secourue.
 Nager vers les vaisseaux eût été tems perdu ;
 Ils étoient presque à demi-mille :
 Ce qu'il jugea de plus facile,
 Fut de gagner certains rochers,
 Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
 Et furent le salut d'Hispal et de l'Infante.
 Aucuns ont assuré, comme chose constante,
 Que même du péril la Casette échappa ;
 Qu'à des cordons étant pendue,
 La Belle après soi la tira :
 Autrement elle étoit perdue.

Notre Nageur avoit l'Infante sur son dos.
 Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
 La crainte de la faim suivit celle des flots ;
 Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'achève, il se passe une nuit ;
 Point de vaisseau près d'eux par le hazard conduit ;
 Point de quoi manger sur ces roches :
 Voilà notre couple réduit

A sentir de la faim les premières approches.
 Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux

Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
 Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
 Après s'être long-tems regardés sans parler :
 Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler ;
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
 Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous

D adoucir l'aigreur de ses coups ;
 C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
 Se consoler, dit-il ! le peut-on quand on aime ?
 Ah ! si.... mais non, Madame, il n'est pas à propos

Que vous aimiez, vous seriez trop à plaindre.
 Je brave à mon égard et la faim et les flots ;
 Mais jettant l'œil sur vous, j'ai trouvé tout à craindre.
 La Princesse à ces mots ne se put plus contraindre :

Pleurs de couler, soupir d'être poussés,

Regards d'être au ciel adressés,
 Et puis sanglots, et puis soupirs encore.
 En ce même langage Hispal lui repartit,
 Tant qu'enfin un baiser suivit :
 S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
 Après force vœux impuissans,
 Le Héros dit : Puisqu'en cette aventure
 Mourir nous est chose sûre,
 Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans
 Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
 Sépulture pour sépulture,
 La mer est égale à mon sens :
 Qu'attendons-nous ici qu'une faim languissante ?
 Seroit-il point plus à propos
 De nous abandonner aux flots ?
 J'ai de la force encore ; la côte est peu distante ;
 Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
 Passons de rocher en rocher ;
 J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
 Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
 La Cassette en lesse suivant,
 Et le Nageur poussé du vent,
 De roc en roc portant la Belle :
 Façon de naviger nouvelle.

Avec l'aide du ciel, et de ces reposoirs,
 Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
 Hispal n'en pouvant plus de faim, de lassitude,
 De travail et d'inquiétude,
 Non pour lui, mais pour ses amours;
 Après avoir jeûné deux jours,
 Prit terre à la deuxième traite,
 Lui, la Princesse, et la Casette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
 Cette Casette? Est-ce une circonstance
 Qui soit de si grande importance?

Oui, selon mon avis; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'essor,
 Ni n'affecte de railleries:
 Si j'avois mis nos gens à bord,
 Sans argent et sans pierreries,
 Seroient-ils pas demeurés court?

On ne vit ni d'air ni d'amour:

Les Amans ont beau dire et faire,

Il en faut revenir toujours au nécessaire.

La Casette y pourvut avec maint diamant:

Hispal vendit les uns, mit les autres en gages,

Fit achat d'un château le long de ces rivages.

Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand;

Ce parc, un bois; ce bois, de beaux ombrages;

Sous ces ombrages nos Amans
 Passoient d'agréables momens.

Voyez combien voilà de choses enchaînées,
 Et par la Casette amenées.

Or, au fond de ce bois un certain antre étoit,
 Sourd et muet, et d'amoureuse affaire,
 Sombre sur-tout; la nature sembloit
 L'avoir mis là, non pour autre mystère.
 Nos deux amans se promenant un jour,
 Il arriva que ce fripon d'Amour
 Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.

Chemin faisant, Hispal expliquoit ses desirs,
 Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
 Plein d'une ardeur impatiente:

La Princesse écoutoit incertaine et tremblante.

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
 Ignorés du reste des hommes;

Profitons-en; nous n'avons à songer

Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes.

Qui vous retient? on ne sait seulement

Si nous vivons: peut-être en ce moment

Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.

Ou favorisez votre amant,

Ou qu'à votre Epoux il vous mene.

Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux

Celui dont vous avez éprouvé la constance.

Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?

N'est-il pas assez amoureux,

Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon,

Qu'il auroit échauffé des marbres;

Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,

Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.

Mais l'amour la faisoit rêver,

A d'autres choses qu'à graver

Des caractères sur l'écorce.

Son Amant et le lieu l'assuroient du secret :

C'étoit une puissante amorce.

Elle résistoit à regret ;

Le printems par malheur étoit lors en sa force :

Jeunes cœurs sont bien empêchés,

A tenir leurs desirs cachés,

Etant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernières,

Qui dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premières !

Amour, sans qu'on y pense, amène ces instans.

Mainte fille a perdu ses gants,

Et femme au partir s'est trouvée,



DU ROI DE GARBE. 103

Qui ne sait la plupart du tems
Comme la chose est arrivée.
Près de l'autre venus, notre Amant proposa
D'entrer dedans ; la Belle s'excusa :
Mais malgré soi, déjà presque vaincue,
Les services d'Hispal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue ;
Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un Géant.
Que lui demandoit son amant ?
Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever ; Madame, songez-y :
L'on ne sait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire ;
Il falut se mettre à l'abri,
Je laisse à penser où. Le reste du mystère
Au fond de l'autre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non ; je sais plus d'une belle
A qui le fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
L'autre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coûte en amour que la première peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr

Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que de monumens amoureux
 Qu'Hispal nous a laissés , glorieux de sa proie.
 On y verroit écrit : « Ici pâma de joie
 « Des mortels le plus heureux.
 » Là mourut un Amant sur le sein de sa Dame.
 » En cet endroit, mille baisers de flamme
 » Furent donnés, et mille autres rendus ».
 Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
 Si Châteaux avoient une langue.
 La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
 Nos Amans à la fin regrettèrent la Cour.
 La Belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :
 Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurois du déplaisir,
 Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans desir ?
 Je vous le demande à vous-même :
 Ce sont des feux bientôt passés,
 Que ceux qui ne sont point dans leur cour traversés ;
 Il y faut un peu de contrainte.
 Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
 Ne nous soit un désert, et puis un monument :
 Hispal, ôtez-moi cette crainte.
 Allez vous-en voir promptement,
 Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,

Quand on saura que nous sommes en vie.
 Déguisez bien notre séjour :
 Dites que vous venez préparer mon retour,
 Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
 Qu'il n'arrive plus d'aventure.
 Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
 Trouvez seulement le moyen
 De me suivre en ma destinée,
 Ou de fillage, ou d'hymenée ;
 Et tenez pour chose assurée,
 Que, si je ne vous fais du bien,
 Je serai de près éclairée.
 Que ce fût ou non son dessein,
 Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre.
 Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
 L'Infante pour Zair le charge d'une lettre.
 Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;
 Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
 S'il est mort, s'il est vivant,
 Tant la surprise fut grande ;
 En quels lieu est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
 Dès qu'il eut à tout satisfait,
 On fit partir une escorte puissante.
 Hispal fut retenu, non qu'on eût en effet
 Le moindre soupçon de l'Infante.

LE Chef de cette escorte étoit jeune et bienfait :
 Abordé près du Parc , avant tout il partage
 Sa troupe en deux , laisse l'une au rivage ,
 Va droit avec l'autre au Château.

La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue :
 Il en devint épris à la première vue ,
 Mais tellement épris , qu'attendant qu'il fit beau ,
 Pour ne point perdre tems , il lui dit sa pensée.
 Elle s'en tint fort offensée ,
 Et l'avertit de son devoir.

Témoigner en tels cas un peu de désespoir ,
 Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim.
 Car de se poignarder , la chose est trop tôt faite :
 On n'a pas le tems d'en venir
 Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
 Un jour se passe entier , lui sans cesse jeûnant ,
 Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.
 Le second jour commence à la toucher :
 Elle rêve à cette aventure.
 Laisser mourir un homme , et pouvoir l'empêcher ,
 C'est avoir l'ame un peu trop dure.

Par pitié donc , elle condescendit
 Aux volontés du Capitaine ,
 Et cet office lui rendit ,
 Galment , de bonne grace , et sans montrer de peine ;
 Autrement le remède eût été sans effet.
 Tandis que le Galant se trouve satisfait ,
 Et remet les autres affaires ,
 Disant tantôt que les vents sont contraires ;
 Tantôt qu'il faut radouber ses galères ,
 Pour être en état de partir ;
 Tantôt qu'on vient de l'avertir
 Qu'il est attendu des Corsaires ;
 Un Corsaire en effet arrive , et surprenant
 Ses gens demeurés à la rade ,
 Les tue , et va donner au Château l'escalade ;
 Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
 Il prend le Château d'emblée :
 Voilà la fête troublée ,
 Le Jeûneur maudit son sort.
 Le Corsaire apprend d'abord
 L'aventure de la Belle ;
 Et la tirant à l'écart ,
 Il en veut avoir sa part.
 Elle fit fort la rébelle :
 Il ne s'en étonna pas ,

N'étant novice en tel cas.
 Le mieux que vous puissiez faire,
 Lui dit tout franc ce Corsaire,
 C'est de m'avoir pour ami ;
 Je suis Corsaire et demi.

Vous avez fait jeûner un pauvre misérable,
 Qui se mouroit pour vous d'amour ;
 Vous jeûnerez à votre tour,
 Ou vous me serez favorable.

La justice le veut : nous autres gens de mer
 Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.

Attendez-vous de n'avoir à manger,
 Que quand de ce côté vous aurez été quitte :
 Ne marchandez pas tant, Madame, et croyez-moi,
 Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
 S'accommoder à tout, est chose nécessaire :
 Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire ;
 Quand il plaît au destin que l'on en vienne là.
 Augmenter sa souffrance, est une erreur extrême.
 Si par pitié d'autrui la Belle se força,
 Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
 Elle se force donc, et prend en gré le tout :
 Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.

Si le Corsaire eût été sage,
 Il eût mené l'Infante en un autre rivage.

Sage en amour ? hélas ! il n'en est point.
 Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
 Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
 Fortune qui ne dort, que lorsque nous veillons,
 Et veille quand nous sommeillons,
 Lui trame en secret cet esclandre.
 Le Seigneur d'un Château voisin de celui-ci,
 Homme fort ami de la joie,
 Sans nulle attache, et sans souci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
 Ayant eu le vent des beautés,
 Perfections, commodités,
 Qu'en sa Voisine on disoit être,
 Ne songeoit nuit et jour qu'à s'en rendre le maître.
 Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
 Pouvoit assembler deux mille hommes ;
 Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
 Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
 Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin ?
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
 Allons tirer notre Voisine
 D'entre les griffes du matin.
 Que ce soir chacun soit en armes,
 Mais doucement, et sans donner d'alarmes ;
 Sous les auspices de la nuit,

Nous pourrons nous rendre sans bruit
 Au pied de ce Château, dès la petite pointe
 Du jour.

La surprise à l'ombre étant jointe,
 Nous rendra sans hazard maîtres de ce séjour.
 Pour ma part du butin, je ne veux que la Dame:
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;

Je me sens un désir en l'ame,
 De lui restituer ses biens et son honneur.
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
 Dont ces Brigands ont empli la maison.

Je vous demande encore un don:
 C'est qu'on pendre aux crénaux haut et court le Corsaire
 Cette harangue militaire

Leur sut tant d'ardeur inspirer,
 Qu'il en fallut une autre, afin de modérer

Le trop grand désir de bien faire.

Chacun repait. Le soir étant venu,
 L'on mange peu, l'on boit en récompense.

Quelques tonneaux sont mis sur cu.

Pour avoir fait cette dépense,

Il s'est gagné plusieurs combats,

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce Seigneur donc n'y manqua pas,

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras ;

Point de tambours, force bons coutelas :

On part sans bruit, on arrive en silence.

L'orient venoit de s'ouvrir ;

C'est un tems où le somme est dans sa violence,

Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple Corsaire,

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,

Fut assommé sans le sentir.

Le Chef pendu, l'on amène l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,

Sa surprise son épouvante,

Et les civilités de son Libérateur

Ne lui permirent pas de répandre des larmes.

Sa prière sauva la vie à quelques gens ;

Elle plaignit les morts, consola les mourans ;

Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de tems

Elle perdit la mémoire

De ses deux derniers Galants ;

Je n'ai pas de peine à le croire.

Son Voisin la reçut en un appartement,

Tout brillant d'or, et meublé richement.

On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre :

Nouvel Hôte, et nouvel Amant,
 Ce n'étoit pas pour rien omettre.
 Grande chere sur-tout, et des vins fort exquis :
 Les Dieux ne sont pas mieux servis
 Alaciel qui de sa vie,
 Selon sa Loi, n'avoit bu vin,
 Gçûta ce soir, par compagnie,
 De ce breuvage si divin.
 Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
 Insensiblement fit carrousse ;
 Et comme amour jadis lui troubla la raison,
 Ce fut lors un autre poison :
 Tous deux sont à craindre des Dames.
 Alaciel mise au lit par ses femmes,
 Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
 Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas ?
 Si j'en trouvois autant je saurois bien qu'en faire,
 Disoit l'autre jour un Certain :
 Qu'il me vienne une même affaire,
 On verra si j'aurai recours à mon voisin.
 Bacchus donc, et Morphée, et l'Hôte de la Belle,
 Cette nuit disposèrent d'elle.
 Les charmes des premiers dissipés à la fin,
 La Princesse au sortir du somme
 Se trouva dans les bras d'un homme.

La

La frayeur lui glaça la voix :
 Elle ne put crier, et de crainte saisie
 Permit tout à son Hôte, et pour une autrefois
 Lui laissa lier la partie.
 Une nuit, lui dit-il, est de même que cent ;
 Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire.
 Alaciel le crut. L'Hôte enfin se lassant
 Pour d'autres conquêtes soupire.
 Il part un soir, pria un de ses amis
 De faire cette nuit les honneurs du logis ;
 Prendre sa place, aller trouver la Belle,
 Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
 Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé,
 Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé,
 L'Infante assurément agréeroit son service.
 L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
 Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
 A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
 Il ne put sans parler contenir cette joie :
 La Belle se plaignit d'être ainsi leur jouet.
 Comment l'entend monsieur mon Hôte,
 Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ?
 L'autre confessa qu'en effet
 Ils avoient tort ; mais que toute la faute
 Etoit au mattre du logis.

Pour vous venger de son mépris,
 Poursuivit-il, comblez-moi de carresses ;
 Enchérissez sur les tendresses
 Que vous eutes pour lui, tant qu'il fut votre amant ;
 Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
 Si vous ne pouvez autrement.
 Son conseil fut suivi, l'on poussa les affaires ;
 L'on se vengea, l'on n'omit rien.
 Que si l'Ami s'en trouva bien,
 L'Hôte ne s'en tourmenta guères.
 Et de cinq, si j'ai bien compté.
 Le sixième incident des travaux de l'Infante
 Par quelques-uns est rapporté
 D'une manière différente.
 Force gens concluront de-là,
 Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle ;
 C'est médisance que cela :
 Je ne voudrois mentir pour elle.
 Son époux n'eut assurément
 Que huit Précurseur seulement.
 Poursuivons donc notre Nouvelle.
 L'Hôte revint, quand l'Ami fut content ;
 Alaciel lui pardonnant,
 Fit entr'eux les choses égales :
 La clémence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
 Et souvent se divertissoit
 Aux menus ouvrages des filles
 Qui la servoient, toutes assez gentilles.
 ELLE en aimoit fort une, à qui l'on en contoit ;
 Et le conteur étoit un certain Gentilhomme
 De ce logis, bien fait et galant homme,
 Mais violent dans ses desirs,
 Et grand ménager de soupirs,
 Jusques à commencer près de la plus sévère,
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Un jour au bout du parc le Galant rencontra
 Cette fillette ;
 Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
 Toute seulette.
 L'Infante étoit fort près de là :
 Mais il ne la vit point, et crut en assurance
 Pouvoir user de violence.
 Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
 Peste d'amour et des douceurs
 Dont il tire sa subsistance,
 Avoit de ce Galant souvent grélé l'espoir.
 La crainte lui nuisoit autant que le devoir.
 Cette fille l'auroit, selon toute apparence,
 Favorisé,

Si la belle eût osé.

Se voyant craint de cette sorte ;

Il fit tant qu'en ce pavillon

Elle entra par occasion ;

Puis le Galant ferme la porte :

Mais en vain , car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.

La fille voit sa faute , et tâche de sortir.

Il la retient : elle crie , elle appelle.

L'Infante vient , et vient comme il falloit ,

Quand sur ses fins la demoiselle étoit.

Le Galant indigné de la manquer si belle ,

Perd tout respect , et jure par les Dieux ,

Qu'avant que sortir de ces lieux ,

L'une ou l'autre paiera sa peine ,

Quand il devroit leur attacher les mains.

Si loin de tous secours humains ,

Dit-il , la résistance est vaine :

Tirez au sort , sans marchander ;

Je ne saurois vous accorder

Que cette grâce ;

Il faut que l'une ou l'autre passe

Pour aujourd'hui.

Qu'a fait Madame , dit la Belle ?

Pâtira-t-elle pour autrui ?

Oui , si le sort tombe sur elle ,



DU ROI DE GARBE. 117

Dit le Galant ; prenez-vous-en à lui.
Non , non , reprit alors l'Infante ,
Il ne sera pas dit que l'on ait , moi présente ,
Violenté cette innocente :
Je me résous plutôt à toute extrémité.
Ce combat plein de charité
Fut par le sort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il lui donna sa voix , à ce que dit l'Histoire.
L'autre sortit , et l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant se seroit laissé pendre ,
Plutôt que de garder un secret si plaisant ;
Et , pour le divulguer , il ne voulut attendre
Que le tems qu'il falloit pour trouver seulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine ;
Elle eut regret d'être l'Hélène
D'un si grand nombre de Paris :
Aussi l'Amour se jouoit d'elle.
Un jour entre autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart ,
Il s'y rencontra par hazard
Un Chevalier errant , grand chercheur d'aventures ,

De ces sortes de gens qui sur des palefrois
 Les belles suivoient autrefois,
 Et passaient pour chastes et pures.
 Celui-ci qui donnoit à ses desirs l'essor,
 Comme faisoient jadis Roger et Galaor,
 N'eut vu la Princesse endormie,
 Que de prendre un baiser il forma le dessein :
 Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,
 Il étoit sur le point d'en passer son envie,
 Quand tout d'un coup il se souvint
 Des loix de la Chevalerie.
 A ce penser il se retint,
 Priant toutefois en son ame
 Toutes les puissances d'Amour,
 Qu'il pût courir en ce séjour
 Quelque aventure avec la Dame.
 L'Infante s'éveilla, surprise au dernier point ;
 Non non, dit-il, ne craignez point ;
 Je ne suis géant ni sauvage,
 Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux
 D'avoir trouvé dans ce bocage
 Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieus.
 Après ce compliment, sans plus longue demeure,
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit ;
 C'étoit un homme qui faisoit

Beaucoup de chemin en peu d'heure.
 Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
 Et tout ce qu'en semblables cas
 On a de coutume de dire
 A celles pour qui l'on soupire.
 Son offre fut reçue, et la Belle lui fit
 Un long roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,
 Les six Galants. L'Aventurier en prit
 Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
 Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
 Cet inconnu s'engagea de la rendre
 Chez Zaïr, ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
 Dans Garbe? non, reprit-elle, et pour cause :
 Si les Dieux avoient mis la chose
 Jusqu'à présent à mon choix,
 J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.
 Pourvu qu'Amour me prête vie,
 Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remède à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'appaise :
 Si j'en mourais, à vos bontés ne pleise,
 Vous demeureriez seule, et pour vous parler franc,
 Je tiens ce service assez grand,
 Pour me flatter d'une espérance

De récompense.

Elle entomba d'accord, promit quelques douceurs,
 Convint d'un nombre de faveurs,
 Qu'afin que la chose fût sûre,
 Cette princesse lui paioit,
 Non tout d'un coup, mais à mesure
 Que le voyage se feroit ;
 Tant chaque jour, sans nulle faute.
 Le marché s'étant ainsi fait,
 La Princesse en croupe se met,
 Sans prendre congé de son Hôte.
 L'Inconnu qui pour quelque temps
 S'étoit défait de tous ses gens,
 Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
 Un sien Neveu fort jeune, avec son gouverneur.
 Notre Héroïne prend, en descendant de croupe,
 Un palefroi : cependant le Seigneur
 Marche toujours à côté d'elle ;
 Tantôt lui conte une nouvelle,
 Et tantôt lui parle d'amour,
 Pour rendre le chemin plus court.
 Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
 Pas la moindre ombre de dispute ;
 Point de faute au calcul, non plus qu'entremarchands
 De faveur en faveur, ainsi comptoient ces gens,

Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent,
 Et s'embarquèrent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux,
 Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.

Sains et gaillards ils débarquèrent tous
 Au port de Joppe, et là se rafraichirent ;
 Au bout de deux jours en partirent,
 Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux brigands une amorce.

Un gros d'Arabes, en chemin

Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force ;
 Quand notre Aventurier fit un dernier effort,

Repoussa les Brigands, reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture,

Non sur le champ : devant sa mort

Il pourvut à la Belle, ordonna du voyage,
 En chargea son Neveu, jeune homme de courage,

Lui léguant par même moyen

Le surplus des faveurs, avec son équipage,
 Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,

Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,

On satisfit au testament du mort ;

On paya les faveurs, dont enfin la dernière

Echut justement sur le bord
 De la frontière.
 En cet endroit le Neveu la quitta,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le Gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage ;
 Au Soudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse,
 Ou pour mieux dire les transports,
 Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
 Il faudroit de nouveaux efforts ;
 Et je n'en puis plus faire. Il est bon que j'imité
 Phébus, qui sur la fin du jour
 Tombe d'ordinaire si court,
 Qu'on diroit qu'il se précipite.
 Le Gouverneur aimoit à se faire écouter :
 Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
 Monts et merveilles de la Dame
 Qui rioit sans doute en son ame.
 Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
 Hispal étant parti, Madame incontinent,
 Pour fuir oisiveté principe de tout vice,
 Résolut de vacquer nuit et jour au service
 D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
 Je ne vous aurois jamais dit

Tous ses temples et ses chapelles,
 Nommés pour la plupart alcoves et ruelles.
 Là les gens pour idole ont un certain oiseau,
 Qui dans ses portraits est fort beau,
 Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
 Au contraire des autres Dieux,
 Qu'on ne sert que quand on est vieux,
 La jeunesse lui sacrifie.
 Si vous saviez l'honnête vie
 Qu'en le servant menoit madame Alaciel,
 Vous béniriez cent fois le ciel,
 De vous avoir donné fille tant accomplie.
 Au reste en ces pays on vit d'autre façon
 Que parmi vous : les Belles vont et viennent ;
 Point d'Eunuque qui les retiennent ;
 Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
 Madame dès l'abord s'est fait à leur méthode,
 Tant elle est de facile humeur ;
 Et je puis dire à son honneur
 Que de tout elle s'accommode.
 Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
 La Princesse partit pour Garbe en grande escorte :
 Les gens qui la suivoient furent tous régalez
 De beaux présens ; et d'une amour si forte
 Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,

Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
 Pendant lequel ayant belle audience,
 Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
 Dit les mensonges qu'il lui plut.
 Mamolin et sa cour écoutoient en silence.
 La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.

A son honneur elle en sortit :
 Le Prince en rendit témoignage.
 Alaciel, à ce qu'on dit,
 N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
 Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
 N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
 Et tout savans qu'ils sont ne s'y connoissent guères.
 Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
 Craindre tout, ne rien hazarder.
 Filles, maintenez-vous : l'affaire est d'importance.
 Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
 Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près.
 C'est là un des plus grands secrets
 Pour empêcher les aventures.
 Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures ;
 Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
 Rompez-lui toutes ses mesures :
 Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.

Ne m'allez point conter, c'est le droit des garçons :
 Les garçons, sans ce droit, ont assez où se prendre.
 Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
 Le remède sera de rire en son malheur.

Il est bon de garder sa fleur :
 Mais, pour l'avoir perdue, il ne faut pas se pendre.



DE HÔTE DE GARRE 177
L'histoire de ce conte, c'est le conte des contes.
Personne n'a pu en dire, on s'en est pas
quelqu'un ne pouvant en dire un mot de plus.
Le monde est si petit, on ne peut en dire
Il est bon de savoir ce que l'on dit.
Pour l'voir, il faut en dire un peu plus.

LA COUPE
ENCHANTÉE.

Le plus sur
C'est le plus
Filles, mères
Hors de la haie
Vous voyez
C'est le plus
Pour en dire
Il faut en dire
C'est le plus
Pour en dire





LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioste.

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons,
Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les soupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en sa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô Dieu! tout est perdu;
Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire:
Je ne voudrois pas un tel point garantir;
Car pour songer il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guère.
Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux:
Qu'alentour de sa femme une mouche bourdonne,
C'est Cocuage qu'en personne
Il a vu de ses propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des sots;
Il se maintient cocu, du moins de la pensée,
S'il ne l'est en chair et en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que Cocuage?

Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
 Qu'est-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
 Se moquent avec juste cause ?
 Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
 Quand on le sait, c'est peu de chose.
 Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas :
 Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas
 A celui-là qui but dans la Coupe enchantée.
 Profitez du malheur d'autrui.
 Si cette histoire peut soulager votre ennui,
 Je vous l'aurai bientôt contée.
 Mais je vous veux premièrement
 Prouver par bon raisonnement,
 Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume,
 N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet
 En mettez-vous votre bonnet
 Moins aisément que de coutume ?
 Cela s'en va-t-il pas tout net ?
 Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence,
 Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets ?
 Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
 Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
 Je tire donc ma conséquence,
 Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,
 Cocuage n'es point un mal.

Oui :

Oui : mais l'honneur est une étrange affaire.
 Qui vous soutient que non ? ai-je dit le contraire ?
 Hé bien l'honneur, l'honneur ; je n'entens que ce mot.
 Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome :
 Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot ;
 Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
 Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
 Cocuage n'est point un mal.
 Prouvons que c'est un bien : la chose est très-facile.
 Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant,
 Et vous pourriez avoir vingt mignones en ville,
 Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.
 Quand vous parlez, c'est dit notable :
 On vous met le premier à table ;
 C'est pour vous la place d'honneur,
 Pour vous le morceau du Seigneur ;
 Heureux qui vous le sert ! la blondine chiorme,
 Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen ;
 Vous êtes le patron : donc je conclus en forme,
 Cocuage est un bien.
 Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ;
 Même votre homme écarte et ses as et ses rois.
 Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche ?
 Mille bourses vous sont ouvertes à la fois.
 Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;

Tome I.

I

Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
 Ménélas rencontra des charmes dans Hélène,
 Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit pas.
 Ainsi de votre épouse; on veut qu'elle vous plaise.
 Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
 Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
 Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse:

Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matière en est cause;
 Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
 Venons à notre histoire. Il étoit un Quidant
 Dont je tairai le nom, l'état et la patrie:

Celui-ci, de peur d'accident,

Avoit juré que de sa vie

Femme ne lui seroit autre que bonne amie,
 Nimphe, si vous voulez, Bergère, et cétéra;
 Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
 S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
 Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grace

Devant cet homme, il fallut que l'amour

Se mêlât seul de ses affaires,

Eût soin de le fournir des choses nécessaires,

Soit pour la nuit, soit pour le jour.

Il lui procura donc les faveurs d'une Belle,

Qui d'une fille naturelle

Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,

Se plaignit, gémit, soupira,

Non comme qui perdrait sa femme:

Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits,

Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,

Son plaisir, son cœur, et son ame.

La fille crût, se fit; on pouvoit déjà voir

Hausser et baisser son mouchoir.

Le temps coule; on n'est pas si-tôt à la bavette,

Qu'on trotte, qu'on raisonne; on devient grandelette;

Puis grande tout-à-fait, et puis le serviteur.

Le père avec raison eut peur

Que sa fille, chassant de race,

Ne le prévint, et ne prévint encor

Prêtre, Notaire, hymen, accord,

Choses qui d'ordinaire ôtent toute la grace

Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi,

Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature

Dans un couvent: là cette Belle apprit

Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.

Point de ces livres qu'une fille

Ne lit qu'avec danger et qui gâtent l'esprit;

Le langage d'amour étoit jargon pour elle.

On n'eût sçu tirer de la Belle
 Un seul mot que de sainteté :
 En spiritualité,
 Elle auroit confondu le plus grand personnage.
 Si l'une des Nonains la louoit de beauté :
 Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage;
 Ne considérez point des traits qui périront;
 C'est terre que cela, les vers le mangeront.
 Au reste elle n'avoit au monde sa pareille
 A manier un canevas,
 Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
 Tapissoit mieux qu'Arachne, et mainte autre merveille.
 Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés,
 Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
 Car la Belle étoit là comme en lieux empruntés,
 Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
 Les bons partis, qui vont souvent
 Au moûtier sortant du couvent.
 Vous saurez que le père avoit long-temps devant
 Cette fille légitimée.
 Caliste, c'est le nom de notre renfermée,
 N'eut pas la clef des champs, qu'à dieu les livres saints
 Il se présenta des blondins,
 De bons bourgeois, des Paladins,
 Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage,
 D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla;
 Et pour gendre aussi-tôt le père l'agréa.
 La dot fut ample, ample fut le douaire;
 La fille étoit unique et le garçon aussi.
 Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
 Les mariés n'avoient souci
 Que de s'aimer et de se plaire.
 Deux ans de paradis s'étant passé ainsi,
 L'enfer des enfers vint ensuite.
 Une jalouse humeur saisit soudainement
 Notre époux qui fort sottement
 S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
 D'un amant qui, sans lui, se seroit morfondu.
 Sans lui, le pauvre homme eût perdu
 Son temps à l'entour de la Dame,
 Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
 Que doit faire un mari, quand on aime sa femme?
 Rien.
 Voici pourquoi je lui conseille
 De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté:
 Si le galant est écouté,
 Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille;
 Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
 Des discours du blondin la belle n'a souci,
 I iij

Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne,

Cocuage séjourne aussi :

Damon, c'est notre époux, ne comprit pas ceci.

Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage

Lui vint par conseil seulement ;

Il eût fait un trait d'homme sage,

S'il n'eût cru que son mouvement.

Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nérie

Fleurissoit lors, et Circé

Au prix d'elle en diablerie

N'eût été qu'à l'a, b, c ;

Car Nérie eut à ses gages

Les intendans des orages,

Et tint le Destin lié.

Les Zéphirs étoient ses pages ;

Quant à ses valets de pied,

C'étoient messieurs les Borées,

Qui portoient par les contrées

Ses mandats souventes-fois,

Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science

Elle ne put trouver de remède à l'amour :

Damon la captiva. Celle dont la puissance

Eût arrêté l'astre du jour,

Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite

Posséder une nuit à son contentement.

Si Nérie eût voulu des baisers seulement,

C'étoit une affaire faite ;

Mais elle alloit au point, et ne marchandait pas.

Damon, quoiqu'elle eût des appas,

Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse

D'être fidèle à sa moitié,

Et vouloit que l'Enchanteresse

Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris ? la race en est cessée ;

Et même je ne sçais si jamais on en vit.

L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée,

Un peu sujette à contredit.

L'Hippogrife n'a rien qui me choque l'esprit,

Non plus que la Lance enchantée ;

Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit.

Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres :

Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres ;

On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nérie

Employa philtres et brevets,

Eut recours aux regards remplis d'afféterie,

Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée ;
 Nérie en fut fort étonnée.
 Elle lui dit un jour : votre fidélité
 Vous paroît héroïque et digne de louange,
 Mais je voudrois sçavoir comment de son côté
 Caliste en use , et lui rendre le change.
 Quoi donc ! si votre femme avoit un favori,
 Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse ?
 Et pendant que Caliste , attrapant son mari,
 Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nommet tendresse,
 Vous n'iriez qu'à moitié chemin ?
 Je vous croyois beaucoup plus fin,
 Et ne vous tenois pas homme de mariage.
 Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage,
 C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
 Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour ad'exquis !
 Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique,
 Et vous les bannirez de votre république !
 Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
 Faites-en seulement l'épreuve ;
 Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
 Quand vous reviendrez au logis.
 Apprenez tout au moins, si votre femme est chaste,
 Je trouve qu'un certain Eraste
 Va chez vous fort assidûment.

Seroit-ce en qualité d'amant,
 Reprit Damon, qu'Eraste nous visite ?
 Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
 Votre ami tant qu'il vous plaira,
 Dit Nérie honteuse et dépîte ;
 Caliste a des appas, Eraste a du mérite ;
 Du côté de l'adresse il ne leur manque rien :
 Tout cela s'accommode bien.
 Ce discours porta coup, et fit songer notre homme.
 Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,
 Et prenant plaisir à ce jeu
 Qu'il n'est pas besoin que je nomme :
 Un personnage expert aux choses de l'amour,
 Hardi comme un homme de cour,
 Bien-fait, et promettant beaucoup de sa personne ;
 Où Damon jusqu'alors avoit-il mis sés yeux !
 Car d'amis, moquez-vous ; c'est une bagatelle.
 En est-il de religieux,
 Jusqu'à désemparer alors que la donzelle
 Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc ;
 Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant
 En cent façons, de qui la moins friponne
 Veut dire, il y fait bon ; l'heure du Berger sonne ;
 Êtes-vous sourd ? Damon a dans l'esprit
 Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire.

Sur ce beau fondement, le pauvre homme bâtit
Maint ombrage et mainte chimère.

Nérie en a bientôt le vent,

Et pour tourner en certitude

Le soupçon et l'inquiétude

Dont Damon s'est coëffé si malheureusement,

L'Enchanteresse lui propose

Une chose :

C'est de se frotter le poignet

D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le secret,

Et qu'ils appellent l'Eau de la Métamorphose,

Ou des Miracles, autrement.

Cette drogue, en moins d'un moment,

Lui donneroit d'Eraste et l'air et le visage,

Et le maintien, et le corsage,

Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage,

Pourroit voir si Caliste en viendroit à l'effet.

Damon n'attend pas davantage.

Il se frotte, il devient l'Eraste le mieux fait

Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver sa femme,

Met la fleurette au vent ; et, cachant son ennui,

Que vous êtes belle aujourd'hui,

Lui dit-il ! Qu'avez-vous, Madame,

Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps ?

Caliste, qui sçavoit les propos des Amans

Tourna la chose en raillerie.

Damon changea de batterie :

Pleurs et soupirs furent tentés,

Et pleurs et soupirs rebutés.

Caliste étoit un roc, rien n'émouvoit la Belle,

Pour dernière machine, à la fin notre époux

Proposa de l'argent, et la somme fut telle

Qu'on ne s'en mit point en courroux :

La quantité rend excusable.

Caliste enfin l'invincible

Commença d'écouter raison.

Sa chasteté plia : car comment tenir bon

Contre ce dernier adversaire ?

Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon ;

L'argent en auroit fait l'affaire.

Et qu'elle affaire ne fait point

Ce bien-heureux métal, l'argent maître du monde ?

Soyez beau, bien-disant ; ayez perruque blonde ;

N'omettez un seul petit point ;

Un Financier viendra, qui sous votre moustache

Enlevera la Belle ; et dès le premier jour

Il fera présent du panache ;

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sçut donc fléchir ce cœur inexorable ;

Le rocher disparut, un mouton succéda,
 Un mouton qui s'accommoda
 A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable,
 Mouton qui sur le point de ne rien refuser
 Donna pour arrhes un baiser.
 L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
 Ni de sa propre honte être lui-même cause.
 Il reprit donc sa forme, et dit à sa moitié :
 Ah ! Caliste autrefois de Damon si chérie,
 Caliste que j'aimai cent fois plus que ma vie,
 Caliste qui m'aima d'une ardente amitié,
 L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
 Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
 Je ne puis, et je t'aime encore toute infidelle ;
 Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.
 Notre Epouse voyant cette métamorphose,
 Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose :
 Les pleurs furent son seul recours.
 Le Mari passa quelques jours
 A raisonner sur cette affaire :
 Un cocu se pouvoit-il faire
 Par la volonté seule, et sans venir au point ?
 L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?
 Cette difficulté fut encore éclaircie
 Par Nérie.

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
 Buvez dans cette coupe-là.
 On la fit par tel art, que, dès qu'un personnage
 Duement atteint de cocuage
 Y veut porter la lèvre ; aussi-tôt tout s'en va :
 Il n'en avale rien, et répand le breuvage
 Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement.
 Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,
 Il boit tout, sans répandre goutte.
 Damon pour éclaircir son doute
 Porte la lèvre au vase ; il ne se répand rien.
 C'est, dit-il, reconfort ; et pourtant je sais bien
 Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
 Faites-moi place en votre troupe,
 Messieurs de la grand' bande : ainsi disoit Damon,
 Faisant à sa femelle un étrange sermon.
 Misérables humains, si pour des cocuages
 Il faut en ces pays faire tant de façon,
 Allons nous-en chez les Sauvages
 Damon, de peur de pis, établit des Argus
 A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.
 Quand les galans sont défendus,
 C'est alors que l'on les souhaite.
 Le malheureux Epoux s'informe, s'inquiete,
 Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal

Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart-d'heure en quart-d'heure il consulte la tasse^{se}

Il y boit huit jours sans disgrâce ;

Mais à la fin il y boit tant ,

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien-là le comble. O science fatale !

Science que Damon eût bien fait d'éviter !

Il jette de fureur cette coupe infernale ;

Lui-même est sur le point de se précipiter.

Il enferme sa femme en une tour carrée ,

Lui va soir et matin reprocher son forfait ;

Cette honte qu'auroit le silence enterrée ,

Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie :

Comme on ne lui laissoit argent , ni pierrerie ,

Le geolier fut fidele , elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse

Prend son temps que Damon plein d'ardeur amoureux^{se}

Etoit d'humeur à l'écouter.

J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable ?

Mais quoi ! suis-je la seule ? hélas non ; peu d'époux

Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable :

Que le moins entaché se moque un peu de vous.

Pourquoi donc être inconsolable ?

Hé bien, reprit Damon, je me consolerais,

Et même vous pardonnerai ,

Tout incontinent que j'aurai

Trouvé de mes pareils une telle légende ,

Qu'il s'en puisse former une armée assez grande

Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer

Le vase qui me sçut vos secrets révéler.

Le mari sans tarder exécutant la chose

Attire les passans, tient table en son Château.

Sur la fin du repas à chacun il propose

L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.

Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;

Voulez-vous savoir si la vôtre

Vous est fidelle ? il est quelquefois bon

D'apprendre comme tout se passe à la maison.

En voici le moyen ; buvez dans cette tasse.

Si votre femme, de sa grace ,

Ne vous donne aucun suffragant ,

Vous ne répandrez nullement ;

Mais si du Dieu nommé Vulcan

Vous suivez la bannière, étant de nos confrères

En ces redoutables mystères ,

De part et d'autre la boisson

Coulera sur votre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose

Cette pernicieuse chose ,

Autant en font l'essai ; presque tous y sont pris.
Tel en rit, tel en pleure : et selon les esprits ,

Cocuage en plus d'une sorte
Tient sa morgue parmi ces gens.
Déjà l'armée est assez forte
Pour faire corps et battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place
Et leur dit qu'ils seront pendus ,
Si de tenir ils ont l'audace :

Car , pour être royale , il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'est une affaire
Que deux on trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour ,
Sans que l'on batte le tambour.

Les différens degrés où monte cocuage
Reglent le pas et les emplois :

Ceux qu'il n'a visité seulement qu'une fois
Sont Fantassins pour tout potage ;
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine , ou Lieutenant ,
Ou l'on lui donne un Régiment ,
Selon qu'entre les mains du sire

Ou

Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.

Un versa tout en un moment ;
Il fut fait Général. Et croyez que l'armée
De hauts officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des soldats étant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne ;

Renaud , neveu de Charlemagne ,
Passe par ce château ; l'on l'y traite à souhait :

Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : grand merci de la coupe.
Je crois ma femme chaste , et cette foi suffit.

Quand la coupe me l'aura dit ,
Que m'en reviendra-t-il ? cela sera-t-il cause

De me faire dormir de plus que des deux yeux ?

Je dors d'autant , grâces aux Dieux :

Puis-je demander autre chose ?

Que sais-je ? par hasard si le vin s'épandoit ?

Si je ne tenois pas votre vase assez droit ?

Je suis quelquefois mal-adroit :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?

Messire Damon , je suis vôtre ;

K

146 LA COUPE, etc.

Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, et ne hazarda point.
Damon dit: Celui-ci, messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été; consolons-nous pourtant.
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant et tant,
Que, l'armée à la fin royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant
Par son Mari chère tenue
Tout de même qu'auparavant.
Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost;
Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.





LE FAUCON.

(Nouvelle tirée de Boccace.)

Je me souviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, et je ne m'en dédis.
Si la raison des contraires est bonne,
Le libéral doit être en paradis :
Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit si follement,
Que pour lui plaire il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ?
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sçachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette porte par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, et quand il veut servantes,
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes ;
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, et tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds notre Belle :
Elle tint bon ; Frédéric échoua

K ij

Près de ce roc, et le nez s'y cassa ;
 Sans fruit aucun vendit et fricassa
 Tout son avoir, comme l'on pourroit dire
 Belles comtés, beaux marquisats de Dieu
 Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
 Avant qu'aimer, on l'appelloit Messire
 A longue queue ; enfin, grace à l'amour,
 Il ne fut plus que Messire tout court.
 Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
 Et peu d'amis ; même amis, Dieu sçait comme.
 Le plus zélé de tous se contenta,
 Comme chacun, de dire, c'est dommage :
 Chacun le dit, et chacun s'en tint-là.
 Car de prêter, à moins que sur bon gage,
 Point de nouvelle : on oublia les dons,
 Et le mérite, et les belles raisons
 De Frédéric, et sa première vie.
 Le protestant de madame Clitie
 N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
 Tant qu'il dura, le bal, la comédie
 Ne manqua point à cet heureux objet :
 De maints tournois elle fut le sujet ;
 Faisant gagner marchands de toutes guises,
 Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
 Musiciens, gens du sacré valon ;

Frédéric eut à sa table Apollon.
 Femme n'étoit ni fille dans Florence,
 Qui n'employât pour débaucher le cœur
 Du Cavalier, l'une un mot suborneur,
 L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance ;
 Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
 Il aimoit mieux Clitie inexorable,
 Qu'il n'auroit fait Hélene favorable.
 Conclusion, qu'il ne la put fléchir.
 Or en ce train de dépense effroyable,
 Il envoya les marquisats au diable
 Premièrement ; puis en vint aux comtés,
 Titres par lui plus qu'aucuns regrettés,
 Et dont alors on faisoit plus de compte :
 De-là les Monts chacun veut être comte,
 Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
 Je ne sçais pas lesquels sont les meilleurs :
 Mais je sçais bien qu'avecque la patente
 De ces beaux noms on s'en aille au marché,
 L'on reviendra comme on étoit allé ;
 Prenez le titre, et laissez-moi la rente.
 Clitie avoit aussi beaucoup de bien ;
 Son mari même étoit grand terrien.
 Ainsi jamais la Belle ne prit rien,
 Argent ni dons, mais souffrit la dépense,

150 L E F A U C O N.

Et les cadeaux, sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai d't qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
La Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vit sa misère à Florence,
Honteux encor de n'avoir scu gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à son peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'out jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres sujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée,
Cuisine froide et fort peu fréquentée,
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin, sur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais



LE FAUCON. 151

Des cruautés de madame Clitie.
 Ainsi vivoit le malheureux amant :
 Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
 Perdu l'amour qui l'alloit consumant.
 Mais de ses feux la mémoire importune
 Le talonnoit : toujours un double ennui
 Alloit en croupe à la chasse avec lui.
 Mort vint saisir le mari de Clitie.
 Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
 Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
 Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
 Avoit toujours considéré sa femme,
 Par testament il déclare la Dame
 Son héritière, arrivant le décès
 De l'enfançon, qui peu de temps après
 Devint malade. On sçait que d'ordinaire
 A ses enfans mère ne sçait que faire,
 Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
 Zèle souvent aux enfans dangereux.
 Celle-ci, tendre et fort passionnée,
 Autour du sien est toute la journée,
 Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a ;
 S'il mangeroit volontiers de cela ;
 Si ce jouet, enfin si cette chose
 Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,

Il le refuse ; et pour toute raison,
 Il dit qu'il veut seulement le Faucon
 De Frédéric ; pleure et mène une vie
 A faire gens de bon cœur détester.
 Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
 Incontinent il faut l'exécuter,
 Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
 Or il est bon de sçavoir que Clitie,
 A cinq cens pas de cette métairie,
 Avoit du bien, possédoit un Château :
 Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
 Oïr parler : on en disoit merveilles.
 On en contoit des choses nompareilles ;
 Que devant lui jamais une perdrix
 Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
 Tant ce matin, tant cette après-dinée.
 Son maître n'eût donné pour un trésor,
 Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée ?
 Ce fut Clitie. Aller ôter encor
 A Frédéric l'unique et seule chose
 Qui lui restoit ! Et supposé qu'elle ose
 Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
 Auprès de lui méritoit-elle rien ?
 Elle l'avoit payé d'ingratitude :
 Point de faveurs ; toujours hautaine et rude

En son endroit. De quel front s'en aller
 Après cela le voir et lui parler,
 Ayant été cause de sa ruine ?
 D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
 Refuse tout, tient tout pour médecine.
 Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
 De ce Faucon : il se tourmente, il crie ;
 S'il n'a l'oiseau, ç'en est fait de sa vie.
 Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
 Chez Frédéric la Dame un beau matin
 S'en va sans suite et sans nul équipage.
 Frédéric prend pour un ange des cieux
 Celle qui vient d'apparoître à ses yeux :
 Mais cependant il a honte, il enrage
 De n'avoir pas chez soi pour lui donner
 Tant seulement un malheureux dîner.
 Le pauvre état où la Dame le treuve
 Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
 Quoi, venir voir le plus humble de ceux
 Que vos beautés ont rendu amoureux !
 Un villageois, un haire, un misérable !
 C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
 Assurément vous alliez autre part.
 A ce propos notre Veuve repart :
 Non, non, Seigneur ; c'est pour vous la visite ;

Je viens manger avec vous ce matin.
 Je n'ai, dit-il, cuisinier, ni marmite :
 Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain,
 Reprit la Dame ? Incontinent lui-même
 Il va chercher quelque œuf au poulailler.
 Quelque morceau de lard en son grenier.
 Le pauvre Amant, en ce besoin extrême,
 Voit son Faucon, sans raisonner le prend,
 Lui tort le cou, le plume, le fricasse,
 Et l'assaisonne, et court de place en place.
 Tandis la vieille a soin du demeurant ;
 Fouille au bahu, choisit pour cette fête
 Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
 Met le couvert ; va cueillir au jardin
 Du serpolet, un peu de romarin,
 Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.
 Pour abréger, on sert la fricassée.
 La Dame en mange, et feint d'y prendre goût.
 Le repas fait, cette femme résout
 De hazarder l'incivile requête,
 Et parle ainsi : Je suis folle, Seigneur,
 De m'en venir vous arracher le cœur ;
 Encore un coup, il ne m'est guère honnête
 De demander à mon défunt amant
 L'oïseau qui fait son seul contentement.

Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
 Mais excusez une mère affligée :
 Mon fils se meurt, il veut votre Faucon.
 Mon procédé ne mérite un tel don ;
 La raison veut que je sois refusée.
 Je ne vous ai jamais accordé rien :
 Votre repos, votre honneur, votre bien
 S'en sont allés aux plaisirs de Clitie ;
 Vous m'aimiez plus que votre propre vie ;
 A cet amour j'ai très-mal répondu ;
 Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
 Vous demander....et quoi ? c'est temps perdu,
 Votre Faucon. Mais non, plutôt périsse
 L'enfant, la mère, avec le demeurant,
 Que de vous faire un déplaisir si grand.
 Souffrez sans plus que cette triste mère,
 Aimant d'amour la chose la plus chère
 Que jamais femme au monde puisse avoir,
 Un fils unique, une unique espérance,
 S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
 De la nature, et pour toute allégeance
 En votre sein décharge sa douleur.
 Vous sçavez bien par votre expérience
 Que c'est d'aimer ; vous le sçavez, Seigneur ;
 Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

Hélas ! reprit l'amant infortuné ,
L'oiseau n'est plus , vous en avez diné.
L'oiseau n'est plus ! dit la Veuve confuse.
Non , reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur , et qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon paillier rien ne m'étoit resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau : je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il , quand on reçoit sa Reine ?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon ; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non , Frédéric , dit-elle ; je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la Parque ,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits ,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir ; donnez m'en l'espérance :
Encore un coup , venez nous visiter.
Elle partit , non sans lui présenter
Une main blanche , unique témoignage



Qu'amour avoit amolli ce courage.
 Le pauvre amant prit la main , la baisa ,
 Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
 Deux jours après , l'enfant suivit le père.
 Le deuil fut grand : la trop dolente mère
 Fit dans l'abord force larmes couler.
 Mais comme il n'est peine d'ame si forte
 Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ,
 Deux médecins la traitèrent de sorte
 Que sa douleur eut un terme assez court :
 L'un fut le Temps , et l'autre fut l'Amour.
 On épousa Frédéric en grand pompe ,
 Non-seulement par obligation ,
 Mais qui plus est par inclination ,
 Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
 A cet exemple , et qu'un pareil espoir
 Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
 Femmes ne sont toutes reconnoissantes.
 A cela près ce sont choses charmantes :
 Sous le ciel n'est un plus bel animal.
 Je n'y comprend le sexe en général ;
 Loin de cela , j'en vois peu d'avenantes.
 Pour celles-ci , quand elles sont aimantes ,
 J'ai les desseins du monde les meilleurs :
 Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT

ET DES PIERERIES.

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs,

C'est du moins celle des faveurs.

Amour doit à ce stratagème

La plus grand'part de ses exploits :

A-t-il épuisé son carquois,

Il met tout son salut en ce charme suprême.

Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?

Tous les humains en sont friands,

Princes, Rois, Magistrats : ainsi quand une belle

En croira l'usage permis,

Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,

Je ne m'écrierai pas contre elle.

On a bien plus d'une querelle

A lui faire sans celle-là.

Un Juge Mantouan belle femme épousa.

Il s'appelloit Anselme ; on la nommoit Argie :

Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune et jolie,

Et de tous charmes assortie.

L'époux, non content de cela,

Fit si bien par sa jalousie,
 Qu'il rehaussa de prix celle-là qui d'ailleurs
 Méritoit de se voir servie
 Par les plus beaux et les meilleurs.
 Elle le fut aussi : d'en dire la manière,
 Et comment s'y prit chaque amant,
 Il seroit long ; suffit que cet objet charmant
 Les laissa soupirer, et ne s'en émut guere.
 Amour établissoit chez le Juge ses loix ;
 Quand l'Etat Mantouan, pour chose de grand poids,
 Résolut d'envoyer Ambassade au Saint Père.
 Comme Anselme étoit Juge, et de plus Magistrat,
 Vivoit avec assez d'éclat,
 Et ne manquoit pas de prudence,
 On le députa en diligence.
 Ce ne fut pas sans résister
 Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bonhomme :
 L'affaire étoit longue à traiter ;
 Il devoit demeurer dans Rome
 Six mois, et plus encor ; que sçavoit-il combien ?
 Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
 Longue Ambassade et long voyage
 Aboutissent à cocuage.
 Dans cette crainte notre Epoux
 Fit cette harangue à la belle.

On nous sépare, Argie : adieu, soyez fidelle
 A celui qui n'aime que vous.
 Jurez-le-moi ; car, entre nous,
 J'ai sujet d'être un peu jaloux.
 Que fait autour de notre porte
 Cette soupirante cohorte ?
 Vous me direz que jusqu'ici
 La cohorte a mal réussi.
 Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,
 Je vous conseille, en mon absence,
 De prendre pour séjour notre maison des champs :
 Fuyez la ville et les amans,
 Et leurs présens ;
 L'invention en est damnable ;
 Des machines d'Amour c'est la plus redoutable ;
 De tout tems le monde a vu don
 Etre le pere d'abandon.
 Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde, Argie,
 A sa sœur la cajolerie.
 Dès que vous sentirez approcher les blondins,
 Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.
 Rien ne vous manquera : je vous fais la maîtresse
 De tout ce que le ciel m'a donné de richesse ;
 Tenez ; voilà les clefs de l'argent, des papiers ;
 Faites-vous payer des fermiers ;

Je ne vous demande aucun compte ;
 Suffit que je puisse sans honte
 Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,
 Hors ceux d'amour , qu'à votre époux
 Vous garderez entiers , pour son retour de Rome.
 C'en étoit trop pour le bon-homme :
 Hélas ! il permettoit tous plaisirs , hors un point
 Sans lequel seul il n'en est point.
 Son épouse lui fit promesse solennelle
 D'être sourde , aveugle , et cruelle ;
 Et de ne prendre aucun présent :
 Il la retrouveroit au retour toute telle,
 Qu'il la laissoit en s'en allant ;
 Sans nul vestige de galant.
 Anselme étant parti , tout aussi-tôt Argie
 S'en alla demeurer aux champs ;
 Et tout aussi-tôt les amans
 De l'aller voir firent partie.
 Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassoient ,
 L'atiédissoient , l'affadissoient ,
 L'endormoient en contant leur flâme :
 Il déplaisoient tous à la Dame ,
 Hormis certain jeune blondin ,
 Bien-fait , et beau par excellence ;
 Mais qui ne put par sa souffrance

Amener à son but cet objet inhumain.
 Son nom , c'étoit Atis ; son métier , Paladin.
 Il ne plaignit en son dessein
 Ni les soupirs ni la dépense.
 Tout moyen par lui fut tenté.
 Encor si des soupirs il se fût contenté,
 La source en est inépuisable ;
 Mais de la dépense , c'est trop.
 Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;
 Voilà mon homme misérable.
 Que fait-il ? il s'éclipse , il part , il va chercher
 Quelque désert pour se cacher.
 En chemin il rencontre un homme
 Un Manant qui , fouillant avecque son bâton,
 Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.
 Atis s'enquit de la raison.
 C'est , reprit le Manant , afin que je l'assomme.
 Quand j'en rencontre sur mes pas ,
 Je leur fais de pareilles fêtes.
 Ami , reprit Atis , laisse-le ; n'est-il pas
 Créature de Dieu , comme les autres bêtes ?
 Il est à remarquer que notre Paladin
 N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
 Contre la gent reptile , et toute son espèce.
 Dans ses armes il en portoit ;

Et de Cadmus il descendoit,
 Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.
 Force fut au Manant de quitter son dessein.
 Le serpent se sauva. Notre amant à la fin
 S'établit dans un bois écarté, solitaire :

Le silence y faisoit sa demeure ordinaire ;
 Hors quelque oiseau qu'on entendoit,
 Et quelque Echo qui répondoit.

Là le bonheur et la misère
 Ne se distinguoient point, égaux en dignité
 Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
 Atis n'y rencontra nulle tranquillité,
 Son amour l'y suivit ; et cette solitude,
 Bien loin d'être un remède à son inquiétude,

En devint même l'aliment,
 Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment.
 Il s'ennuia bientôt de ne plus voir sa Belle.
 Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort :

Atis, il t'est plus doux encor
 De la voir ingrate et cruelle,
 Que d'être privé de ses traits.

Adieu ruisseaux, ombrages frais,
 Chants amoureux de Philomele ;
 Mon inhumaine seule attiré à soi mes sens :
 Eloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.

L'esclave fugitif se va remettre encore
 En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris.
 Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis ;
 Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
 Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,

Une Nimphe en habit de Reine,
 Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,
 Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
 Qui révoit alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux !
 Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
 Votre amie et votre obligée.

Vous connoissez ce nom fameux.
 Mantoue en tient le sien. Jadis en cette terre,
 J'ai posé la première pierre

De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
 Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
 La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles ;
 Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;
 Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir

Toute l'infirmité de la nature humaine.
 Nous devenons serpens un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci

Vous en tirates un de peine ?

C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit assommier ;
 Vous me donâtes assistance :
 Atis, je veux, pour récompense,
 Vous procurer la jouissance
 De celle qui vous fait aimer.
 Allons nous-en la voir ; je vous donne assurance
 Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,
 Vous gagnerez par vos présens
 Argie et tous ses surveillans.
 Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde,
 A pleines mains répandez l'or ;
 Vous n'en manquerez point ; c'est pour vous le trésor
 Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.
 Votre Belle saura quel est notre pouvoir.
 Même, pour m'approcher de cette inexorable,
 Et vous la rendre favorable,
 En petit Chien vous m'allez voir,
 Faisant mille tours sur l'herbette ;
 Et vous, en Pélerin jouant de la musette,
 Me pourrez à ce son mener chez la beauté
 Qui tient votre cœur enchanté.
 Aussi-tôt fait que dit : notre amant et la Fée
 Changeant de forme en un instant :
 Le voilà Pélerin, chantant comme un Orphée,
 Et Manto, petit Chien, faisant tours et sautant.

Ils vont au Château de la Belle.
 Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux :
 Le petit Chien fait rage ; aussi fait l'amoureux ;
 Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.
 Madame entend ce bruit, et sa Nourrice y court.
 On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour
 Le Roi des épagueux, charmante créature,
 Et vrai miracle de nature.
 Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :
 Madame en fera ses amours ;
 Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,
 S'il n'aime mieux le lui donner.
 La Nourrice en fait la demande.
 Le Pélerin, sans tant tourner,
 Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;
 Et voici ce qu'il lui propose.
 Mon Chienn'est point à vendre, à donner encor moins ;
 Il fournit à tous mes besoins :
 Je n'ai qu'à dire trois paroles,
 Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,
 Au lieu de puces, des pistoles,
 Des perles, des rubis, avec maint diamant.
 C'est un prodige enfin. Madame cependant
 En a, comme on dit, la monnoie.
 Pourvu que j'aie cette joie

De coucher avec elle, une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la Nourrice.

Quoi, Madame l'Ambassadrice!

Un simple Pèlerin! Madame à son chevet

Pourroit voir un bourdon! et si l'on le sçavoit!

Si cette même nuit quelque hôpital avoit

Hébergé le chien et son maître!

Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être.

Atis avoit changé de visage et de traits.

On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.

La Nourrice ajoutoit: à gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien?

Puis celui-ci possède un Chien

Que le Royaume de la Chine

Ne paioit pas de tout son or:

Une nuit de Madame aussi c'est un trésor.

J'avois oublié de vous dire

Que le drôle à son Chien feignit de parler bas:

Il tombe aussi-tôt dix ducats

Qu'à la Nourrice offre le Sire.

Il tombe encore un diamant.

Atis en riant le ramasse.

C'est, dit-il, pour Madame. Obligez-moi de grace
De le lui présenter, avec mon compliment.

Vous direz à son Excellence

Que je lui suis acquis. La Nourrice, à ces mots,

Court annoncer en diligence

Le petit Chien et sa science,

Le Pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie

Ne battît sa Nourrice. Avoir l'effronterie

De lui mettre en l'esprit une telle infamie!

Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!

Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte.

Il ne me proposa jamais de tels partis.

Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,

Quelque don que l'on pût m'offrir;

Et d'un porte-bourdon je la pourrois souffrir,

Moi qui suis une Ambassadrice!

Madame, reprit la Nourrice,

Quand vous seriez Impératrice,

Je vous dis que ce Pèlerin

A de quoi marchander, non pas une mortelle,

Mais la Déesse la plus belle.

Atis, votre beau Paladin,

Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

Mais mon mari m'a fait jurer.

Eh quoi? de lui garder la foi du mariage?
 Bon, jurer! ce serment vous lie-t-il davantage
 Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
 Qui le sçaura? j'en vois marcher tête levée,
 Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,
 Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
 Que telle chose est arrivée:
 Cela nous fait-il empirer
 D'un ongle ou d'un cheveu? non, Madame, il faut être
 Bien habile pour reconnoître
 Bouche ayant employé son temps et ses appas,
 D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.
 Donnez-vous, ne vous donnez pas,
 Ce sera toujours même affaire.
 Pour qui ménagez-vous les trésors de l'Amour?
 Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère:
 Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour.
 La fausse Vieille sçut tant dire,
 Que tout se réduisit seulement à douter
 Des merveilles du Chien, et des charmes du Sire:
 Pour cela l'on les fit monter.
 La Belle étoit au lit encore.
 L'Univers n'eut jamais d'aurore
 Plus paresseuse à se lever.
 Notre fin Pélerin traversa la ruelle,

Comme un homme ayant vu d'autres gens que des Saints,
 Son compliment parut galant et des plus fins:
 Il surprit et charma la Belle.
 Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
 La mine de vous en aller
 A S. Jacques de Compostelle.
 Cependant, pour la régaler,
 Le Chien à son tour entre en lice.
 On eût vu sauter Favori
 Pour la Dame et pour la Nourrice;
 Mais point du tout pour le mari.
 Ce n'est pas tout; il se secoue:
 Aussi-tôt perles de tomber,
 Nourrice de les ramasser,
 Soubrettes de les enfiler,
 Pélerin de les attacher
 A de certains bras dont il loue
 La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,
 Qu'avant que partir de la place,
 On traite avec lui de son Chien.
 On lui donne un baiser pour arrhes de la grace
 Qu'il demandoit; et la nuit vint.
 Aussi-tôt que le drôle tint
 Entre ses bras Madame Argie,
 Il redevint Atis. La Dame en fut ravie.

Cétoit avec bien plus d'honneur
 Traiter Monsieur l'Ambassadeur.
 Cette nuit eut des sœurs, et même en très-bon nombre.
 Chacun s'en apperçut; car d'enfermer sous l'ombre
 Une telle aise, le moyen?
 Jeunes gens font-ils jamais rien
 Que le plus aveugle ne voie?
 A quelques mois de là, le Saint Pere renvoie
 Anselme avec force Pardons,
 Et beaucoup d'autres menus dons.
 Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne.
 De son Vicegérant il apprend tous les soins:
 Bons certificats des voisins:
 Pour les valets, nul ne lui donne
 D'éclaircissement sur cela.
 Monsieur le Juge interrogea
 La Nourrice avec les Soubrettes,
 Sages personnes et discrettes;
 Il n'en put tirer ce secret.
 Mais, comme parmi les femelles
 Volontiers le Diable se met,
 Il survint de telles querelles;
 La Dame et la Nourrice eurent de tels débats,
 Que celle-ci ne manqua pas
 A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire.

Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.
 D'exprimer jusqu'où la colere
 Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,
 Je ne tiens pas qu'il soit possible;
 Ainsi je m'en tairai: on peut par les effets
 Juger combien Anselme étoit homme sensible.
 Il choisit un de ses valets,
 Le charge d'un billet, et mande que Madame
 Vienne voir son mari malade en la cité:
 La Belle n'avoit point son village quitté.
 L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme.
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens,
 Dit Anselme au porteur de ses ordres pressans:
 La perfide a couvert mon front d'ignominie;
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.
 Poignarde-la; mais prends ton temps:
 Tâche de te sauver: voilà pour ta retraite;
 Prends cet or: si tu fais ce qu'Anselme souhaite,
 Et punis cette offense-là;
 Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.
 Le valet va trouver Argie,
 Qui par son Chien est avertie.
 Si vous me demandez comme un Chien avertit;
 Je crois que par la jupe il tire;
 Il se plaint, il jappe, il soupire,

174 LE PETIT CHIEN.

Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'esprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.

Favorisit bien plus ; et tout bas il apprit

Un tel péril à sa Maîtresse :

Partez pourtant, dit-il ; on ne vous fera rien :

Reposez-vous sur moi ; j'en empêcherai bien

Ce valet à l'ame traitresse :

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit

Souvent aux voleurs de refuge :

Le ministre cruel des vengeances du Juge

Envoie un peu devant le train qui les suivoit ;

Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La Dame disparoit aux yeux du personnage :

Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux,

Lui conte le miracle ; et son maître en courroux

Va lui-même à l'endroit. O prodige ! ô merveille !

Il y trouve un palais de beauté sans pareille :

Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu

Anselle à son tour éperdu,

Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,

Mais apparemment pour des Dieux :

Appartemens dorés, meubles très-précieux,

Jardins et bois délicieux ;

On auroit peine à voir en ce siècle où nous sommes



LE PETIT CHIEN. 175

Chose si magnifique et si riante aux yeux,
 Toutes les portes sont ouvertes,
 Les chambres sans hôte, et désertes ;
 Pas une ame en ce Louvre ; excepté qu'à la fin
 Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
 S'offre aux regards du Juge, et semble la copie
 D'un Esope d'Ethiopie.
 Notre Magistrat l'ayant pris
 Pour le balayeur du logis,
 Et croyant l'honorer lui donnant cet office :
 Cher ami, lui dit-il, apprens-nous à quel Dieu
 Appartient un tel édifice ;
 Car de dire un roi, c'est trop peu.
 Il est à moi, reprit le More,
 Notre Juge à ces mots se prosterne, et l'adore,
 Lui demande pardon de sa témérité.
 Seigneur, ajouta-t-il, que votre Dêité
 Excuse un peu mon ignorance.
 Certes tout l'univers ne vaut pas la chevaucée
 Que je rencontre ici. Le More lui répond,
 Veux-tu que je t'en fasse un don ?
 De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,
 A certaine condition.
 Je ne ris point ; tu pourras être
 De ces lieux absolu Seigneur,

Situmeveuxservirdeuxjoursd'Enfantd'honneur.

Entens-tu ce langage,

Et sçais-tu quel est cet usage?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connus l'Echanson du monarque des Dieux?

A N S E L M E.

Ganimède?

L E M O R E.

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin, le Monarque suprême;

Et que tu sois le Jouvenceau:

Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

A N S E L M E.

Ah! Seigneur, vous raillez; c'est chose par trop sûre!

Regardez la vieillesse, et la magistrature.

L E M O R E.

Moi railler? point du tout.

A N S E L M E.

Seigneur.

L E M O R E.

Ne veux-tu point?

A N S E L M E.

Seigneur....Anselme ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire!

En

En Page incontinent son habit est changé;

Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé;

La barbe seulement demeure au personnage.

L'Enfant d'honneur Anselme avec cet équipage

Suit le More par-tout. Argie avoit oui

Le dialogue entier, en certain coin cachée.

Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment, par son art fait un Page

Sexagénaire et grave. A la fin au passage

D'une chambre en une autre, Argie à son mari

Se montre tout d'un coup: est-ce Anselme, dit-elle,

Que je vois ainsi déguisé?

Anselme! il ne se peut; mon œil s'est abusé.

Le vertueux Anselme à la sage cervelle

Me voudroit-il donner une telle leçon?

C'est lui pourtant. Oh, oh! Monsieur notre barbon,

Notre législateur, notre homme d'ambassade,

Vous êtes à cet âge homme de mascarade?

Homme de.....la pudeur me défend d'achever.

Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire;

Vous qu'Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultère!

Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant;

Tome I.

M

Tout me rend excusable ; Atis , et son mérite
 Et la qualité du présent.
 Vous verrez tout incontinent
 Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite ,
 Peut résister un seul moment.
 More , devenez Chien. Tout aussi-tôt le More
 Redevient petit Chien encore.
 Favori , que l'on danse. A ces mots Favori
 Danse , et tend la pate au mari.
 Qu'on fasse tomber des pistoles ;
 Pistoles tombent à foison.
 Eh bien , qu'en dites-vous ? sont-ce choses frivoles ?
 C'est de ce Chien qu'on m'a fait don.
 Il a bâti cette maison.
 Puis faites moi trouver au monde une Excellence,
 Une Altesse , une Majesté ,
 Qui refuse sa jouissance
 A dons de cette qualité ;
 Sur-tout quand le donneur est bien fait , et qu'il aime ,
 Et qu'il mérite d'être aimé.
 En échange du Chien , l'on me vouloit moi-même ;
 Ce que vous possédez de trop , je l'ai donné ;
 Bien entendu , Monsieur , suis-je chose si chère ?
 Vraiment , vous me croiriez bien pauvre ménagère ,
 Si je laissois aller tel Chien à ce prix-là.

Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
 Le Louvre pour lequel.....mais oublions cela ;
 Et n'ordonnez plus qu'on me tue ,
 Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait cheoir ;
 Je le donne à Lucrece , et voudrois bien la voir
 Des mêmes armes combattue.
 Touchez-là mon mari ; la paix ; car aussi bien
 Je vous déhe , ayant ce Chien :
 Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre :
 Il m'avertit de tout , il confond les jaloux ;
 Ne le soyez donc point ; plus on veut nous contraindre ,
 Moins on doit s'assûrer de nous.
 Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
 On lui promit de ne pas dire
 Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tu ,
 Cocuage , s'il eût voulu ,
 Auroit eu ses franchises coudées.
 Argie en rendit grace ; et compensations
 D'une et d'autre part accordées ,
 On quitta la campagne à ces conditions.
 Que devint le palais , dira quelque critique ?
 Le palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
 A moi , ces questions ! suis-je homme qui se pique
 D'être si régulier ? le palais disparut.
 Et le Chien ? le Chien fit ce que l'amant voulut.

Mais que voulut l'Amant? Censeur, tu m'importune^s
 Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
 D'une seule conquête est-on jamais content?

Favori se perdoit souvent :

Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse
 Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant

L'alloit voir fort assidûment :

Et même en l'accommodement,

Argie à son époux fit un serment sincère

De n'avoir plus aucune affaire.

L'époux jura de son côté

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;

Et qu'il vouloit être fouetté,

Si jamais on le voyoit Page.





PATÉ D'ANGUILLE.

MÈME beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soule à la fin.
Il me faut d'un et d'autre pain ;
Diversité, c'est ma devise.
Cette maitresse un tantet bize
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'est qu'elle est neuve ; et celle-là
Qui depuis longtemps m'est acquise,
Blanche qu'elle est, en nulle guise
Ne me cause d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raison ;
Diversité, c'est ma devise.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il est bon que l'on déguise,
Suivant la loi de ce dicton ;
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen , et la possession
Eteignirent sa passion.

Un sien valet avoit pour femme
 Un petit bec assez mignon :
 Le maître, étant bon compagnon,
 Eut bien-tôt empaumé la Dame.
 Cela ne plut pas au valet
 Qui, les ayant pris sur le fait,
 Vendiqua son bien de couchette,
 A sa moitié changea goguette,
 L'appella tout net et tout franc.....
 Bien sot de faire un bruit si grand
 Pour une chose si commune ;
 Dieu nous gard de plus grand'fortune !
 Il fit à son maître un sermon.
 Monsieur, dit-il, chacun la sienne ;
 Ce n'est pas trop ; Dieu et raison
 Vous recommandent cette Antienne.
 Direz-vous, je suis sans chrétienne ?
 Vous en avez à la maison
 Une qui vaut cent fois la mienne.
 Ne prenez donc plus tant de peine :
 C'est pour ma femme trop d'honneur ;
 Il ne lui faut si gros monsieur.
 Tenons-nous chacun à la nôtre ;
 N'allez point à l'eau chez un autre,
 Ayant plein puits de ces douceurs ;

Je m'en rapporte aux connoisseurs ;
 Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
 Qu'ainsi que vous je disposasse
 De Madame, je m'y tiendrois,
 Et d'une reine ne voudrois.
 Mais puisqu'on ne sçauroit défaire
 Ce qui s'est fait ; je voudrois bien,
 (Ceci soit dit sans vous déplaire)
 Que, content de votre ordinaire,
 Vous ne goutassiez pas du mien.
 Le Patron ne voulut lui dire
 Ni oui ni non sur ce discours ;
 Et commanda que tous les jours
 On mît au repas, près du Sire,
 Un pâté d'Anguille ; ce mets
 Lui chatouilloit fort le palais.
 Avec un appétit extrême
 Une et deux fois il en mangea :
 Mais quand ce vint à la troisième,
 La seule odeur le dégoûta.
 Il voulut sur une autre viande
 Mettre la main ; on l'empêcha :
 Monsieur, dit-on, nous le commande :
 Tenez-vous-en à ce mets-là :
 Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire ?

184 PATÉ D'ANGUILLE

M'en voilà sou, reprit le Sire.
Et quoi toujours pâtés au bec!
Pas une Anguille de rôtie!
Pâté tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre:
Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
Au diable ces pâtés maudits;
Ils me suivront en paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le maître accourt soudain au bruit,
Et prenant sa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets si plein de bonté
Vous soyez si-tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragout?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lorsque je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant?
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'est pas une sottise,



PATÉ D'ANGUILLE. 185

En fait de certains appétits,
 De changer son pain blanc en bis :
 Diversité, c'est ma devise.
 Quand le maître eut ainsi parlé,
 Le valet fut tout consolé.
 Non que ce dernier n'eût à dire
 Quelque chose encore là-dessus :
 Car après tout doit-il suffire
 D'alléguer son plaisir sans plus ?
 J'aime le change ; A la bonne heure,
 On vous l'accorde ; mais gagnez,
 S'il se peut, les intéressés :
 Cette voie est bien la meilleure :
 Suivez-la donc. A dire vrai,
 Je crois que l'amateur du change
 De ce conseil tenta l'essai.
 On dit qu'il parloit comme un Ange,
 De mots dorés usant toujours :
 Mots dorés font tout en amours.
 C'est une maxime constante :
 Chacun sçait quelle est mon entente :
 J'ai rebatu cent et cent fois
 Ceci, dans cent et cent endroits ;
 Mais la chose est si nécessaire,
 Que je ne puis jamais m'en taire

186 PATÉ D'ANGUILLE.

Et redirai jusques au bout,
Mots dorés en amour font tout.
Ils persuadent la donzelle,
Son petit chien, sa demoiselle,
Son époux quelquefois aussi.
C'est le seul qu'il falloit ici
Persuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; et dame,
Les orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il suivit la mode
De son maître, et toujours depuis
Changea d'objets en ses déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du chrétien et de créatures.
Les plus nouvelles, sans manquer,
Etoient pour lui les plus gentilles ;
Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes et filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise ;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.





LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en amour une triple machine
Par qui maint fort est bien-tôt emporté ;
Rocher fût-il ; rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien-fait , qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent ;
Je vous le dis , la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement , et n'être pas un sot :
Quant à l'avare , on le hait : le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.
UN Florentin , nommé le Magnifique ,
La possédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre , et son honnêteté ,
Ses dons sur-tout , l'avoient par toute terre
Déclaré tel ; propre , bien fait , bien mis ,
L'esprit galant , et l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle

188 LE MAGNIFIQUE

De haut état. La conquête étoit belle :
 Elle excitoit doublement le desir :
 Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.
 Aldobrandin étoit de cette Dame
 Mari jaloux ; non comme d'une femme,
 Mais comme qui depuis peu jouiroit
 D'une Philis. Cet homme la veilloit
 De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille,
 Il les eût tous à ce soin occupés :
 Amour le rend, quand il veut inutile ;
 Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
 Aldobrandin ne croyoit pas possible
 Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
 Au demeurant il étoit fort sensible
 A l'intérêt, aimoit fort les présens.
 Son concurrent n'avoit encor sçu dire
 Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
 On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
 Et le surplus de l'amoureux martyre ;
 (Car c'est toujours une même chanson) ;
 Si l'on l'eût sçu, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
 Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
 Pour reyenir à notre pauvre amant,
 Il n'avoit sçu dire un mot seulement
 Au médecin touchant sa maladie.

LE MAGNIFIQUE. 189

Or le voilà qui tourmente sa vie,
 Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
 Point de fenêtre, et point de jalousie
 Ne lui permet d'entrevoir les appas,
 Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
 Il ne fut onc semblable forteresse.
 Si faudra-t il qu'elle y vienne pourtant.
 Voici comment s'y prit notre assiégeant.
 Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
 Qu'Aldobrandin homme à présens étoit ;
 Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
 Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
 Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas :
 Il l'appelloit, à cause de son pas,
 La haquenée. Aldobrandin le loue :
 Ce fut assez ; notre amant proposa
 De le troquer ; l'époux s'en excusa :
 Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
 Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés
 Je perds toujours. Alors le Magnifique,
 Qui voit le but de cette politique,
 Reprit ; eh bien, faisons mieux ; ne troquez ;
 Mais pour le prix du cheval, permettez
 Que, vous présent, j'entretienne Madame.
 C'est un desir curieux qui m'a pris.

Encor faut-il que vos meilleurs amis
 Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
 Je vous demande un quart d'heure sans plus.
 Aldobrandin, l'arrêtant là-dessus ;
 J'en suis d'avis ; je livrerai ma femme ?
 Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
 Quoi, vous présent ? Moi présent. Et quel mal
 Encore un coup peut-il, en la présence
 D'un mari fin comme vous, arriver ?
 Aldobrandin commence d'y rêver :
 Et raisonnant en soi ; quelle apparence
 Qu'il en mévienne en effet, moi présent ?
 C'est marché sûr ; il est fol à son dam ;
 Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
 Sans qu'il le sçache, il faut faire défense
 A ma moitié de répondre au galant.
 Sus, dit l'époux, j'y consens. La distance
 De vous à nous, poursuit notre amant,
 Sera réglée, afin qu'aucunement
 Vous n'entendiez. Il y consent encore :
 Puis va querir sa femme en ce moment.
 Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
 Il se croit être en un enchantement.
 Les saluts faits, en un coin de la salle
 Ils se vont seoir. Notre galant n'étaie

Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
 Je n'ai le lieu ni le temps à souhait,
 Commença-t-il ; puis je tiens inutile
 De tant tourner ; il n'est que d'aller droit.
 Partant, Madame, en un mot comme en mille,
 Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.
 Penseriez-vous que ce fût un péché
 Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
 De trop bon sens. Si j'avois le loisir,
 Je ferois voir par les formes ma flâme,
 Et vous dirois de cet ardent désir
 Tout le menu : mais que je brûle, meure,
 Et m'en tourmente, et me dise aux abois,
 Tout ce chemin que l'on fait en six mois,
 Il me convient le faire en un quart d'heure :
 Et plus encore ; car ce n'est pas-là tout.
 Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,
 Et par sottise en si beau train demeure.
 Vous vous taisez ? pas un mot ! qu'est cela ?
 Renvoiez-vous de la sorte un pauvre homme ?
 Le Ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
 Divinité ; mais faut-il pour cela
 Ne point répondre, alors que l'on vous prie ?
 Je vois, je vois ; c'est une tricherie
 De votre époux : il m'a joué ce trait ;

Et ne prétend qu'aucune repartie
 Soit du marché : mais j'y sais un secret.
 Rien n'y fera pour le sûr sa défense.
 Je sçaurai bien me répondre pour vous :
 Puis ce coin d'œil , par son langage doux,
 Rompt à mon sens quelque peu le silence.
 J'y lis ceci. Ne croyez pas , Monsieur ,
 Que la nature ait composé mon cœur
 De marbre dur. Vos fréquentes passades ,
 Joûtes , tournois , devises , sérénades ,
 M'ont avant vous déclaré votre amour.
 Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée ;
 Je vous dirai que dès le premier jour
 J'y répondis , et me sentis blessée
 Du même trait ; mais que nous sert ceci ?
 Ce qu'il nous sert ? Je m'en vais vous le dire :
 Etant d'accord , il faut cette nuit-ci
 Coûter le fruit de ce commun martyre ;
 De votre époux nous venger et nous rire ;
 Bref le payer du soin qu'il prend ici ;
 De ces fruits-là le dernier n'est le pire.
 Votre jardin viendra comme de cire :
 Descendez-y ; ne doutez du succès :
 Votre mari ne se tiendra jamais
 Qu'à sa maison des champs , je vous l'assûre ,

Tantôt

Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
 Vos Douagnas en leur premier sommeil,
 Vous descendrez , sans nul autre appareil
 Que de jetter une robe fourrée
 Sur votre dos , et viendrez au jardin.
 De mon côté l'échelle est préparée.
 Je monterai par la cour du voisin ;
 Je l'ai gagné : la rue est trop publique.
 Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique ,
 Que je vous aime ! et que je vous sçais gré
 De ce dessein ? venez , je descendrai.
 C'est vous qui parlez ; et plutôt au Ciel , Madame ,
 Qu'on vous osât embrasser les genoux !
 Mon Magnifique , à tantôt ; votre flâme
 Ne craindra point les regards d'un jaloux.
 L'amant la quitte , et feint d'être en courroux ;
 Puis , tout grondant : vous me la donnez bonne,
 Aldobrandin ; je n'entendois cela.
 Autant vaudroit n'être avecque personne
 Que d'être avec Madame que voilà.
 Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,
 Vous les devez prendre sur ma parole.
 Le mien hennit du-moins ; mais cette idole
 Est proprement un fort joli poisson.
 Or sus , j'en tiens ; ce m'est une leçon.

Tome I.

N

Quiconque veut le reste du quart d'heure
 N'a qu'à parler ; j'en ferai juste prix.
 Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
 Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
 Mettent toujours quelque haute entreprise.
 Notre féal, vous lâchez trop tôt prise :
 Avec le temps on en viendrait à bout.
 J'y tiendrai l'œil ; car ce n'est pas-là tout ;
 Nous y sçavons encor quelque rubrique :
 Et cependant, monsieur le Magnifique,
 La haquenée est nettement à nous :
 Plus ne fera de dépense chez vous.
 Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
 Vous me verrez dessus fort à mon aise
 Dans le chemin de ma maison des champs.
 Il n'y manqua, sur le soir ; et nos gens
 Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent.
 Dire comment les choses s'y passèrent,
 C'est un détail trop long : Lecteur prudent,
 Je m'en remets à ton bon jugement.
 La Dame étoit jeune, fringante et belle,
 L'amant bien fait, et tous deux fort épris.
 Trois rendez-vous coup sur coup furent pris ;
 Moins n'en valoit si gentille femelle.
 Aucun péril, nul mauvais accident,

Bons dormitifs en or comme en argent
 Aux Douagnas, et bonne sentinelle.
 Un pavillon vers le bout du jardin
 Vint à propos ; Messire Aldobrandin
 Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.
 Conclusion, qu'il prit en cocuage
 Tous ses degrés : un seul ne lui manqua ;
 Tant sçut jouer son jeu la haquenée :
 Content ne fut d'une seule journée
 Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
 Trois jours entiers, sans doute ni scrupule.
 J'en connois bien qui ne sont si chanceux ;
 Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule,
 Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE
D'EPHESE.



LA MATRONE

D'EPHESE.

S'il est un conte usé, commun, et rebatu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.

Et pourquoi donc le choisis-tu?

Qui t'engage à cette entreprise?

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?

Quelle grace aura ta Matrone

Au prix de celle de Petrone?

Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?

Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,

Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

DANS Ephese il fut autrefois

Une Dame en sagesse et vertus sans égale,

Et selon la commune voix,

Ayant sçu raffiner sur l'amour conjugale.

Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté:

On l'alloit voir par rareté:

C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!

Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron;

Chaque époux la prônoit à sa femme chérie:

D'elle descendent ceux de la Prudoterie,

Antique et célèbre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.

N ij

Il mourut ; de dire comment,
 Ce seroit un détail frivole ;
 Il mourut, et son testament
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 Si les biens réparoient la perte d'un mari
 Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchévelée,
 Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
 Celle-ci par ses cris mettoit tout en alarme ;
 Celle-ci faisoit un vacarme,
 Un bruit et des regrets à percer tous les cœurs.
 Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte,
 (Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs)
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
 Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
 Pourroient pécher par leur excès :
 Chacun rendit par-là sa douleur reingrégée.
 Enfin ne voulant pas jouir de la clarté
 Que son époux avoit perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié ;

(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
 Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 Prête à mourir de compagnie :
 Prête, je m'entens bien ; c'est-à-dire, en un mot,
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
 Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
 L'esclave avec la Dame avoit été nourrie.
 Toutes deux s'entr'aimoient, et cette passion
 Etoit crüe avec l'âge au cœur des deux femelles :
 Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
 D'une telle inclination.
 Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
 Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
 Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
 Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
 Aux consolations la Veuve inaccessible,
 S'appliquoit seulement à tout moyen possible
 De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :
 Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
 Mais la Dame vouloit pâître encore ses yeux
 Du trésor qu'enfermoit la bière,
 Froide dépouille, et pourtant chère.
 C'étoit-là le seul aliment
 Qu'elle prit en ce monument.
 La faim donc fut celle des portes
 N iv

Qu'entre d'autres de tant de sortes,
 Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
 Un jour se passe et deux sans d'autre nourriture
 Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
 Qu'un inutile et long murmure
 Contre les Dieux, le sort, et toute la nature.
 Enfin sa douleur n'obmit rien,
 Si la douleur doit s'exprimer si bien.
 Encore un autre mort faisoit sa résidence
 Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
 Car il n'avoit pour monument
 Que le dessous d'une potence.
 Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
 Un Soldat bien récompensé
 Le gardoit avec vigilance.
 Il étoit dit par ordonnance
 Que, si d'autres voleurs, un parent, un ami
 L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi,
 Rempliroit aussi-tôt sa place.
 C'étoit trop de sévérité;
 Mais la publique utilité
 Défendoit que l'on fit au Garde aucune grace.
 Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
 Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
 Curieux il y court, entend de loin la Dame

Remplissant l'air de ses clameurs.
 Il entre, est étonné, demande à cette femme,
 Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
 Pourquoi cette triste musique,
 Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
 Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
 Toutes ces demandes frivoles;
 Le mort pour elle y répondit:
 Cet objet, sans autres paroles,
 Disoit assez par quel malheur
 La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.
 Nous avons fait serment, ajouta la Suivante,
 De nous laisser mourir de faim et de douleur.
 Encor que le Soldat fût mauvais orateur,
 Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
 La Dame cette fois eut de l'attention;
 Et déjà l'autre passion
 Se trouvoit un peu ralentie:
 Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
 Poursuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
 Voyez-moi manger seulement;
 Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
 Ne déplut pas aux deux femelles:
 Conclusion, qu'il obtint d'elles
 Une permission d'apporter son soupé;

Ce qu'il fit ; et l'Esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?

Croyez-vous que lui-même il fut homme à vous suivre ?

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?

Non, Madame ; il voudroit achever sa carrière.

La nôtre sera longue encor, si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop-tôt. Qui nous presse ? attendons

Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt en voyant les trésors

Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois, hélas ! c'est dommage ;

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flateur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira

Deux traits de son carquois ; de l'un il entama

Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :

Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme.

Le Garde en fut épris : les pleurs et la pitié,

Sorte d'amours ayant ses charmes,

Tout y fit. Une belle, alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,

Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré

Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange ;

Il fait tant que de plaire, et se rend en effet

Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser :

De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;

Je ne le trouve pas étrange.

Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;

Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cette hyménée, un voleur se hazarde

D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.

Il en entend le bruit ; il y court à grand pas ;

Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras,

Ne sachant où trouver retraite.

L'Esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?

204 LA MATRONE, etc.

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace?
Si Madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles

Il en est qui ne le sont pas.
S'il en étoit d'assez fidelles,
Elles auroient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces.

Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces;

La nôtre est bonne aussi, mais l'exécution
Nous trompe également; témoin cette Matrone.

Et n'en déplaît au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé;

Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,

Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui savoit l'autre; et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.



BELPHÉGOR,

(Nouvelle tirée de Machiavel.)

A MADEMOISELLE

DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontispice
 Des derniers vers que ma Muse a polis.
 Puisse le tout, ô charmante Philis,
 Aller si loin que notre los franchisse
 La nuit des temps : nous la sçaurons dompter,
 Moi par écrire, et vous par réciter.
 Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
 Vous règnerez long-tems dans la mémoire,
 Après avoir régné jusques ici
 Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
 Qui ne connoit l'inimitable Actrice
 Représentant ou Phèdre, ou Bérénice,
 Chimène en pleurs, ou Canille en fureur ?
 Est-il quelqu'un que votre voix n'enchanter ?
 S'en trouve-t-il une autre aussi touchante ;
 Une autre enfin allant si droit au cœur ?
 N'attendez pas que je fasse l'éloge
 De ce qu'en vous on trouve de parfait ;

Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
 Ce seroit trop ; je n'aurois jamais fait.
 De mes Philis vous seriez la première ;
 Vous auriez eu mon ame toute entière ,
 Si de mes vœux j'eusse plus présumé ;
 Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
 Par des transports n'espérant pas vous plaire ,
 Je me suis dit seulement votre ami ;
 De ceux qui sont amans plus d'à demi :
 Et plut au sort que j'eusse pu mieux faire !
 Ceci soit dit ; venons à notre affaire.
 Un jour Satan , Monarque des enfers ,
 Faisoit passer ses sujets en revue.
 Là confondus tous les états divers ,
 Princes et Rois , et la tourbe menue ,
 Jettoient maint pleur, pousoient maint et maint cri,
 Tant que Satan en étoit étourdi.
 Il demandoit en passant à chaque ame :
 Qui t'a jettée en l'éternelle flâme ?
 L'une disoit, hélas ! c'est mon mari ;
 L'autre aussi-tôt répondoit , c'est ma femme.
 Tant et tant fut ce discours répété ,
 Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire :
 Si ces gens-ci disent la vérité ,
 Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
 Pour cet effet il nous faut envoyer
 Quelque Démon plein d'art et de prudence,
 Qui, non content d'observer avec soin
 Tous les hymens dont il sera témoin,
 Y joigne aussi sa propre expérience.
 Le Prince ayant proposé sa sentence,
 Le noir Sénat suivit tout d'une voix.
 De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
 Ce Diable étoit tout yeux et tout oreilles,
 Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
 Capable enfin de pénétrer dans tout,
 Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
 Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
 On lui donna mainte et mainte remise,
 Toutes à vue, et qu'en lieux différens
 Il pût toucher par des correspondans.
 Quant au surplus, les fortunes humaines,
 Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
 Bref ce qui suit notre condition,
 Fut une annexe à sa légation.
 Il se pouvoit tirer d'affliction,
 Par ses bons tours, et par son industrie ;
 Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
 Qu'il n'eût ici consumé certain temps :

Sa mission devoit durer dix ans.
 Le voilà donc qui traverse et qui passe
 Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
 Entre ce monde et l'éternelle nuit ;
 Il n'en mit guère ; un moment y conduit.
 Notre Démon s'établit à Florence,
 Ville pour lors de luxe et de dépense.
 Même il la crut propre pour le trafic.
 Là sous le nom du Seigneur Roderic,
 Il se logea, meubla, comme un riche homme ;
 Grosse maison, grand train, nombre de gens ;
 Anticipant tous les jours sur la somme
 Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
 On s'étonnoit d'une telle bombance.
 Il tenoit table, avoit de tous côtés
 Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
 Soit pour le faste et la magnificence.
 L'un des plaisirs où plus il dépensa
 Fut la louange : Apollon l'encensa ;
 Car il est maître en l'art de flatterie.
 Diable n'eut onc tant d'honneur en sa vie.
 Son cœur devint le but de tous les traits
 Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle
 Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
 Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :

Car

Car de trouver une seule rebelle,
 Ce n'est la mode à gens de qui la main
 Par les présens s'applanit tout chemin.
 C'est un ressort en tous desseins utile.
 Je l'ai jà dit, et le redis encor ;
 Je ne connois d'autre premier mobile
 Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
 Notre envoyé cependant tenoit compte
 De chaque hymen, en journaux différens ;
 L'un, des époux satisfaits et contens,
 Si peu rempli que le Diable en eut honte.
 L'autre journal incontinent fut plein.
 A Belphégor il ne restoit enfin
 Que d'éprouver la chose par lui-même.
 Certaine fille à Florence étoit lors,
 Belle, et bien faite, et peu d'autres trésors ;
 Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême ;
 Et d'autant plus, que de quelque vertu
 Un tel orgueil paroissoit revêtu.
 Pour Roderic on en fit la demande.
 Le père dit que Madame Honesta,
 C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
 Force partis ; mais que parmi la bande
 Il pourroit bien Roderic préférer,
 Et demandoit temps pour délibérer.

O

On en convient. Le poursuivant s'applique
 A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
 Fêtes et bals, sérénades, musique,
 Cadeaux, festins, bien fort appetissoient,
 Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
 Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
 S'épuise en dons. L'autre se persuade
 Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
 Conclusion, qu'après force prières,
 Et des façons de toutes les manières,
 Il eut un oui de Madame Honesta.
 Auparavant le Notaire y passa:
 Dont Belphégor se moquant en son ame,
 Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
 Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
 Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
 La simple foi, le meilleur est ôté.
 Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes
 Dans les procès en prenant le revers.
 Les si, les car, les contrats sont la porte
 Par où la noise entra dans l'univers:
 N'espérons pas que jamais elle en sorte.
 Solemnités et loix n'empêchent pas
 Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats;
 C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.

Le cœur fait tout; le reste est inutile:
 Qu'ainsi ne soit: voyons d'autres états.
 Chez les amis tout s'excuse, tout passe;
 Chez les amans tout plait, tout est parfait;
 Chez les époux tout ennue, et tout lasse.
 Le devoir nuit: chacun est ainsi fait.
 Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
 D'heureux ménage? Après mûr examen,
 J'appelle un bon, voir un parfait hymen,
 Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.
 Sur ce point-là c'est assez raisonné.
 Dès que chez lui le diable eut amené
 Son épouse, il jugea par lui-même.
 Ce qu'est l'hymen avec un tel démon:
 Toujours débats, toujours quelque sermon
 Plein de sottise en un degré suprême.
 Le bruit fut tel que Madame Honesta
 Plus d'une fois les voisins éveilla:
 Plus d'une fois on courut à la noise.
 Il lui falloit quelque simple bourgeoise,
 Ce disoit-elle: un petit trafiquant
 Traiter ainsi les filles de mon rang!
 Méritoit-il femme si vertueuse?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse:
 J'en ai regret; et si je faisais bien. . .

Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fit rien.
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
 D'Eté, d'Hyver, d'entre-tems, bref un monde
 D'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre Diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour comble enfin Roderic épousa
 La parenté de Madame Honesta,
 Ayant sans cesse et le père, et la mère,
 Et la grand'sœur, avec le petit frère;
 De ses deniers mariant la grand'sœur.
 Et du petit payant le précepteur.
 Je n'ai pas dit la principale cause
 De sa ruine, infaillible accident;
 Et j'oublois qu'il eut un Intendant.
 Un Intendant? qu'est-ce que cette chose?
 Je définis cet être, un animal
 Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble;
 Et plus le bien de son maître va mal,
 Plus le sien croît, plus son profit redouble;
 Tant qu'aisément lui-même achéteroit

Ce qui de net au Seigneur resteroit:
 Donc par raison bien et dûment déduite,
 On pourroit voir chaque chose réduite
 En son état, s'il arrivoit qu'un jour
 L'autre devint l'Intendant à son tour;
 Car regagnant ce qu'il eût étant maître,
 Ils reprendroient tous deux leur premier être.
 Le seul recours du pauvre Roderic,
 Son seul espoir, étoit certain trafic
 Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
 Espoir douteux, incertaine ressource.
 Il étoit dit que tout seroit fatal
 A notre époux; ainsi tout alla mal.
 Ses agens tels que la plupart des nôtres,
 En abusoient: il perdit un vaisseau,
 Et vit aller le commerce à vau-l'eau,
 Trompé des uns, mal servi par les autres.
 Il emprunta: quand ce vint à payer,
 Et qu'à sa porte il vit le créancier,
 Force lui fut d'esquiver par la fuite,
 Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
 Il se sauva chez un certain fermier,
 En certain coin réparé de fumier.
 A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
 Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;

Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
 Ses créanciers et sa femme encor pire :
 Qu'il n'y sçavoit remède que d'entrer
 Au corps des gens, et de s'y remparer,
 D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
 Dame Honesta viendroit-elle y prôner
 Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
 Chose ennuyeuse , et qu'il est las d'entendre.
 Que de ces corps trois fois il sortiroit,
 Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
 Trois fois sans plus , et ce pour récompense
 De l'avoir mis à couvert des sergens.
 Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
 Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
 Ce que le sien , ouvrage fantastique ,
 Devint alors , l'histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une fille unique
 Où le galant se trouvoit assez bien ;
 Mais Mathéo , moyennant grosse somme ,
 L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naples. Il se transporte à Rome ;
 Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
 Le chasse encore : autre somme nouvelle.
 Trois fois enfin , toujours d'un corps femelle,
 Remarquez bien , notre Diable sortit.

Le Roi de Naples avoit lors une fille,
 Honneur du sexe , espoir de sa famille :
 Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
 Là d'Honesta Belpégor se sauvant,
 On ne le put tirer de cet asile.
 Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
 Que d'un Manant qui chassoit les Esprits.
 Cent mille écus d'abord lui sont promis.
 Bien affligé de manquer cette somme ,
 (Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
 Que Belpégor se laissât conjurer),
 Il la refuse ; il se dit un pauvre homme ,
 Pauvre pécheur qui , sans sçavoir comment,
 Sans dons du Ciel , par hazard seulement ,
 De quelques corps a chassé quelque Diable,
 Apparemment chétif et misérable,
 Et ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire ; on le force ; on l'amene ;
 On le menace ; on lui dit que sous peine
 D'être pendu , d'être mis haut et court
 En un gibet , il faut que sa puissance
 Se manifeste avant la fin du jour.
 Dès l'heure même on vous met en présence
 Notre Démon et son Conjurateur.
 D'un tel combat le Prince est spectateur.
 Chacun y court : n'est fils de bonne mère

Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
 D'un côté sont le gibet et la hart,
 Cent mille écus bien comptés d'autre part.
 Mathéo tremble, et lorgne la finance.
 L'Esprit malin, voyant sa contenance,
 Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
 Dont Mathéo suoit dans son harnois,
 Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
 Le tout en vain : plus il est en alarmes,
 Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
 Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
 On vous le hape, et mène à la potence,
 Comme il alloit haranguer l'assistance,
 Nécessité lui suggéra ce tour :
 Il dit tout bas qu'on battit le tambour ;
 Ce qui fut fait ; de quoi l'Esprit immonde
 Un peu surpris au Manant demanda :
 Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entens-je là ?
 L'autre répond : C'est Madame Honesta
 Qui vous réclame, et va par tout le monde
 Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
 Incontinent le Diable décampa,
 S'enfuit au fond des enfers et conta
 Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le nœud du mariage
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états.

Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
 Non par flocons, mais menu comme pluie,
 Ceux que l'hymen fait de sa confrairie :
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de soi la chose ne soit bonne ;
 Elle eut jadis un plus heureux destin ;
 Mais comme tout se corrompt à la fin,
 Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut : il fut récompensé ;
 Encor qu'il eût son retour avancé ;
 Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
 Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,
 Toujours le même, et toujours sur un ton,
 Il fut contraint d'enfiler la venelle :
 Dans les enfers encor en change-t-on ;
 L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
 Je voudrois voir quelque Saint y durer.
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
 De tout ceci que prétens-je inférer ?
 Premièrement je ne sçais pire chose,
 Que de changer son logis en prison :
 En second lieu, si par quelque raison
 Votre ascendant à l'hymen vous expose,
 N'épousez point d'Honesta, s'il se peut ;
 N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

Il est certain que les hommes ne sont pas nés égaux, mais ils le deviennent par l'éducation. C'est pourquoi il est si important de leur donner une éducation saine et utile. Les lois doivent être établies pour garantir la justice et la liberté de tous. Les citoyens ont le devoir de respecter ces lois et de participer activement à la vie de leur pays. C'est ainsi que nous pouvons construire une société plus juste et plus prospère.

LA

CLOCHETTE.

Le son de la clochette résonne dans les rues de la ville. Elle appelle les enfants à jouer et les vieillards à se promener. C'est un son si doux et si agréable. Elle nous rappelle que nous sommes tous égaux devant la loi. Elle nous rappelle que nous avons tous le droit de vivre en paix et en harmonie. C'est pourquoi nous devons tous respecter la clochette et son son.



LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme est inconstant, divers,
 Foible, léger, tenant mal sa parole !
 J'avois juré, même en assez beaux vers,
 De renoncer à tout conte frivole,
 Et quand juré ? c'est ce qui me confond.
 Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
 Puis fiez-vous à rimeur qui répond
 D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
 Pour les cerveaux qui hantent les neufs sœurs ;
 Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
 Quelque jargon plein d'assez de douceurs,
 Mais d'être sûrs, ce n'est-là leur affaire.
 Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
 Tempéramment pour accorder ce point ;
 Et supposé que quant à la matière
 J'eusse failli, du moins pourrais-je pas
 Le réparer par la forme ? en tous cas
 Voyons ceci. Vous sçauvez que naguère
 Dans la Touraine un jeune Bachelier,
 (Interprétez ce mot à votre guise :
 L'usage en fut autrefois familier,
 Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;

Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise)
 Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
 Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
 Vous cajoloit la jeune Bachelette,
 Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
 Pendant qu'lo portant une clochette
 Aux environs alloit l'herbe mangeant.
 Notre galant vous lorgne une fillette,
 De celles-là que je viens d'exprimer.
 Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
 Et d'âge encore incapable d'aimer.
 Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;
 Même les loix ont avancé ce temps ;
 Les loix songeoient aux personnes de ville,
 Bien que l'amour semble né pour les champs.
 Le bachelier déploya sa science.
 Ce fut en vain ; le peu d'expérience,
 L'humeur farouche, ou bien l'aversion,
 Ou tous les trois, firent que la bergère,
 Pour qui l'amour étoit langue étrangère,
 Répondit mal à tant de passion.
 Que fit l'amant ? croyant tout artifice
 Libre en amours ; sur le coi de la nuit,
 Le compagnon détourne une génisse
 De ce bétail par la fille conduit.

Le demeurant non compté par la Belle,
 (Jeunesse n'a les soins qui sont requis)
 Prit aussi-tôt le chemin du logis.
 Sa mère étant moins oublieuse qu'elle,
 Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.
 Dieu sçait la vie ; elle tance Isabeau ;
 Vous la renvoie ; et la jeune pucelle
 S'en va pleurant et demande aux Echos
 Si pas un d'eux ne sçait une nouvelle
 De celle-là, dont le drôle à propos
 Avoit d'abord étoupé la clochette ;
 Puis il la prit, puis la faisant sonner
 Il se fit suivre, et tant que la fillette
 Au fonds d'un bois se laissa détourner.
 Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise,
 Quand elle ouit la voix de son amant.
 Belle, dit-il, toute chose est permise
 Pour se tirer de l'amoureux tourment.
 A ce discours, la fille toute en transe
 Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
 Nul n'accourut. O belles, évitez
 Le fond des bois, et leur vaste silence.

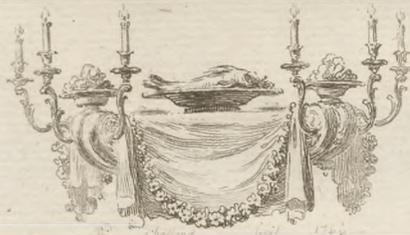




LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athènes.

A Son souper un Glouton
 Commande que l'on apprête
 Pour lui seul un esturgeon,
 Sans en laisser que la tête.
 Il soupe ; il créve ; on y court :
 On lui donne maint clystères.
 On lui dit , pour faire court ,
 Qu'il mette ordre à ses affaires.
 Mes amis , dit le Goulu ,
 M'y voilà tout résolu ;
 Et puisqu'il faut que je meure ,
 Sans faire tant de façon ,
 Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
 Le reste de mon poisson.



LE GLOTON.

LES
DEUX AMIS.

LES



LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades

Jeunes, bien-faits, galans, et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le tems venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère ;
Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
Frère, dit l'un, ah ! vous ne sçauriez faire,
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compère :
Je prends sur moi le hazard du péché.



P

LES DEUX AMIS.

LE JUGE
DE MESLE.





LE JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne put onc découvrir le vrai point ;
Tant lui sembloit que fût obscur et mince,
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avoit bonne pince.
La longne échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un prince.
La Cour s'en plaint, et le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard ;
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hazard ;
Sans que, pour ce, tire à la courte-paille.



LE JUGÉ DE MESSIE.

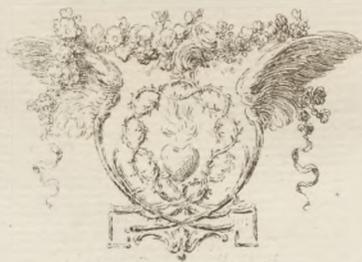
ALIX MALADE.





ALIX MALADE.

ALIX malade, et se sentant presser ;
Quelqu'un lui dit, il faut se confesser :
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui, je le veux, lui répondit la Dame :
Qu'à père André l'on aille de ce pas ;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un messenger y court en diligence ;
Sonne au couvent de toute sa puissance,
Qui venez-vous demander, lui dit-on ?
C'est Père André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix en sa confession :
Vous demandez, reprit alors un Frère,
Le Père André, le confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas ! le pauvre père
Depuis dix ans confesse en Paradis.



ALIX MALADE

LE BAISER
BENDU.





LE BAISER RENDU.

GUILLLOT passoit avec sa mariée.
Un Gentilhomme à son gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle épousee?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ;
Elle est, Monsieur, fort à votre service.
Le Monsieur donc fait alors son office,
En appuyant : Perronelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à son tour : à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle,
Puisque Monsieur, dit-il, est si fidèle,
J'ai grand regret, et je suis bien fâché
Qu'ayant baisé seulement Perronelle,
Il n'ait encore avec elle couché.



L'É BAISER RENDU.

Quand parait avec sa maîtresse,
Le gentilhomme à son air le trouvant,
On lui dit, dans le moment,
Que je la prie à l'instant
De se lever, de se lever à l'instant ;
Et moi, mon Dieu, fort à votre service,
Je me retire, et me retire son oiseau,
Je m'en vais : Pour quelle en venir.

SOEUR JEANNE.

Je me la voyais enlever par la main,
Parque Monsieur, dit-il, est si bon,
Et grand seigneur et grand seigneur,
On ne lui fait aucun tort,
Il m'en envoie avec elle.



SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en sainte fille,
Toujours étoit en oraison;
Et toujours ses Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbesse leur dit:
Vivez comme Sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde et sa séquelle.
Toutes reprirent à l'instant:
Nous serons aussi sages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.



F 234

Sœur Jeanne
son plus

SOEUR JEANNE

Soeur Jeanne ayant été un jour
Lecteur, vint en sainte Eglise,
Lorsqu'elle étoit en prison;
Et toujours ses Sœurs à la suite,
La font donc l'Abbesse leur dire:
Vivez comme Sœur Jeanne vit;

IMITATION

D'ANACRÉON



IMITATION
D'ANACRÉON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lys et des roses ;
Après cela, des Amours et des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sçauroit découvrir le mystère ;
Traits si pareils jamais ne se sont vus :
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.



IMITATION
D'ANACRÉON.
AUTRE IMITATION
D'ANACRÉON.





AUTRE IMITATION
D'ANACRÉON.

J'ÉTOIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il ; je suis nu.
Moi charitable et bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'au paravant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prens les doigts ;

Les réchauffe, et dans moi-même
 Je dis : pourquoi craindre tant ?
 Que peut-il ? c'est un enfant :
 Ma couardise est extrême
 D'avoir eu le moindre effroi :
 Que seroit-ce si chez moi
 J'avois reçu Poliphème ?
 L'enfant d'un air enjoué,
 Ayant un peu secoué
 Les pièces de son armure,
 Et sa blonde chevelure,
 Prend un trait, un trait vainqueur,
 Qu'il me lance au fond du cœur.
 Voilà, dit-il, pour ta peine.
 Souviens-toi bien de Climène,
 Et de l'Amour ; c'est mon nom.
 Ah ! je vous connois, lui dis-je,
 Ingrat et cruel garçon :
 Faut-il que qui vous oblige
 Soit traité de la façon.
 Amour fit une gambade ;
 Et le petit scélerat
 Me dit : pauvre camarade,
 Mon arc est en bon état ;
 Mais ton cœur est bien malade.



DISSERTATION
SUR
LA JOCONDE.

A Monsieur B***.

MONSIEUR,

VOTRE gageure est sans doute fort plaisante ,
et j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec
laquelle votre ami soutient une opinion aussi peu
raisonnable que la sienne ; mais cela ne m'a point
du tout surpris. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les
plus méchans ouvrages ont trouvé de sincères
protecteurs, et que des opiniâtres ont entrepris
de combattre la raison à force ouverte. Et pour
ne vous point citer ici d'exemples du commun ,
il n'est pas que vous n'avez oui parler du goût
bizarre de cet Empereur , qui préféra les écrits
d'un je ne sçais quel Poëte , aux ouvrages d'Ho-
mère , et qui ne vouloit pas que tous les hommes

ensemble, pendant près de vingt siècles, eussent eu le sens commun. Le sentiment de votre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement, quand je songe à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la main, défendre la Joconde de M. Bouillon; il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puisqu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'elle a en croupe, est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher; et quelque mauvais passe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a bien raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux ouvrages dont vous êtes en dispute; puisqu'il n'y a point de comparaison entre un conte plaisant et une narration froide; entre une inversion fleurie et enjouée, et une traduction sèche et triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la vérité son sujet d'Arioste; mais en même tems il s'est rendu maître de sa matière: ce n'est point une copie qu'il ait
tirée

tirée un trait après l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homère; Térence, Ménandre; et le Tasse; Virgile. Au contraire on peut dire de Monsieur B... que c'est un valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son maître, et qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un traducteur maigre et décharné: les plus belles fleurs qu'Arioste lui fournit deviennent sèches entre ses mains; et à tous momens quittant le françois pour s'attacher à l'italien, il n'est ni italien ni françois.

Voilà, à mon avis, ce qu'on doit penser de ces deux pièces. Mais je passe plus avant, et je soutiens que non-seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais même qu'elle est plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute; et je vois bien que par là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce poète. C'est pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premièrement donc je ne vois pas par quelle licence poétique Arioste a pu, dans un poème hé-

roïque et sérieux, mêler une fable et un conte de vieille, pour ainsi dire, aussi burlesque qu'est l'histoire de Joconde. *Je sçais bien*, dit un poète, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choses permises aux poètes et aux peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carrière à leur imagination, et qu'il ne faut pas toujours les resserrer dans les bornes de la raison étroite et rigoureuse; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, et je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille espèces différentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux.* Comme vous voyez, Monsieur, ce poète avoit fait le procès à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet ce corps composé de mille espèces différentes, n'est-ce pas proprement l'image du poème de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave et de plus héroïque, que certains endroits de ce poème? qu'y a-t-il de plus bas et de plus bouffon, que d'autres? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'his-

toire de Joconde et d'Astolfe? Les aventures de Buscon et de Lazarille ont-elles quelque chose de plus extravagant? Sans mentir une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité; et qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier l'histoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mère l'Oie; je dis les contes de ma Mère l'Oie, car l'histoire de Joconde n'est guère d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odissee (qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des Compagnons d'Ulisse changés en porceaux, comme étant indigne de la majesté de son sujet; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un poème héroïque? N'auroient-ils pas raison de s'écrier, que si cela est reçu, le bon sens ne doit plus avoir de juridiction sur les ouvrages d'esprit, et qu'il ne faut plus parler d'art ni de règles? Ainsi, Monsieur, quelque bonne que soit d'ailleurs la Joconde de l'Arioste, il faut tomber d'accord qu'elle n'est pas en son lieu.

Mais examinons un peu cette histoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à souffrir le sérieux avec lequel Arioste écrit un conte si bouffon. Vous diriez que non-seulement c'est une histoire très-véritable, mais que c'est une chose très-noble et très-héroïque qu'il va raconter : Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débiteroit pas plus gravement.

*Astolfo Re de' Longobardi, quello
A cui lasciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza sua sì bello,
Che mai poch' altri giunsero à quel segno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennell.
Appelle, Zeusi, ò se v'è alcun più degno.*

Le bon Messer Ludovico ne se souvenoit pas, ou plutôt ne se soucioit pas du précepte de son Horace.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il est certain que ce précepte est fondé sur la pure raison, et que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une chose grande

en style bas, aussi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une histoire comique et absurde en termes graves et sérieux : à moins que ce sérieux ne soit affecté tout exprès, pour rendre la chose encore plus burlesque. Le secret donc en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière que vous fassiez concevoir au lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à se décevoir, et ne songe qu'à rire de la plaisanterie agréable d'un auteur qui se joue et ne lui parle pas tout de bon. Et cela est si véritable qu'on dit même assez souvent des choses qui choquent directement la raison, et qui ne laissent pas néanmoins de passer, à cause qu'elles excitent à rire. Telle est cette hyperbole d'un ancien poëte comique, pour se moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il possédoit, dit ce poëte, une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une épître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, ajoute un ancien rhéteur, de plus absurde que cette pensée ? Cependant elle ne laisse pas de passer pour vraisemblable, parce qu'elle touche la passion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'est-ce pas en effet ce qui a rendu

si agréables certaines lettres de Voiture, comme celles du Brochet et de la Berne, dont l'invention est absurde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par l'enjouement de sa narration, et par la manière plaisante dont il dit toutes choses? C'est ce que M. D. L. F. a observé dans sa Nouvelle: il a cru que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner sérieusement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles. Partout il rit et il joue; et si le lecteur lui veut faire son procès sur le peu de vrai-semblance qu'il y a aux choses qu'il raconte, il ne va pas comme Arioste les appuyer par des raisons forcées, et plus absurdes encore que la chose même; mais il s'en sauve en riant, et en se jouant du lecteur, qui est la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri

Fortius et melius magnas plerumque secat res.

Ainsi lorsque Joconde, par exemple, trouve sa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet; com-

ment est-ce donc qu'Arioste sauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaisir à sa femme.

*Mà da l'amor che porta, al suo dispetto,
A l'ingrata moglie, li fù interdetto.*

Voilà, sans mentir, un amant bien parfait; et Céladon ni Sylvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt là une raison, non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais ç'en étoit assez pour lui faire poignarder dans la rage sa femme, son valet et soi-même; puisqu'il n'y a point de passion plus tragique et plus violente que la jalousie qui naît d'un extrême amour. Et certainement si les hommes les plus sages et les plus modérés ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette passion, et ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort légers; que devoit faire un jeune homme, comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne? Etoit-il en état de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus

avoir que des sentimens d'horreur et de mépris ? M. D. L. F. a bien vu l'absurdité qui s'ensuivoit de-là ; ils s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romanesque et extravagant ; cela ne serviroit de rien , et une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractère dont Joconde nous est dépeint , ni avec ses aventures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement comme un homme persuadé à fond de la vertu et de l'honnêteté de sa femme. Ainsi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme , il peut fort bien par un sentiment d'honneur , comme le suppose Monsieur de la Fontaine , n'en rien témoigner , puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres , que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :

Mais cependant il n'en fit rien ,

Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moindre bruit que l'on peut faire

En telle affaire ,

Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence , ou par pitié ,

Le Romain ne tua personne , etc.

Que si Arioste n'a supposé l'extrême amour de Joconde que pour fonder la maladie et la maigreur qui lui vint ensuite , cela n'étoit point nécessaire , puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raisons , que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingratitude qu'il aime , tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste , a quelque chose de tragique , et qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui se résout à souffrir discrètement les plaisirs de sa femme , comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine , n'a rien que de plaisant et d'agréable , et c'est le sujet ordinaire de nos comédies. Arioste n'a pas mieux réussi dans cet autre endroit où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa cour. Il n'est pas vrai-semblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela ? Il dit que Joconde , avant que de découvrir ce secret au Roi , le fit jurer sur le saint Sacrement , ou sur l'*Agnus Dei* , ce sont ses termes , qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le saint Sacrement

n'est il pas là bien placé? Il n'y a que la licence italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, et de pareilles sottises ne se souffrent point en latin ni en françois. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurdités qui s'ensuivent de-là? Où est-ce que Joconde trouve si vite une Hostie sacrée, pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi légèrement à un simple Gentilhomme, par un serment si exécrationnable? Avouons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi pour le consoler de cet accident; l'exemple des Rois et des Césars, qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute héroïque, et peut-on en sortir plus agréablement, qu'il fait par ces vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
 En galant homme, et pour le faire court,
 En véritable homme de cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a

pu, et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Démosthène: *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*; Qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son style il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant? cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu? Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe et Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, et il étoit allé à Corneto.

*Credeano che da lor si fosse tolto
 Per gire à Roma, è gito era à Corneto.*

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa pièce, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs? Et une impertinence de cette force

n'auroit-elle pas été capable de décrier tout son ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs? mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances italiennes, et ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple et naturel; et ce que j'estime sur-tout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable, qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Térence, à laquelle ils se sont étudiés particulièrement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers, comme a fait Monsieur de la Fontaine, en beaucoup d'endroits. En effet, c'est ce *molle* et ce *facetum*, qu'Horace attribue à Virgile, et qu'Appollon ne donne qu'à ses favoris. En voulez-vous des exemples?

Marié depuis peu; content, je n'en sais rien;
 Sa femme avoit de la jeunesse,
 De la beauté, de la délicatesse;
 Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit simplement que Joconde vivoit content avec sa femme, son discours auroit été assez froid; mais par ce doute où il s'embarrasse lui-même, et qui ne veut pourtant dire que la même chose, il enjoue sa narration, et occupe agréablement le lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces vers de Virgile dans une de ses églogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour et de jalousie avoit fait tuer ses enfans.

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?

Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la désolation que fait paroître la femme de Joconde, quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame,

Une heure après eût rendu l'ame;
 Moi qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme, etc.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force; mais cela ne serviroit de rien pour convaincre votre ami: ces sortes de beautés

sont de celles qu'il faut sentir, et qui ne se prouvent point. C'est ce je-ne-sçais-quoi qui nous charme, et sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté; mais après tout c'est un je-ne-sçais-quoi; et si votre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: et c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouissent d'eux-mêmes, et je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimères qu'il est d'humeur à se former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été proposées par un fort galant homme, et qui sont capables de vous embarrasser. La première regarde l'endroit où ce valet d'hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune maîtresse d'Astolfe et de Joconde, au milieu de ces deux galants; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle se passe dans une hôtellerie où Astolfe et Joconde viennent d'arriver fraîchement, et d'où ils doivent partir le lendemain, ce qui est une raison suffisante pour obliger ce valet à ne point perdre de temps, et à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puisse

être, pour jouir de sa maîtresse; parce que s'il laisse échapper cette occasion, il ne la pourra plus recouvrer: au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce mystère arrive chez un hôte, où Astolfe et Joconde font un assez long séjour. Ainsi ce valet logeant avec celle qu'il aime, et étant avec elle tous les jours, vrai-semblablement il pouvoit trouver d'autres voies plus sûres pour coucher avec elle, que celle dont il se sert. A cela je répons, que si ce valet a recours à celle-ci, c'est qu'il n'en peut imaginer de meilleure, et qu'un gros brutal, tel qu'il nous est représenté par M. D. L. F. et tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entreprise comme celle-là, est fort capable de hazarder tout pour se satisfaire, et n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit représenté, comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendresse et de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tireis, mais ne conviennent pas trop bien à un muletier. Je soutiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce valet et cette

fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raison, dis-je a pu subsister plusieurs jours, et qu'ainsi étant continuellement observés l'un et l'autre par les gens d'Astolfe et de Joconde, et par les autres valets de l'hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je soutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, et que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de-là nécessairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au valet qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdrait infailliblement l'anneau qu'Astolfe et Joconde lui avoient promis: il s'ensuit de-là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre, en paroles inutiles, le temps qui est si cher dans

une

une narration? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste: mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une absurdité manifeste, c'est à sçavoir ce marché qu'Astolfe et Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans? En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible? Ajoutez que dans la Nouvelle de M. D. L. F. Astolfe et Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit:

La première leçon du plaisir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioste, c'est une infâme qui va courir le país avec eux, et qu'ils ne sçauroient regarder que comme une garce publique.

Je viens à la seconde objection. Il n'est pas vrai-semblable, vous a-t-on dit, que, quand Astolfe et Joconde prennent résolution de courir ensemble le país, le Roi, dans la douleur où il est, soit le premier qui s'avise d'en faire la proposition; et il semble qu'Arioste ait mieux réussi de la faire

Tome I.

R

faire par Joconde. Je dis que c'est tout le contraire, et qu'il n'y a point d'apparence qu'un simple gentilhomme fasse à un roi une proposition si étrange, que celle d'abandonner son royaume, et d'aller exposer sa personne en des pays éloignés, puisque même la seule pensée en est coupable: au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un roi, qui se voit sensiblement outragé en son honneur, et qui ne sçauroit plus voir sa femme qu'avec chagrin, d'abandonner sa cour pour quelque temps, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut causer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monsieur, voilà vos doutes assez bien résolus; ce n'est pas pourtant que de-là je veuille inférer que M. D. L. F. ait sauvé toutes les absurdités qui sont dans l'histoire de Joconde: il y auroit eu de l'absurdité à lui-même d'y penser; ce seroit vouloir extravaguer sagement, puisqu'en effet toute cette histoire n'est autre chose qu'une extravagance assez ingénieuse, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre: ce que j'en dis n'est seulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'est écarté de l'Arioste, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet auteur. Après tout néanmoins il faut

avouer que c'est à Arioste qu'il doit sa principale invention; ce n'est pas que les choses qu'il a ajoutées de lui-même ne pussent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'histoire de Joconde. Telle est l'invention du livre blanc que nos deux Aventuriers emportèrent pour mettre les noms de celles qui ne seroient pas rebelles à leurs vœux; car cette badinerie me semble bien aussi agréable que tout le reste du conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaisante contestation qui s'émut entre Astolfe et Joconde pour le pucelage de leur commune maîtresse, qui n'étoit pourtant que les restes d'un valet. Mais, Monsieur, je ne veux point chicanner mal-à-propos: donnons, si vous voulez, à Arioste toute la gloire de l'invention; ne lui déniions pas le prix qui lui est justement dû pour l'élégance, la netteté, et la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choses en si peu de mots; ne rabaissons point malicieusement en faveur de notre nation le plus ingénieux auteur des derniers siècles: mais que les graces et les charmes de son esprit ne nous enchantent pas de telle sorte, qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en plusieurs endroits; et quelque harmonie de vers

dont il nous frappe l'oreille, confessons que M. D. L. F. ayant conté plus plaisamment une chose très-plaisante, il a mieux compris l'idée et le caractère de la narration.

Après cela, Monsieur, je ne pense pas que vous voulussiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui sont dans la Pièce de M. Bouillon; j'aimerois autant être condamné à faire l'analyse exacte d'une chanson du Pont-neuf, par les règles de la Poétique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, et jamais stile ne fut plus éloigné de celui de M. D. L. F. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'ouvrage de M. D. L. F. pour un ouvrage sans défauts; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer; et où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, et c'est assez pour faire un ouvrage excellent.

*Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.*

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon:

c'est un auteur sec et aride; toutes ses expressions sont rudes et forcées; il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit; et bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens; mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, et en examiner seulement une page.

Astolfe, roi de Lombardie,
A qui son frère plein de vie
Laisa l'empire glorieux,
Pour se faire religieux,
Naquit d'une forme si belle,
Que Zeuxis et le grand Appelle,
De leur docte et fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Que dites-vous de cette longue période? n'est-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être simple et coupée, que de commencer une narration en vers, par un enchaînement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison.

A qui son frère plein de vie.

Plein de vie, est une cheville ; d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de sa grâce , car il n'y a point en cela de beauté qui l'y contraint.

Laissa l'empire glorieux.

Ne semble-t-il pas que, selon M. Bouillon, il y a un empire particulier des Glorieux, comme il y a un empire des Ottomans et des Romains, et qu'il a dit l'empire *glorieux* comme un autre droit l'empire Ottoman ? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, et une cheville grossière et ridicule,

Pour se faire religieux.

Cette manière de parler est basse, et nullement poétique.

Naquit d'une forme si belle.

Pourquoi naquit ? n'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, et qui deviennent fort laids dans la suite du temps ? et au contraire n'en voit-

on pas qui viennent fort laids au monde, et que l'âge ensuite embellit ?

Que Zeuxis et le grand Appelle.

On peut bien dire qu'Appelle étoit un grand peintre ; mais qui a jamais dit le grand Appelle ? cet épithète de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquérans et à nos Saints. On peut bien appeller Cicéron un grand orateur ; mais il seroit ridicule de dire le grand Cicéron ; et cela auroit quelque chose d'enflé et de puéile, Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithète, tandis qu'Appelle est le *grand Appelle* ? sans mentir, il est bien malheureux que la mesure du vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins le brave *Zeuxis*.

De leur docte et fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la pensée de l'Arioste, que, quand *Zeuxis* et *Appelle* auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas

égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réussi ! et que cette façon de parler est grossière ! *n'ont jamais rien fait de si beau de leur Pinceau.*

Mais si sa grace sans pareille.

Sans pareille, est là une cheville ; et le poète n'a pas pu dire cela d'Astolfe, puisqu'il déclare dans la suite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui ; c'est à sçavoir Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette transposition ne se peut souffrir.

Ni les avantages que donne
Le royal éclat de son sang,

Ne diriez vous pas que le sang des Astolfes de Lombardie est ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le royal éclat de son sang.

Dans les Italiques provinces.

Cette manière de parler sent le poème épique,

où même elle ne seroit pas fort bonne, et ne vaut rien du tout dans un conte, où les façons de parler doivent être simples et naturelles.

Elevoient au-dessus des Anges.

Pour parler françois, il falloit dire, *élevoient au-dessus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de son corps.

De son corps est dit bassement, et pour rimer ; il falloit dire *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vu naître.

Naître est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

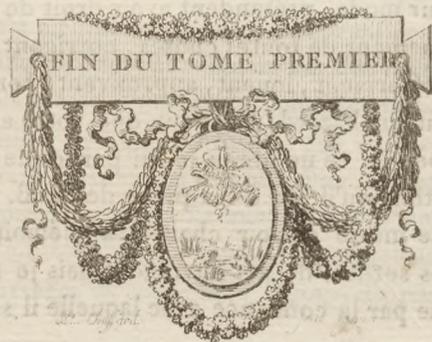
Sire, je crois que le soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon Frère Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'est terriblement embarrassé dans ces termes de pareil, et de sans pareil ; il a dit là-bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille ; ici il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille : de-là il conclut que la beauté sans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais, sauf l'honneur de l'Arioste, que M. Bouillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'un courtisan aille de but en blanc dire à un roi, qui se pique d'être le plus bel homme de son siècle : j'ai un frère plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, et de dire simplement que ce courtisan prit cette occasion de louer la beauté de son frère, sans l'élever néanmoins au-dessus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monsieur, il n'y a pas un vers où il n'y ait quelque chose à reprendre, et que Quintilien n'envoyât rebattre sur l'enclume. Mais en voilà assez ; et quelque résolution que j'aie prise d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me fasse grace à moi-même, et que je ne passe pas plus avant. Et que seroit-ce, bon Dieu ! si j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaises façons de parler, les

rudesses, les incongruités, les choses froides et platement dites qui s'y rencontrent par-tout ? Que dirions-nous de *ces murailles dont les ouvertures baillent ? De ces erremens qu'Astolfe et Joconde suivent dans les pays flamans ?* Suivre des erremens, juste Ciel ! quelle langue est-ce là ? Sans mentir, je suis honteux pour M. D. L. F. de voir qu'il ait pu être mis en parallèle avec un tel auteur ; mais je suis encore plus honteux pour votre ami : je le trouve bien hardi sans doute d'oser ainsi hazarder cent pistoles sur la foi de son jugement. S'il n'a point de meilleure caution, et qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruiner. Voilà, Monsieur, la manière d'agir ordinaire des demi-critiques ; de ces gens, dis-je, qui sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre ami ne soit un peu de ce nombre : je lui pardonne cette haute estime qu'il fait de la pièce de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet ouvrage ; mais je ne lui pardonne par la confiance avec laquelle il se per-



suade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur se perdre d'estime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-temps que je vous entretiens, et ma Lettre pourroit à la fin passer pour une dissertation préméditée. Que voulez-vous? c'est que votre gageure me tient au cœur; et j'ai été bien aise de vous justifier à vous-même le droit que vous avez sur les cent pistoles de votre ami. J'espère que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, etc.



T A B L E

Des contes contenus dans ce premier Tome.

Joconde. <i>Nouvelle tirée de l'Arioste.</i>	Page 1
Le Cocu battu et content. <i>Nouvelle tirée de Bocace.</i>	23
Le Mari confesseur. <i>Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.</i>	31
Le Savetier.	33
Le Paysan qui avoit offensé son Seigneur.	35
Le Muletier. <i>Nouvelle tirée de Bocace.</i>	41
La Servante justifiée. <i>Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.</i>	47
La Gageure des trois Commères. <i>Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.</i>	53
Le Calendrier des Vieillards. <i>Nouvelle tirée de Bocace.</i>	69
A Femme avare Galant escroc. <i>Nouvelle tirée de Bocace.</i>	81
On ne s'avise jamais de tout. <i>Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.</i>	85
Le Gascon puni. <i>Nouvelle.</i>	87
La Fiancée du Roi de Garbe. <i>Nouvelle.</i>	93
La Coupe enchantée. <i>Nouvelle tirée de l'Arioste.</i>	127
Le Faucon. <i>Nouvelle tirée de Bocace.</i>	147
Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries.	159
Pâté d'Anguille,	181

T A B L E.

Le Magnifique.	187
La Matrone d'Ephèse.	197
Belphégor. <i>Nouvelle tirée de Machiavel.</i>	205
La Clochette. <i>Conte.</i>	219
Le Glouton. <i>Conte tiré d'Athénée.</i>	223
Les deux Amis.	225
Le Juge de Mêle.	227
Alix malade.	229
Le baiser rendu.	231
Sœur Jeanne.	233
Imitation d'Anacréon.	235
Autre imitation d'Anacréon.	237
Dissertation sur la Joconde.	239

Fin de la Table du Tome premier.

[600] 1/2 . 42 tabl. ca. ca. str. A/12
18 w tabl. sic
. 1 tabl. m. m. m. (5)

1926 ✓

